

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

Correspondance [Document électronique] / Gustave Flaubert : nouvelle éd.
augmentée. 6e série. 1869-1872

1869 T 6

p1

à GEORGE SAND.
(Croisset) Nuit de la Saint-Sylvestre, 1 heure.
(1er janvier 1869.)
pourquoi ne commencerais-je pas l'année 1869
en vous la souhaitant, à vous et aux vôtres, "bonne
et heureuse, accompagnée de plusieurs autres" ?
C'est rococo, mais ça me plaît. Maintenant, causons !
Non, "je ne me brûle pas le sang", car jamais je ne
me suis mieux porté. On m'a trouvé à Paris "frais
comme une jeune fille", et les gens qui ignorent ma
biographie ont attribué cette apparence de santé à
l'air de la campagne. Voilà ce que c'est que les
"idées reçues". Chacun a son hygiène. Moi, quand je
n'ai pas faim, la seule chose que je puisse manger,
c'est du pain sec. Et les mets les plus indigestes,
tels que pommes à cidre vertes et du lard, sont ce
qui me retire les maux d'estomac. Ainsi de suite. Un
homme qui n'a pas le sens commun ne doit pas vivre
d'après les règles du sens commun.

p2

Quant à ma rage de travail, je la comparerai à
une dartre. Je me gratte en criant. C'est à la fois
un plaisir et un supplice. Et je ne fais rien de ce
que je veux ! Car on ne choisit pas ses sujets, ils
s'imposent. Trouverai-je jamais le mien ? Me
tombera-t-il du ciel une idée en rapport avec mon
tempérament ? Pourrai-je faire un livre où je me
donnerai tout entier ? Il me semble, dans mes

moments de vanité, que je commence à entrevoir ce que doit être un roman. Mais j'en ai encore trois ou quatre à écrire avant celui-là (qui est d'ailleurs fort vague) et, au train dont je vais, c'est tout au plus si j'écrirai ces trois ou quatre.

Je suis comme M Prud'homme qui trouve que la plus belle église serait celle qui aurait à la fois la flèche de Strasbourg, la colonnade de Saint-Pierre, le portique du Parthénon, etc. J'ai des *idéaux* contradictoires. De là embarras, arrêt, impuissance. Que la "claustrophobie où je me condamne soit un état de délices", non. Mais que faire ? Se griser avec de l'eau-de-vie. La muse, si revêche qu'elle soit, donne moins de chagrins que la femme. *Je ne peux accorder l'une avec l'autre*. Il faut opter. Mon choix est fait depuis longtemps. Reste l'histoire des sens. Ils ont toujours été mes serviteurs. Même au temps de ma plus verte jeunesse, j'en faisais absolument ce que je voulais. Je touche à la cinquantaine et ce n'est pas leur fougue qui m'embarrasse.

Ce régime-là n'est pas drôle, j'en conviens. On a des moments de vide et d'horrible ennui. Mais ils deviennent de plus en plus rares à mesure qu'on vieillit. Enfin, *vivre* me semble un métier pour lequel je ne suis pas fait, et cependant !

Je suis resté à Paris trois jours, que j'ai

p3

employés à chercher des renseignements et à faire des courses pour mon bouquin. J'étais si exténué vendredi dernier que je me suis couché à 7 heures du soir. Telles sont mes folles orgies dans la capitale.

J'ai trouvé les de Goncourt dans l'admiration frénétique (*sic*) d'un ouvrage intitulé : *Histoire de ma vie*, par G Sand. Ce qui prouve de leur part plus de bon goût que d'érudition. Ils voulaient même vous écrire pour vous exprimer toute leur admiration. (En revanche, j'ai trouvé stupide. Il compare Feydeau à Chateaubriand, admire beaucoup le *Lépreux de la Cité d'Aoste*, trouve *Don Quichotte* ennuyeux, etc.)

Remarquez-vous combien le sens littéraire est rare ? La connaissance des langues, l'archéologie, l'histoire, etc., tout cela devrait servir, pourtant ! Et bien, pas du tout ! Les gens soi-disant éclairés deviennent de plus en plus ineptes en fait d'art. Ce qui est l'Art même leur échappe. Les gloses sont pour eux chose plus importante que le texte. Ils font plus de cas des béquilles que des jambes.

à LA MÊME.

(Croisset) Jeudi soir (7 janvier 1869).

Savez-vous, chère maître, que c'est très gentil à nous deux de nous être écrit simultanément pendant la nuit de la Saint-Sylvestre ? Il y a un fort croc, décidément.

Je ne vois personne, je ne sais rien, je vis comme

p4

un ours empaillé. La semaine dernière, cependant, j'ai été à Rouen, dans les salons de la préfecture ! oui, pour signer le contrat de mariage de la fille du préfet. Mes compatriotes ont des binettes gigantesques et je me suis très amusé.

Pourquoi ne sent-on pas le comique, quand on est jeune ?

J'ai envoyé votre lettre aux Goncourt, tout de suite, bien entendu. Je vous assure (derechef) qu'ils sont très gentils, et il y a tant de pignoufs !

C'est un produit du XIXe siècle que "pignouf" ; nous arrivons même à "pignouflard", qui est son fils, et à "pignouflarde", qui est sa bru.

Connaissez-vous des détails sur l'incident

Sainte-Beuve ? Moi, pas un. Est-ce qu'il lâche décidément l'Empire ? Il a donc cédé à "celui" de la colère ? - Pardon !

à LA PRINCESSE MATHILDE.

Jeudi (janvier 1869).

Votre lettre d'hier m'a affligé, Princesse, et j'y aurais répondu tout de suite sans le mariage de Mlle Leroy, la fille du Préfet. J'ai fait une grande débauche : j'ai été à Rouen, en soirée !

Puisque vous avez du chagrin, j'en ai. Mais permettez-moi de vous dire qu'il me semble que vous vous en exagérez un peu la cause. Ce n'est pas le drapeau qu'il faut regarder, mais ce qu'il y a dessous ; où l'on écrit importe peu ; le principal est ce que l'on écrit.

Je ne défends nullement le journal *Le Temps*,

p5

qui me déplaît profondément, *comme tous les journaux*, d'ailleurs. Je hais cette petite manière de publier sa pensée et je témoigne ma haine par une abstention complète, en dépit de l'argent que je pourrais gagner.

La Presse n'est dangereuse que par l'importance

exagérée qu'on lui donne ; amis et ennemis sont là-dessus d'accord, malheureusement ! Ah ! si on laissait faire le sceptique ! J'en reviens à Sainte-Beuve ; son plus grand tort, selon moi, est de faire quelque chose qui vous déplaît et, du moment que vous le priez de ne pas écrire dans ce journal, il aurait dû vous complaire. Telles sont mes opinions politiques. Je comprends du reste parfaitement sa fureur, si on lui a refusé un article. Il faut être homme de lettres pour savoir combien ces choses-là vous blessent. J'ai intenté un procès à la *Revue de Paris* qui s'était permis de me retrancher trois ou quatre lignes ; ma maxime est qu'on doit se montrer, là-dessus, intraitable. Donc j'excuse sa rancune. Mais ce que je n'excuserais pas, ce serait une rupture avec un gouvernement qui l'a comblé. Cela n'est pas possible ! et malgré tout ce que vous me dites, je doute encore. Je relis votre lettre en vous écrivant et je suis navré, à en avoir les larmes aux yeux, car il me semble que cette affaire vous a blessée au coeur,

p6

et que vous en souffrez comme d'une trahison. Vous seriez bien bonne de me donner là-dessus de plus longs éclaircissements ; je voudrais apprendre que vous vous êtes trompée. Car enfin, s'il n'écrit dans *Le Temps* que des articles purement littéraires, le mal est léger. Mais, encore une fois, ce qui me déplaît et ce que je ne lui pardonne pas, c'est de vous affliger ! Vous, vous Princesse ! qui avez été, pour lui particulièrement, plus que bonne, dévouée, et puis quand même : du moment qu'on vous conviait...

Malgré ma résolution vertueuse de ne pas revenir à Paris avant la fin de mars, je me promets d'aller vous faire une petite visite le mois prochain.

Je me mets à vos pieds, Princesse, je vous baise les mains et suis tout à vous, entièrement.

à GEORGE SAND.

Croisset, mardi 2 février 1869.

MA CHÈRE MAÎTRE,

Vous voyez en votre vieux troubadour un homme éreinté. J'ai passé huit jours à Paris, à la recherche de renseignements, assommants (sept à neuf heures de fiacre tous les jours, ce qui est un joli moyen de faire fortune avec la littérature. Enfin !)

Je viens de relire mon plan. Tout ce que j'ai

encore à écrire m'épouante, ou plutôt m'écoeurer
à vomir. Il en est toujours ainsi, quand je me
remets au travail. C'est alors que je m'ennuie, que

p7

je m'ennuie, que je m'ennuie ! Mais cette fois
dépasse toutes les autres ! Voilà pourquoi je
redoute tant les interruptions dans la pioche ! Je
ne pouvais faire autrement, cependant. Je me suis
trimbalé aux Pompes funèbres, au Père-Lachaise,
dans la vallée de Montmorency, le long des boutiques
d'objets religieux, etc.

Bref, j'en ai encore pour quatre ou cinq mois.
Quel bon "ouf" je pousserai quand ce sera fini,
et que je ne suis pas près de refaire des bourgeois !
Il est temps que je m'amuse.

J'ai vu Sainte-Beuve et la princesse Mathilde, et
je connais à fond l'histoire de leur rupture, qui
me paraît irrévocable. Sainte-Beuve a été indigné
contre Dalloz et est passé au *Temps*. La Princesse
l'a supplié de n'en rien faire. Il ne l'a pas
écoutée. Voilà tout. Mon jugement là-dessus, si vous
tenez à le savoir, est celui-ci : le premier tort est
à la Princesse, qui a été vive ; mais le second, et
le plus grave, est au père Beuve, qui ne s'est pas
conduit en galant homme. Quand on a pour ami un aussi
bon bougre, et que cet ami vous a donné trente mille
livres de rente, on lui doit des égards. Il me semble
qu'à la place de Sainte-Beuve, j'aurais dit :
"ça vous déplaît, n'en parlons plus !" Il a manqué
de manières et d'attitude. Ce qui m'a un peu dégoûté,
entre nous, c'est l'éloge qu'il m'a fait de
l'empereur ! Oui, à moi ! l'éloge de Badinguet !

- Et nous étions seuls !

La Princesse avait pris, dès le début, la chose
trop sérieusement. Je le lui ai écrit, en donnant
raison à Sainte-Beuve, lequel, j'en suis sûr, m'a

p8

trouvé froid. C'est alors que, pour se justifier par
devers moi, il m'a fait ces protestations d'amour
"isidorien" qui m'ont un peu humilié ; car c'était
me prendre pour un franc imbécile.

Je crois qu'il se prépare des funérailles à la
Béranger et que la popularité d'Hugo le rend
jaloux. Pourquoi écrire dans les journaux quand
on peut faire des livres et qu'on ne crève pas de
faim ? Il est loin d'être un sage, celui-là ; il n'est
pas comme vous !

Votre force me charme et me stupéfie. Je dis la force de toute la personne, pas celle du cerveau seulement.

Vous me parlez de la critique dans votre dernière lettre, en me disant qu'elle disparaîtra prochainement. Je crois, au contraire, qu'elle est tout au plus à son aurore. On a pris le contre-pied de la précédente, mais rien de plus. Du temps de La Harpe, on était grammairien ; du temps de Sainte-Beuve et de Taine, on est historien.

Quand sera-t-on artiste, rien qu'artiste, mais bien artiste ? Où connaissez-vous une critique qui s'inquiète de l'oeuvre *en soi*, d'une façon intense ? On analyse très finement le milieu où elle s'est produite et les causes qui l'ont amenée ; mais la poétique *inscrite* ? d'où elle résulte ? sa composition, son style ? le point de vue de l'auteur ? Jamais !

Il faudrait pour cette critique-là une grande imagination et une grande bonté, je veux dire une faculté d'enthousiasme toujours prête, et puis du

p9

goût, qualité rare, même dans les meilleurs, - si bien qu'on n'en parle plus du tout.

Ce qui m'indigne tous les jours, c'est de voir mettre sur le même rang un chef-d'oeuvre et une turpitude. On exalte les petits et on rabaisse les grands ; rien n'est plus bête ni plus immoral.

J'ai été pris, au Père-Lachaise, d'un dégoût de l'humanité profond et douloureux. Vous n'imaginez pas le fétichisme des tombeaux. Le vrai Parisien est plus idolâtre qu'un nègre ! ça m'a donné envie de me coucher dans une des fosses.

Et les gens avancés croient qu'il n'y a rien de mieux à faire que de réhabiliter Robespierre ! Voir le livre de Hamel ! Si la République revenait, ils rebéniraient les arbres de la Liberté par politique, et croyant cette mesure-là forte.

Quand se verra-t-on ? Je compte être à Paris de Pâques à la fin de mai. Cet été, j'irai vous voir à Nohant. Je le jure.

à LA PRINCESSE MATHILDE.

Jeudi soir (1869).

Princesse,

J'ai peur de vous avoir *déplu*, dans ma dernière lettre. Ce sera la suite de la mauvaise chance que j'ai près de vous quand je veux *défendre* les personnes ; ce rôle héroïque ne me réussit pas. Est-ce une *rupture* ? Quelle est son attitude maintenant ?

p10

J'ai écrit au Palais royal à Ferri-Pisani pour
avoir des nouvelles du Prince. Il ne m'a pas fait
l'honneur de me répondre. Comment va-t-il, à présent ?
(le Prince, et non Ferri.)

Je me mets à vos pieds, Princesse, et suis
entièrement tout à vous.
à MICHELET.

Croisset, 2 février 1869.

Mon CHER MAÎTRE,

J'ai reçu avant-hier votre *Préface de la Terreur*
et je vous en remercie du fond de l'âme. Ce n'est
pas du souvenir que je vous remercie, car je suis
accoutumé à vos bienveillances - mais de la chose
en elle-même.

Je hais comme vous la prêtraille jacobine,
Robespierre et ses fils que je connais pour les avoir
lus et fréquentés.

Le livre que je finis maintenant m'a forcé à étudier
un peu le socialisme. Je crois qu'une partie de nos
maux viennent du néo-catholicisme républicain.

J'ai relevé dans les prétendus hommes du progrès,
à commencer par Saint-Simon et à finir par
Proudhon, les plus étranges citations. *Tous*
partent de la révélation religieuse.

Ces études-là m'ont amené à lire les *Préfaces* de
Buchez. La démocratie moderne ne les a point
dépassées. Rappelez-vous l'indignation qu'a excitée
le livre de Guizot.

Si la République revenait demain, on re-bénirait

p11

les arbres de la Liberté, j'en suis sûr. Ils
trouveraient cela "politique".

J'ai lu, cet hiver, au coin de mon feu, quatorze
volumes de l'histoire parlementaire. Ce qui m'a
fait relire pour la six ou septième fois votre
Révolution, c'est que j'ai eu des remords à votre
endroit. Il m'a semblé, mon cher maître, que,
jusqu'à présent, je n'avais pas eu pour vous assez
d'admiration. La connaissance matérielle des faits
m'a permis de mieux apprécier votre extraordinaire
mérite. Quelle perspicacité et quelle justice !
J'omets tout le reste, pour n'avoir pas l'air d'un
courtisan.

J'espère vous voir à la fin du mois prochain, vers
Pâques, et causer longtemps avec vous.

Je vous prie de me rappeler au souvenir de
Mme Michelet et de me croire plus que jamais, mon
cher maître,

Votre tout dévoué.

à GEORGE SAND.

(Croisset) Nuit de mardi. (23-24 février 1869.)

Ce que j'en dis, chère maître ? S'il faut exalter ou réprimer la sensibilité des enfants ? Il me semble qu'il ne faut avoir là-dessus aucun parti pris.

C'est selon qu'ils inclinent vers le trop ou le trop peu. On ne change pas le fond, d'ailleurs. Il y a des natures tendres et des natures sèches, irrémédiablement. Et puis, le même spectacle, la même leçon peut produire des effets opposés. Rien

p12

n'aurait dû me durcir plus que d'avoir été élevé dans un hôpital et d'avoir joué, tout enfant, dans un amphithéâtre de dissection. Personne n'est pourtant plus apitoyable que moi sur les douleurs physiques. Il est vrai que je suis le fils d'un homme extrêmement humain, sensible dans la bonne acception du mot. La vue d'un chien souffrant lui mouillait les paupières. Il n'en faisait pas moins bien ses opérations chirurgicales, et il en a inventé quelques-unes de terribles.

"Ne montrer aux petits que le doux et le bon de la vie, jusqu'au moment où la raison peut les aider à accepter ou à combattre le mauvais." Tel n'est pas mon avis. Car il doit se produire alors dans leur coeur quelque chose d'affreux, un désenchantement infini. Et puis, comment la raison pourrait-elle se former, si elle ne s'applique pas (ou si on ne l'applique pas journalement) à distinguer le bien du mal ? La vie doit être une éducation incessante ; il faut tout apprendre, depuis parler jusqu'à mourir.

Vous me dites des choses bien vraies sur *l'inscience* des enfants. Celui qui lirait nettement dans ces petits cerveaux y saisirait les racines du genre humain, l'origine des dieux, la sève qui produit plus tard les actions, etc. Un nègre qui parle à son idole, et un enfant à sa poupée, me semblent près l'un de l'autre.

L'enfant et le barbare (le primitif) ne distinguent pas le réel du fantastique. Je me souviens très nettement qu'à cinq ou six ans je voulais "envoyer mon coeur" à une petite fille dont j'étais amoureux (je dis mon coeur matériel). Je le voyais au milieu de la paille, dans une bourriche d'huîtres !

p13

Mais personne n'a été si loin que vous dans ces analyses. Il y a dans l' *Histoire de ma vie* des pages là-dessus qui sont d'une profondeur démesurée. Ce que je dis est vrai, puisque les esprits les plus éloignés du vôtre sont restés ébahis devant elles.

Témoins les de Goncourt.

Ce bon Tourguenoff doit être à Paris à la fin de mars. Ce qui serait gentil, ce serait de dîner tous les trois ensemble.

Je repense à Sainte-Beuve. Sans doute on peut se passer de 30 000 livres de rente. Mais il y a quelque chose de plus facile encore : c'est, quand on les a, de ne pas débagouler, toutes les semaines, dans les journaux. Pourquoi ne fait-il pas de livres, puisqu'il est riche et qu'il a du talent ?

Je relis en ce moment *Don Quichotte*. Quel gigantesque bouquin ! Y en a-t-il un plus beau ? à LA PRINCESSE MATHILDE.

Jeudi 3 heures (février 1869).

Oui, nos deux lettres se sont croisées, Princesse, ce qui prouve que nous pensions l'un à l'autre en même temps. Je prends cela pour un peu plus qu'une politesse du hasard. Mais si je vous écrivais toutes les fois que je songe à vous, je vous écrirais tous les jours et presque tout le long du jour ! Comment voulez-vous qu'il n'en soit pas ainsi !..

Le mercredi particulièrement me ramène le souvenir de la rue de Courcelles. Je ne me console de n'y plus être que par l'espoir d'y revenir.

p14

1869 aura été une bonne année pour moi. J'ai fait un livre qui vous a plu et je passerai non loin de vous quatre mois de plus qu'à l'ordinaire. Car je compte bien rester à Paris du milieu d'août, ou commencement de septembre, au plus tard, jusqu'au mois de décembre. La tristesse que me cause toujours mon départ de là-bas se calme un peu, l'étourdissement du silence diminue. Je me suis remis à travailler, fade consolation, mais consolation.

Je comprends ce qu'il vous en coûte de vous séparer de Mme de Fly. Je la regretterai, pour ma part, car je l'ai toujours trouvée charmante. Quelle bonne vieille aimable et "comme il faut" ! C'est le privilège des femmes de pouvoir plaire à tous les âges et de se faire aimer de toutes les façons. Nous ne sommes pas comme cela, nous autres ! Est-ce que vous êtes seule à Saint-Gratien ? Vous

m'avez l'air d'être dans un moment de tristesse ?
c'est la réaction des fatigues de l'hiver, le repos
succédant au mouvement. Dans quelques jours cela se
passera, et puis le soleil va enfin briller !
espérons-le.

Il n'y a pas "de manque de dignité" à sentir
ce que vous me dites par rapport à Sainte-Beuve ;
cela prouve que vous avez le cœur bon, tout
simplement. L'ingénuité du sentiment, est ce qui
nous distingue des mannequins. Une bûche ne
vibre pas comme une lyre. Parmi tous les dons
dont la Providence vous a comblée, celui-là est
un des plus rares. Vos amis en sont heureux.

Soyez-en fière.

Je vous baise les mains aussi longtemps que
vous le permettrez, Princesse, et suis à vous.

p15

à LA MÊME.

Mardi soir (1869).

J'ai dans ce moment-ci deux maladies, Princesse ;
d'abord un grand ennui de ne pas vous voir
et puis une abominable grippe qui ne me
laisse pas un moment de tranquillité. Il paraît que
tout le monde est affligé de cette indisposition.
Vous ne l'avez pas, j'espère ? Comment allez-vous
d'ailleurs ? Les de Goncourt m'ont écrit qu'il
n'y paraissait plus. Quant à moi, vous savez
qu'*on* me garde rancune. Mais de cela je me moque
profondément. Que pensez-vous de *Madame Gervaisais* ? Entre nous, je n'ose pas vous dire
que je trouve ce livre très remarquable, car vous avez
le goût difficile. C'est pourquoi je tremble en
songeant à mon pauvre roman. Il avance et dans
six semaines je commencerai le dernier chapitre.
Ce billet va vous arriver demain au soir mercredi,
le jour où la petite bande des amis se trouve
près de vous ; c'est vous dire que je l'envie,
Princesse. Je me mets à vos pieds et suis tout à vous.

à LA MÊME.

Mardi matin (1869).

J'use de la permission que vous m'avez donnée,
Princesse, et je vous envoie le nom de mon neveu.

p16

La demande est déposée depuis quelques jours
à la Légation de Prusse ; un petit mot de vous

suffira pour enlever la chose d'emblée !
Quelle bonne soirée j'ai passée avant-hier !
Je vous baise les deux mains.
J'ai vu *l'homme* hier.
M Ernest Commanville , négociant à Dieppe,
marchand de bois du Nord, propriétaire d'une
scierie mécanique et de vastes terrains dans la
même ville :
Demande la place de vice-consul de Prusse à Dieppe.
Le premier commis de sa maison parle toutes
les langues du Nord.
à LA MÊME.
Jeudi matin (1869).
PRINCESSE,
La belle visite que vous avez reçue hier au soir
m'a empêché de vous rappeler le nom de mon
neveu. Vous aviez l'air de tellement vous amuser
que je n'ai pas osé vous interrompre.
Quelle tête ! et quel chapeau ! quelle bouche !
Mais comme le dîner avait été bon ! C'est le
seul moment agréable que j'ais passé depuis six
semaines. Vous voir de près, vous entendre, et
vous regarder tout à mon aise m'a fait un bien
exquis.

p17

Je compte renouveler cette joie-là lundi prochain.
En l'attendant, je vous baise les deux mains,
Princesse, et suis tout à vous.
à LA MÊME.
Dieppe, lundi soir (1869).
Je ne sais, Princesse, en quels termes encore
une fois, vous remercier des huit jours que j'ai
passés chez vous. Mon séjour à Saint-Gratien me
fait maintenant l'effet d'un rêve exquis. Il me
semble que quelque chose de votre personne y
circule dans l'air et j'en aime tout, tant il y a de
charme partout.
Je vais vivre pendant deux mois sur ces souvenirs,
ils me tiendront compagnie dans ma solitude.
Combien de fois ne reprendrai-je pas un à un
tous les bons moments que j'ai vécus près de vous !
Ma première chose en arrivant à Rouen, après-demain,
sera de faire encadrer votre portrait pour
le mettre sur ma cheminée, à la place où les
dévots mettent leurs amulettes. Et la statuette de
Barre ? avance-t-elle ? en êtes-vous contente ?
Vous avez dû être triste hier : c'était le départ
de Mlle Vimercati. Quelle charmante enfant ! Elle
fait, dans votre maison, un contraste harmonique
avec la vénérable figure de Mme de Fly.

Vendredi dernier j'ai été à Fontainebleau et,

p18

grâce à Octave Feuillet, j'ai pu voir une partie du palais. Le lendemain j'ai reçu du même Feuillet un aimable mot où il me disait que l'Impératrice lui avait demandé *Salammbô* (il paraît que c'est un goût impérial).

Samedi, avant de partir, j'ai été voir Sainte-Beuve que j'ai trouvé assis et déjeunant. Il m'a paru très gai. Si les médecins se trompaient, par hasard ? s'il était moins malade qu'on ne dit ? Pensez à moi quelquefois, Princesse, c'est-à-dire envoyez-moi de temps à autre de vos nouvelles et laissez-moi me mettre à vos pieds et vous baisser les deux mains.

à SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, mercredi matin, 5 mai 1869.

MON LOULOU,

Le père Cloquet pense que ton voyage en Norvège te fera grand bien ; que ne puis-je vous accompagner ! Moi aussi, j'aurais bien besoin d'un petit voyage ! mais...

J'espère dans quinze jours ou trois semaines avoir enfin terminé mon roman ! c'est-à-dire donné au copiste les premières pages vers le 20 ou le 25 de ce mois. Quel soulagement ! Quant à une lecture entre nous deux, la partie me semble manquée, irrévocablement ; il faut attendre le livre imprimé. Toi et ton mari, vous ne devez pas manquer de sujets de conversation : 1 le voyage ;

p19

2 l'ameublement de l'hôtel ! Penses-tu à la manière dont ton oncle Achille Dupont en parlera ?

Tu vas marcher, dans son estime, immédiatement après la baronne, puisque, ayant déjà une "délicieuse villa" à Dieppe, tu auras un "charmant hôtel" à Paris.

Mais comment faire passer la chose à notre pauvre vieille ? Pourvu qu'elle ne l'apprenne pas avant votre retour !

Tu as sans doute lu dans les feuilles le détail de la fête qu'a donnée jeudi dernier la princesse Mathilde à son cousin. J'ai contemplé de près, pendant longtemps, celui qui nous a sauvés. Son épouse paraît m'avoir oublié. En revanche, j'ai

beaucoup causé avec Mme de Metternich. Je suis invité à aller demain entendre chanter, chez Mme Espinasse, une dame de Bordeaux que j'ai entendue déjà il y a deux ans et qui est fort curieuse. Je n'irai probablement pas, car j'ai envie de me *cloîtrer* pendant quelques jours pour avoir fini plus vite.

En fait de bêtise parisienne, que dis-tu de ceci ?
Hier, pendant que la pluie tombait le plus fort,
les bourgeois qui habitent en face de moi *dînaient*
sur leur terrasse, à l'abri d'une tente, et il
faisait un froid de chien ! J'avais du feu !
Adieu, pauvre loulou. écris-moi longuement et
aime toujours
Ton vieil oncle en pain d'épice qui t'embrasse.

p20

à JULES DUPLAN (?)

(Paris) Dimanche matin, 16 mai 1869,
5 heures moins 4 minutes.

FINI ! mon vieux ! Oui, mon bouquin est fini !
ça mérite que tu lâches ton emprunt et que tu viennes m'embrasser.

Je suis à ma table depuis hier, 8 heures du matin. La tête me pète. N'importe, j'ai un fier poids de moins sur l'estomac.

à toi.

à SA NIÈCE CAROLINE.

(Paris) Dimanche matin, 23 mai 1869.

Je suis si exténué que j'ai à peine la force de t'écrire. Maintenant que j'ai fini mon roman, je m'aperçois de ma fatigue. J'ai passé la semaine à recaler mon manuscrit que je donne demain à recopier ; ce sera l'affaire de huit à dix jours. Il faudra que je le relise, puis je m'en retournerai à Croisset.

Si vous pouvez différer votre départ jusqu'au 8 ou 10 juin, ta grand'mère de cette façon ne resterait pas seule.

Est-ce que tu as toujours l'intention d'aller aux Pyrénées au mois d'août ? Je ne te cache pas, mon loulou, que si vous pouvez vous priver de ce

p21

voyage, vous m'obligerez infiniment. Autrement, je n'aurais aucune vacance, puisqu'il faut que je sois à Paris dès le 1er septembre pour imprimer

mon livre, et franchement j'ai besoin de prendre l'air.

Je suis bien perplexe quant à la question de déménagement : mon pauvre petit logis me fait peine à quitter. D'autre part, je ne peux le garder ; il est trop cher, me coûte trop de voitures et sera trop loin du vôtre. Mais le déménagement va me coûter "les yeux de la tête", ma chère dame ! et puis, je n'ai pas le temps de me chercher un logement, puisque j'ai à peine le temps de faire recopier mon manuscrit. Cependant !... perplexité, embarras.

Autre sujet de fatigue :

La princesse Mathilde m'a demandé par deux fois à ce que je lui lise des fragments de mon roman. à la troisième requête, j'ai cédé, et hier je me suis mis à lire les trois premiers chapitres. Là-dessus, enthousiasme de l'aréopage impossible à décrire, et il *faut* que tout y passe, ce qui va me demander (au milieu de mes autres occupations) quatre séances de quatre heures chacune.

Elle a le temps de m'entendre, *elle* ! Elle ne repousse pas Vieux au dernier plan.

Pauvre loulou, nous allons être bien longtemps sans nous voir. Et l'hiver prochain, nous nous verrons bien peu. Tu seras à Paris, et moi tout seul là-bas, à rebûcher. Voilà la vie.

Présente mes respects à mon beau neveu et prie-le de m'envoyer *mille francs*. Je suis sans le sol. Embrasse-le de ma part pour le remercier, et dis-lui pour le rassurer sur mon sort que je

p22

compte tirer à Lévy un supplément de 5 à 6 000 francs. C'est à la mère Sand que je devrai cela.

Je bécote tes deux bonnes joues.

Ton vieil oncle.

Ta bonne maman me paraît aller mieux décidément.
Mais pendant ton absence ?

à LA PRINCESSE MATHILDE.

Croisset, jeudi 4 heures (juin 1869).

Je commençais à trouver le temps long, Princesse ! Il me semblait que vous m'oubliiez un peu quand, hier, j'ai reçu votre bonne lettre mélancolique. Pourquoi cela ? La politique vous inquiète ? Les choses pourraient être en meilleur état, c'est vrai, mais je ne les envisage pas comme si désespérées que vous le pensez. Je n'ai pas plus peur d'une révolution que de la chute du soleil. Il me semble (à moi qui ne suis qu'un observateur)

que le remède ne serait pas bien difficile et
qu'avec un peu d'esprit, et de hauteur d'âme surtout,
tous les partis se tairaient.

Ma mère est en ce moment chez une vieille
amie dans le département de l'Eure, à Verneuil.
J'irai la chercher à la fin de la semaine prochaine
et je profiterai de cela pour aller jusqu'à
Saint-Gratien vous faire une petite visite. Car je
m'ennuie trop de ne pas vous voir.
Moi aussi, je ne suis pas très joyeux. Mon

p23

pauvre Bouilhet, qui est à Vichy, me donne des
inquiétudes sérieuses. Dans une quinzaine de
jours on saura à quoi s'en tenir, mais présentement
je suis très tourmenté. Il paraît avoir une
albuminurie. C'est une maladie dont on ne guérit
pas.

Mon roman est là dans sa boîte et je n'y pense
pas plus que s'il n'existe point. Je le reprendrai
dans six semaines pour y faire les dernières
corrections, et puis vogue la galère !

Le souvenir des lectures que j'ai faites chez
vous, Princesse, me restera comme une des meilleures
choses de ma vie. Vous ne sauriez croire à
quel point était chatouillée "l'orgueilleuse
faiblesse de mon cœur" ainsi qu'eût dit le grand
Racine.

J'ai repris une vieille *tocquade*, un livre que
j'ai déjà écrit deux fois et que je veux refaire à
neuf. C'est une extravagance complète, mais qui
m'amuse. Aussi suis-je perdu maintenant dans
les Pères de l'église, comme si je me destinais à
être prêtre !

Quelle chaleur ! J'espère qu'elle ne vous incommode
pas ? Je vous vois d'ici, à l'ombre, sous vos
beaux arbres. Je voudrais y être près de vous,
pour vous baisser les mains, Princesse, et vous
répéter que je suis
entièrement vôtre.

p24

à SA NIÈCE CAROLINE.
(Croisset.) Mercredi soir (9 juin 1869).
MON LOULOU,
Flavie m'avait paru tellement inquiète de
n'avoir pas reçu de Hambourg une dépêche

télégraphique que j'étais moi-même un peu troublé dimanche. Lundi matin, elle n'avait encore rien reçu et je tremblais d'arriver à Croisset. Mais heureusement que ta grand'mère avait, de toi, une dépêche et une lettre.

Elle va bien, sauf un rhume. La compagnie de cette bonne Cora et de sa petite fille lui fait du bien. Néanmoins elle compte les jours et s'ennuie de toi beaucoup.

Quant à Vieux, il est revenu de Paris brisé de fatigue et affecté d'une grippe abominable. Je ne fais que tousser et cracher. J'ai les membres moulus comme si l'on m'avait donné des coups de bâton. Je me sens la tête vide et bourdonnante. J'ai trop travaillé depuis six mois et j'ai besoin d'un long repos. Ce qui ne m'empêche pas d'avoir repris les notes de *Saint-Antoine* et d'y rêvasser tout doucement. à la fin de la semaine prochaine, Monseigneur sera revenu de Paris et nous nous mettrons à corriger *l'éducation sentimentale*, phrase par phrase. Ce sera l'affaire d'une quinzaine au moins. Ma dernière lecture chez la Princesse a atteint les suprêmes limites de l'enthousiasme

p25

(textuel). Une bonne partie de ce succès doit revenir à la manière dont j'ai lu. Je ne sais pas ce que j'avais ce jour-là, mais j'ai débité le dernier chapitre d'une façon qui m'en a ébloui moi-même. J'ai signé mon bail de la rue Murillo et choisi les étoffes pour tendre. Je crois qu'à peu de frais je peux m'organiser là un gentil réduit, une "délicieuse bonbonnière", comme dirait M Achille Dupont.

Ta grand'mère tient à la voir, quand elle sera prête (ce qui aura lieu, je pense, vers le milieu de septembre). Elle veut faire le voyage de Paris, tout exprès. Ce sera le moment de lui montrer sa chambre dans votre hôtel. Cette manière de lui apprendre votre changement de domicile est, je crois, la plus douce.

L' *agitation électorale* est finie. Ce bon Pouyer-Quertier est enfoncé ainsi que papa Ledier ; en y ajoutant le père Barbet, ça fait un joli trio. Je suis revenu de Paris lundi matin avec ce dernier (M Barbet) ; il m'a eu l'air de supporter sa déconfiture stoïquement. Mais il laisse pousser sa barbe, ce que je trouve énorme. Après trois jours de chaleur atroce, le temps s'est rafraîchi, et ce soir j'ai fait du feu. Nous attendons Mme Vasse et Flavie vers la fin de cette

semaine. Voilà toutes les nouvelles, ma chère Caro. Et toi ? et vous ? Il me tarde d'avoir quelques détails sur votre voyage. Vous amusez-vous bien ? Avez-vous vu de beaux paysages ? Oui, n'est-ce pas ? Je ne vous cache pas que je vous envie profondément, et voudrais vous accompagner. Te rappelles-tu la dame qu'on a arrêtée sous les fenêtres du Café Riche, le jour où nous

p26

y dînions ensemble ? C'était une dame du monde qui venait de flanquer des gifles à son époux qu'elle avait rencontré au bras d'une cocotte. L'histoire en était le lendemain dans tous les journaux.

La Princesse m'a dit que notre "consul de Prusse" ne serait pas nommé sans difficulté. Son rival (je ne sais lequel) est protégé par Mme Pourtalès. Elle espère néanmoins remporter la victoire. Dans ma prochaine lettre, je lui recommanderai derechef Monsieur mon neveu. Adieu, mon bibi. Portez-vous bien et amusez-vous. Je clorai ma lettre demain matin.

Ton vieil oncle qui t'aime.

Jeudi (10 juin.)

J'ai reçu ce matin ta lettre de Copenhague (dimanche 6 juin). Comme je suis content de te savoir en si bonne humeur !

La nomination de M de Commanville (*sic*) , comme vice-consul de Turquie à Dieppe, était hier dans le *Journal de Rouen* .

à LA MÊME.

(Croisset) Samedi soir, 19 juin 1869.

Oui, ma chère Carolo, tu es bien gentille pour les lettres ; seulement tu as eu tort, en partant de Paris, de promettre à Flavie de nous envoyer une dépêche télégraphique, dès ton arrivée à Hambourg. Voilà tout. Je n'ai rien à t'apprendre. Les

p27

plus grands événements de notre vie sont l'arrivée des lettres de la "fameuse fille". Ta bonne maman va bien et son moral se remonte. Elle a eu ces jours-ci un rhume, qui est maintenant à peu près passé. Coralie est partie hier ; sa soeur et sa mère sont arrivées mercredi. Cette bonne compagnie fait le plus grand bien à ta grand'mère.

Mais quand elle ne l'aura plus, que
deviendra-t-elle ? Et moi, que deviendrai-je ? Ce ne
sera pas gai !

Je ne me rappelle pas ce que je t'ai dit à la
porte du Café Riche ; n'était-ce pas de prendre
des notes ? Celles que tu peux écrire sont sans
doute plus pittoresques que les miennes,
présentement ; car je suis perdu dans les Pères de
l'église. Ma fatigue est passée et je médite un
Saint Antoine nouveau ; tout mon ancien ne me
servira que comme fragments.

Dans une huitaine de jours, je me mettrai aux
corrections de mon roman.

Quant à l'extérieur, la politique est au calme
plat. à Saint-étiennne, près de Lyon, il y a eu
révolte des ouvriers mineurs et on a cassé quelques
prolétaires.

J'allais oublier de te dire que, jeudi, ton oncle
Achille Dupont est venu déjeûner ; il m'a raconté
l'histoire de Mlle de T que j'ignorais ; puis
des détails sur la soeur cadette, qui sont
HÉNAURMES ! Tout cela jette un jour bien défavorable
sur "nos campagnes".

Pauvre loulou, je voudrais bien traverser avec
toi celles qui t'entourent ! Je t'avoue que je
vous jalouse bassement. Tu n'imagines pas
comme je suis content de voir que les voyages te

p28

plaisent ! N'est-ce pas que c'est une sorte de vie
nouvelle qui vous est révélée ? Comme on respire
bien dans les pays inconnus ! et comme *on aime
tout* !

Je suis flatté des belles connaissances que vous
faites. Les personnes de la famille royale de
Suède sont, à ce qu'on m'a dit, les meilleures gens
du monde. Ceux qui les entourent doivent leur
ressembler.

Du point où vous êtes maintenant, votre itinéraire
est fixé, n'est-ce pas ? Allez-vous, dans le
Nord, plus loin que Drontheim ? Prenez garde
de vous casser la margoulette dans les montagnes.
Rapportez-nous vos personnes en bon état.

J'embrasse vos deux mines, et la tienne
particulièrement.

Ton vieil oncle.

Il continue à faire très froid dans notre belle
Normandie. Mais, vous, n'avez-vous pas trop
chaud ? et les montagnes ?

Ernest a-t-il tiré quelque bon coup de fusil ?
Vous devez voir des oiseaux farces.

à LA MÊME.

(Croisset, entre le 20 et le 30 juin 1869.)

MON LOULOU,

Aie soin de bien nous indiquer ton itinéraire
et de multiplier autant que possible tes épîtres.

Ta lettre écrite de Stockholm le vendredi n'est

p29

arrivée ici que ce matin. N'est-ce pas Drontheim
qui est le point le plus éloigné de votre voyage ?
Prends-tu beaucoup de croquis et de notes ? Cela
est dur, en route, mais on est si content, ensuite,
que je t'engage à avoir cette énergie.

L'agitation politique de Paris est complètement
calmée. L'empereur a eu sur les boulevards une
véritable "ovation", comme on dit dans les
journaux. Ce qui a mis fin à ces manifestations,
c'est que les bourgeois se sont rangés du côté des
agents de police et tombaient à coups de canne
sur les braillards. Monseigneur a dû revenir
aujourd'hui de Paris où il a été lire à Chilly son
Aïssé. Sa pièce passera à la fin de janvier, après
celle de George Sand. Je l'ai trouvé, il y a huit
jours, malingre et triste.

La mère Séréville dévisse son billard et les
Censier se sont établis dans sa maison de campagne,
à Beautot. Il y a eu l'été dernier querelle de
voisins entre le père Séréville et mon ami Bataille.

De là, calomnies dudit Séréville à l'endroit de
Bataille, qu'il a tâché de faire passer pour ruiné,
pour vouloir vendre son castel, etc.

J'ai été hier, à Rouen, acheter un tapis turc à
ta bonne maman. Ainsi tu verras dans sa chambre
un tapis neuf, et dans le salon des rideaux neufs.

J'ai repris mes vieilles notes de *Saint Antoine*,
car je rêvasse une refonte générale de cette ancienne
toquade. Je lis des bouquins ecclésiastiques, et je
viens de finir le *Saint Paul* de Renan,
paru il y a quatre ou cinq jours.

Personne ne se doute de votre futur établissement

p30

à Paris. Achète des costumes (surtout des
coiffures) pour apprendre aux murs de ton atelier.

Je ne vous défends pas de me rapporter une
pelisse de fourrure.

Les Achille ne démarrent pas d'Ouville. Ton

oncle viendra, cependant, dîner ici vendredi.
Dans une huitaine de jours, je me mettrai à corriger mon roman avec Monseigneur. Après quoi, je vous attendrai pour décamper vers la capitale et prendre des petites vacances dont j'ai grand besoin.

Ta bonne maman compte les semaines. Mais pendant que vous êtes là-bas, ne négligez rien, et voyez bien tout ce qu'il y a à voir.

Ton ancien professeur, le père Bréviaire, est mort à Hyères. Pas de nouvelles de Baudry. Nous avons un temps abominable : de la pluie, du froid ! On fait du feu comme en hiver et nous mangeons dans la petite salle.

Adieu, mon pauvre loulou. Continue à te tenir en bonne santé et en bonne humeur. Soignez-vous l'un l'autre et revenez en bon état vers ton vieux ganachard qui t'aime et t'embrasse.

Je suis revenu de Rouen, hier, sur le bateau de La Bouille, au milieu de "l'*éluite*". J'ai fait la conversation, j'ai été charmant. C'était infect. à GEORGE SAND.

(Croisset, fin juin 1869.)

Ma prédiction s'est réalisée ; mon ami X n'a gagné à sa candidature que du ridicule. C'est

p31

bien fait. Quand un homme de style s'abaisse à l'action, il déchoit et doit être puni. Et puis, est-ce qu'il s'agit de politique, maintenant ? Les citoyens qui s'échauffent pour ou contre l'Empire ou la République me semblent aussi utiles que ceux qui discutaient sur la grâce efficace ou la grâce efficiente. La politique est morte, comme la théologie ! Elle a eu trois cents ans d'existence, c'est bien assez.

Moi, présentement, je suis perdu dans les Pères de l'église. Quant à mon roman, *l'éducation sentimentale*, je n'y pense plus, Dieu merci ! Il est recopié. D'autres mains y ont passé. Donc, la chose n'est plus mienne. Elle n'existe plus, bonsoir. J'ai repris ma vieille toquade de *Saint Antoine*. J'ai relu mes notes, je refais un nouveau plan et je dévore les *Mémoires ecclésiastiques* de Le Nain de Tillemont. J'espère parvenir à trouver un lien logique (et partant un intérêt dramatique) entre les différentes hallucinations du Saint. Ce milieu extravagant me plaît et je m'y plonge, voilà. Mon pauvre Bouilhet m'embête. Il est dans un tel état nerveux qu'on lui a conseillé de faire un petit voyage dans le Midi de la France. Il est

gagné par une hypocondrie invincible. Est-ce drôle ! lui qui était si gai, autrefois !
Mon Dieu ! comme la vie des Pères du désert est chose belle et farce ! Mais c'étaient tous des bouddhistes, sans doute. Voilà un problème chic à travailler, et sa solution importerait plus que l'élection d'un académicien. Oh, hommes de peu de foi ! Vive saint Polycarpe !
Fangeat, reparu ces jours derniers, est le citoyen qui, le 24 février 1848, a demandé la mort de

p32

Louis-Philippe, "sans jugement". C'est comme ça qu'on sert la cause du progrès.
à LA MÊME.

(Croisset, fin juin-début juillet 1869.)

Quelle bonne et charmante lettre que la vôtre, maître adorée ! Il n'y a donc plus que vous, ma parole d'honneur ! Je finis par le croire. Un vent de bêtise et de folie souffle maintenant sur le monde. Ceux qui se tiennent debout, fermes et droits, sont rares.

Voici ce que j'ai voulu dire en écrivant que le temps de la politique était passé. Au dix-huitième siècle, l'affaire capitale était la diplomatie.

"Le secret des cabinets" existait réellement. Les peuples se laissaient encore assez conduire pour qu'on les séparât et qu'on les confondît. Cet ordre de choses me paraît avoir dit son dernier mot en 1815. Depuis lors, on n'a guère fait autre chose que de disputer sur la forme extérieure qu'il convient de donner à l'être fantastique et odieux appelé l'état.

L'expérience prouve (il me semble) qu'aucune forme ne contient le bien en soi ; orléanisme, république, empire ne veulent plus rien dire, puisque les idées les plus contradictoires peuvent entrer dans chacun de ces casiers. Tous les drapeaux ont été tellement souillés de sang et de m qu'il est temps de n'en plus avoir du tout. à bas les mots ! Plus de symboles ni de fétiches ! La

p33

grande moralité de ce règne-ci sera de prouver que le suffrage universel est aussi bête que le droit divin, quoiqu'un peu moins odieux !

La question est donc déplacée. Il ne s'agit plus de rêver la meilleure forme de gouvernement, puisque toutes se valent, mais de faire prévaloir

la Science. Voilà le plus pressé. Le reste s'ensuivra fatalement. Les hommes purement intellectuels ont rendu plus de services au genre humain que tous les saint Vincent de Paul du monde ! Et la politique sera une éternelle niaiserie tant qu'elle ne sera pas une dépendance de la Science. Le gouvernement d'un pays doit être une section de l'Institut, et la dernière de toutes.

Avant de vous occuper de caisses de secours et même d'agriculture, envoyez dans tous les villages de France des Robert Houdin pour faire des miracles ! Le plus grand crime d'Isidore, c'est la crasse où il laisse notre belle patrie. *Dixi*.
J'admire les occupations de Maurice et sa vie si salubre. Mais je ne suis pas capable de l'imiter. La nature, loin de me fortifier, m'épuise. Quand je me couche sur l'herbe, il me semble que je suis déjà sous terre et que les pieds de salade commencent à pousser dans mon ventre. Votre troubadour est un homme naturellement malsain. Je n'aime la campagne qu'en voyage, parce qu'alors l'indépendance de mon individu me fait passer par-dessus la conscience de mon néant.

p34

à MADAME DE VOISINS D'AMBRE

(PIERRE COEUR.)

Croisset, près Rouen, 3 juillet (1869).

MADAME,

J'ai lu avec beaucoup d'attention et de plaisir le volume que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer.

Vos contes sont intéressants, et je ne m'étonne pas de leur succès. Ils ont un mérite très grand pour moi, c'est qu'ils sont écrits.

Je suis fâché de voir ça et là dans votre style, dont le fonds est ferme, des tournures toutes faites, des formules usées. Voilà mon seul reproche, mais je suis peut-être le seul homme du monde qui fasse attention à de pareilles fautes. Je n'en sais rien !

Je connais un peu cet Orient que vous décrivez avec passion, et j'admire la fidélité de vos paysages. Vous sentez. C'est le principal. Le chevalier Ali me semble un peu troubadour.

Croyez-vous qu'un musulman puisse être aussi romanesque !

La fille du Capitaine est tout près d'être un chef-d'oeuvre. Je dis la fille, Mlle Sidoine, et non pas son amant, lequel est humiliant pour les autres par excès d'héroïsme.

Quant aux *Filles d'Adam* , j'applaudis des deux mains et je m'incline.
Lors de mon prochain voyage à Paris, je prendrai la liberté de me présenter chez vous pour

p35

vous renouveler mes remerciements et vous dire,
Madame, que je suis entièrement vôtre.

à SA NIÈCE CAROLINE.

(Croisset.) Mercredi, 7 juillet 1869.

Quelle bonne lettre tu m'as écrite, mon pauvre
loulou ! (je parle de celle du 27 juin). Nous
avons, hier, reçu votre dépêche de Drontheim.
J'y ai répondu, une heure après, en revenant
de conduire au chemin de fer ta bonne maman et
les dames Vasse. Il me semble que vous n'allez
pas tarder à revenir ? Savez-vous maintenant
l'époque à peu près certaine de votre retour ?
Monseigneur est parti pour Vichy il y a
huit jours ; il ira ensuite au Mont-Dore. On ne
sait pas au juste ce qu'il a. Sa terrible hypocondrie
doit avoir une cause organique. Mais peut-être
que non ! il m'a *navré* les deux dernières fois que
je l'ai vu. Sa maladie, outre qu'elle m'afflige
beaucoup, pour lui, me gêne dans mes petites
affaires personnelles, car nous devions ensemble
revoir mon roman. Quand sera-t-il en état de
s'occuper de cette besogne ? S'il ne revient pas
dès le commencement d'août, je serai obligé de
revenir ici dans le mois de septembre. Tout cela
détraque mes vacances ; mais il faut avoir de la
philosophie !

Croirais-tu que je ne pense pas du tout à mon
roman ? *Saint Antoine* m'occupe entièrement, d'une

p36

part ; et de l'autre, je *brûle* de m'installer
dans mon logement de la rue Murillo.
Cette lettre a été interrompue deux fois : la
première, par la visite de Mme Heuzey et de sa
fille qui sont venues m'inviter à dîner pour
aujourd'hui, et la seconde, par la visite du citoyen
Raoul-Duval, accompagné de son épouse. J'ai
donc dîné aujourd'hui à Rouen (j'y retourne
demain, pour dîner chez Lapierre). Tu vois que
je me vautre, que je me dégrade ; cependant, j'ai
refusé d'aller aux courses, dimanche dernier, et
on m'avait offert une place dans la "Loge des
autorités !" Le festin chez la mère Heuzey a été
des plus gais ; j'étais à côté de Mme Chauchart,
mais les lumières lui vont mieux que le grand
jour. En revanche, Mme Mazeline m'a semblé
plus jolie que jamais. Enfin, j'étais si bien
disposé que D ne m'a pas agacé. Quel miracle !
Comme tu as l'air de t'amuser, mon Carolo !
N'est-ce pas que c'est bon, les voyages ? Je

comprends parfaitement ton envie de voir la Grèce et l'Italie. Je dirai plus, je t'engage à y céder.
Tu m'as fait rire avec ta description des "lions" suédois ; j'aurais voulu voir Ernest étaler ses grâces dans des polkas échevelées ! Vous allez rester dans la tête de ces braves gens-là comme le type du chic parisien. Ils vous ont trouvé un "cachet plein de distinction", j'en suis sûr.

Je ne vois aucune nouvelle à vous narrer. La politique est au calme. On s'attend cependant à des changements ministériels, à des réformes libérales. Il faudra bien que l'Empereur en passe par là. Quant à de l'agitation, il n'y en a aucune. Hier, sur le bateau de la Bouille, j'ai vu une

p37

chose gigantesque, à savoir *deux plats montés* pour le repas de noces de Mlle Hardel ! Quelle architecture ! Le pâtissier se tenait debout auprès, et "*l'éluite*" venait les examiner. Ces deux pâtisseries, hautes d'un pied et demi, étaient terminées par une sylphide ou ange portant des couronnes.

Le reste demanderait une page de description. Je suis bien content de savoir qu'Ernest fait de bonnes affaires ; car je vous souhaite une montagne d'or, mes chers enfants.

Tu serais bien aimable de m'écrire comment s'est passé votre voyage en Suède et Norvège.

Je vous embrasse.

à LA PRINCESSE MATHILDE.

Dimanche matin (1869).

Puis-je venir à Saint-Gratien, *jeudi matin*,
Princesse ?

Dans le cas de l'affirmative, seriez-vous assez bonne pour m'envoyer un petit mot au boulevard du Temple (42), car j'y suis revenu depuis quatre jours. Les ouvriers aussi y sont revenus ! Ce ne sont plus les maçons, mais les serruriers !!!

J'aurais fui vers vos ombrages, si je n'avais été retenu par la maladie d'un ami très intime que je vais voir deux fois par jour, et près duquel je reste une partie de mon temps.

J'ai vu Sainte-Beuve, avant-hier ; il m'a paru très malade, mais héroïque.

p38

Quelle abominable chaleur, n'est-ce pas ? Tout le monde répète cette phrase, et on a des figures lamentablement grotesques.

Je vous baise les deux mains Princesse, et suis entièrement à vous.

à LA MÊME.

Non, Princesse, je n'étais pas malade hier, mais éreinté, ayant été deux fois à l'hôpital Sainte-Eugénie. J'ai dîné à dix heures du soir, il était trop tard pour m'habiller et pour aller chez vous.

Je prendrai ma revanche mercredi. Comment vous exprimer l'attendrissement que me procure votre court et charmant billet ?...

Ce soir, je vais au concert chez votre impérial cousin. Vous y verrai-je ? Espérons-le. En tout cas, à mercredi.

Je vous baise les deux mains, Princesse, et suis, vous le savez, le vôtre.

à LA MÊME.

Mardi 5 heures (juillet 1869).

PRINCESSE,

J'ai à vous annoncer la *mort* de mon pauvre Bouilhet. Je viens de mettre en terre une partie de moi-même, un vieil ami dont la perte est irréparable !...

p39

Au milieu de mon désespoir je me tourne vers vous. Pourquoi ? Je n'en sais rien, mais il me semble que vous me comprendrez.

Vous étiez bien triste dimanche, et moi aussi !...

Je vous baise les deux mains.

à JULES DUPLAN.

(Croisset.) Jeudi (22 juillet 1869).

CHER VIEUX,

Ton pauvre géant a reçu une rude calotte dont il ne se remettra pas. Je me dis : "à quoi bon écrire maintenant, puisqu'il n'est plus là !". C'est fini les bonnes gueulades, les enthousiasmes en commun, les œuvres futures rêvées ensemble. Il faut être "philosophe et homme d'esprit", mais ce n'est pas facile. Je te raconterai */es détails* quand nous nous verrons. Sache pour le moment qu'il est mort en philosophe. Ce que j'ai éprouvé de plus dur a été mon voyage de Paris à Rouen ; j'ai cru crever de soif et j'avais devant moi une cocotte qui riait, chantait et fumait des cigarettes, etc. Il s'est formé une commission pour lui élever un monument. On lui fera un petit tombeau convenable et un buste qu'on mettra au Musée. On m'a

nommé le président de cette commission ; je t'enverrai la première liste de souscripteurs. L'Odéon m'a écrit deux ou trois belles lettres. J'ai rendez-vous avec les directeurs pour le

p40

12 août. C'est moi qui possède tous ses papiers ; il reste de lui un très beau volume de vers, que mon intention est de publier peu de jours après qu'Aïssé sera jouée. Je n'ai pas eu la force de relire mon roman, d'autant plus que les observations de Maxime, si justes qu'elles soient, m'irritent. J'ai peur de les accepter toutes, ou d'envoyer tout promener. Quelle perte pour la littérature, mon pauvre vieux ! quelle perte ! - et je ne parle pas du reste. Tu es donc toujours malade, toi ! Ne l'imiter pas, n de D ! il ne me manquerait plus que ça !
à MAXIME DU CAMP.

Croisset, 23 juillet 1869.

Mon bon vieux Max, j'éprouve le besoin de t'écrire une longue lettre ; je ne sais pas si j'en aurai la force, je vais essayer. Depuis qu'il était revenu à Rouen après sa nomination de bibliothécaire, août 1867, notre pauvre Bouilhet était convaincu qu'il y laisserait ses os. Tout le monde, - et moi comme les autres, - le plaisantait sur sa tristesse. Ce n'était plus l'homme d'autrefois ; il était complètement changé, sauf l'intelligence littéraire qui était restée la même. Bref, quand je suis revenu de Paris au commencement de juin, je lui ai trouvé une figure lamentable. Un voyage qu'il a fait à Paris pour *Mademoiselle Aïssé*, et où le directeur de l'Odéon lui a demandé des changements dans le second acte, lui a été tellement

p41

pénible, qu'il n'a pu se traîner que du chemin de fer au théâtre. En arrivant chez lui, le dernier dimanche de juin, j'ai trouvé le docteur P de Paris, X de Rouen, Morel l'aliéniste, et un brave pharmacien de ses amis, nommé Dupré. Bouilhet n'osait pas demander une consultation à mon frère, se sentant très malade et ayant peur qu'on lui dise la vérité. P l'a expédié à Vichy, d'où Willemin s'est empressé de le renvoyer à Rouen. En débarquant à Rouen, il a enfin appelé

mon frère. Le mal était irréparable, comme du reste Willemin me l'avait écrit.
Pendant ces quinze derniers jours, ma mère était à Verneuil, chez les dames Vasse, et les lettres ont eu trois jours de retard ; tu vois par quelle angoisse j'ai passé. J'allais voir Bouilhet tous les deux jours et je trouvais de l'amélioration. L'appétit était excellent, ainsi que le moral, et l'oedème des jambes diminuait. Ses soeurs sont venues de Cany lui faire des scènes religieuses et ont été tellement violentes qu'elles ont scandalisé un brave chanoine de la cathédrale. Notre pauvre Bouilhet a été superbe, il les a envoyées promener. Quand je l'ai quitté pour la dernière fois, samedi, il avait un volume de La Mettrie sur sa table de nuit, ce qui m'a rappelé mon pauvre Alfred (Le Poittevin) lisant Spinoza. Aucun prêtre n'a mis le pied chez lui. La colère qu'il avait eue contre ses soeurs le soutenait encore samedi, et je suis parti pour Paris avec l'espoir qu'il vivrait longtemps. Le dimanche, à 5 heures, il a été pris de délire et s'est mis à faire tout haut le scénario d'un drame moyen âge sur l'Inquisition ; il m'appelait pour me le montrer et il en était enthousiasmé. Puis

p42

un tremblement l'a saisi, il a balbutié : "Adieu ! Adieu !" en se fourrant la tête sous le menton de Léonie, et il est mort très doucement.
Le lundi matin, mon portier m'a réveillé avec une dépêche m'annonçant cela en style de télégraphe. J'étais seul, j'ai fait mon paquet, je t'ai expédié la nouvelle ; j'ai été le dire à Duplan, qui était au milieu de ses affaires ; puis j'ai battu le pavé jusqu'à 1 heure, et il faisait chaud dans les rues, autour du chemin de fer. De Paris à Rouen, dans un wagon rempli de monde, j'avais en face de moi une donzelle qui fumait des cigarettes, étendait ses pieds sur la banquette et chantait. En revoyant les clochers de Mantes, j'ai cru devenir fou, et je suis sûr que je n'en ai pas été loin. Me voyant très pâle, la donzelle m'a offert de l'eau de Cologne. ça m'a ranimé, mais quelle soif ! Celle du désert de Kosseïr n'était rien auprès.
Enfin je suis arrivé rue Bihorel : ici je t'épargne les détails. Je n'ai pas connu un meilleur coeur que celui du petit Philippe ; lui et cette bonne Léonie ont soigné Bouilhet admirablement. Ils ont fait des choses que je trouve propres. Pour le rassurer, pour lui persuader qu'il n'était pas dangereusement malade, Léonie a refusé de se

marier avec lui, et son fils l'encourageait dans cette résistance. C'était si bien l'intention de Bouilhet, qu'il avait fait venir ses papiers. De la part du jeune homme, surtout, je trouve le procédé assez gentleman.

Moi et d'Osmoy, nous avons conduit le deuil ; il a eu un enterrement très nombreux. Deux

p43

mille personnes au moins ! Préfet, procureur général, etc... toutes les herbes de Saint-Jean. Eh bien ! croirais-tu qu'en suivant son cercueil je savourais très nettement le grotesque de la cérémonie ? j'entendais les remarques qu'il me faisait là-dessus ; il me parlait en moi, il me semblait qu'il était là, à mes côtés, et que nous suivions ensemble le convoi d'un autre. Il faisait une chaleur atroce, un temps d'orage. J'étais trempé de sueur, et la montée du Cimetière Monumental m'a achevé. Son ami Caudron avait choisi son terrain près de celui du père Flaubert. Je me suis appuyé sur la balustrade pour respirer. Le cercueil était sur les bâtons, au-dessus de la fosse.

Les discours allaient recommencer (il y en a eu trois) ; alors j'ai renâclé ; mon frère et un inconnu m'ont emmené. Le lendemain, j'ai été chercher ma mère à Serquigny. Hier, j'ai été à Rouen prendre tous ses papiers ; aujourd'hui, j'ai lu les lettres qu'on m'a écrites ; et voilà ! Ah ! cher Max ! c'est dur !

Il laisse par son testament... à Léonie. Tous ses livres et tous ses papiers appartiennent à Philippe ; il l'a chargé de prendre quatre amis pour savoir ce qu'on doit faire des œuvres inédites ; d'Osmoy, toi et Gaudron ; il laisse un excellent volume de poésies, quatre pièces en prose, et *Mademoiselle Aïssé*. Le directeur de l'Odéon n'aime pas le second acte ; je ne sais pas ce qu'il fera. Il faudra cet hiver que tu viennes ici avec d'Osmoy et que nous réglions ce qui doit être publié.

p44

Ma tête me fait trop souffrir pour continuer, et d'ailleurs que te dirais-je ? Adieu, je t'embrasse avec ardeur. Il n'y a plus que toi, que toi seul ! Te souviens-tu quand nous écrivions : *Solus ad*

solum ?

P S - Dans toutes les lettres que j'ai reçues, il y a cette phrase : "Serrons nos rangs !". Un monsieur que je ne connais pas m'a envoyé sa carte avec ces deux mots : *Sunt lacrymae* ! à LA PRINCESSE MATHILDE.

Croisset, vendredi soir (juillet 1869).

Comme vous êtes bonne de songer à moi, Princesse ! Vous faites bien, je vous l'avoue, car je suis extrêmement à plaindre ! Ma vie est bouleversée par cette mort-là ! et j'aurai du mal à revenir de l'ébranlement qu'elle m'a causé.

Il faut se roidir et continuer son chemin, cependant !

J'ai rendez-vous avec l'Odéon pour le 12 août, afin d'aviser à monter sa pièce. Vers le mois de janvier, je publierai un volume de ses vers, inédits et fort beaux.

Je relis maintenant mon roman pour en effacer les fautes de français et ôter à la critique malveillante le plus de prétextes possibles. Elle m'épargnera fort peu, néanmoins. Mais je m'en moque parfaitement.

p45

Vous ne me dites pas comment vous allez. êtes-vous toujours aussi triste ? Ah ! l'existence n'est pas drôle ! Et le soleil brille, l'eau continue à couler, le ciel est splendide.

Je vous envoie tout ce que j'ai de meilleur dans l'âme, je me mets à vos pieds, Princesse, je vous baise les deux mains et je suis tout à vous.

J'espère vous aller voir dans dix à douze jours, puis, à partir du 1er septembre, ne plus bouger de Paris (sauf peut-être pendant une huitaine que je prendrai au mois de septembre, pour aller chez le père Cloquet, à Lamalque).

L'idée de vous voir bientôt, un peu longuement, est ma seule consolation présente.

à SAINTE-BEUVÉ.

Vendredi matin. (23 juillet 1869.)

Merci de votre bonne lettre, mon cher maître.

Je suis broyé, et la fatigue physique domine tout. Mon pauvre Bouilhet est mort en *philosophe* et sans l'assistance d'aucun ecclésiastique. Sa fin a été hâté par ses soeurs qui sont venues lui faire des scènes religieuses et qui voulaient s'emparer du mobilier. Je vous donnerai plus tard des détails si vous y tenez.

Quant à moi, qui conduisais le deuil, j'ai fait

bonne figure jusqu'aux discours, exclusivement.
J'aime la littérature plus que personne ; mais je

p46

veux qu'on me la serve à part. J'ai passé par de jolis moments depuis lundi matin ! N'en parlons plus.

Quant à ce brave Monselet, que mon pauvre Bouilhet aimait beaucoup, je ne demanderais pas mieux que de lui être utile. Mais on nommera à cette place de bibliothécaire ou une "*brute de la localité*", ou un jeune paléographe de Paris.

Mon frère était le camarade de collège de Verdrel, le maire qui a nommé Bouilhet. Ledit

Verdrel est mort et non remplacé. La nomination en question va donc dépendre du corps municipal.

Je crois que l'archevêché s'agit.

Bouilhet avait eu du mal à être nommé. On lui avait fait promettre qu'il habiterait Rouen toute l'année. C'était une condition.

J'aimerais mieux voir à la Bibliothèque notre ami Monselet que tout autre. Mais je crois qu'il n'a aucune chance. Voilà.

Je ne sais pas, entre nous, si Frédéric Baudry n'a pas envie de cette place. (Dans ce cas-là, vous comprenez, je ne puis rien faire pour Monselet. Sinon, tout ce qu'il voudra.)

Baudry s'était mis sur les rangs, puis s'était retiré, Monselet se présentant.

Je n'en puis plus de mal de tête, car je suis surchargé *d'affaires*.

Je vous embrasse.

Soignez-vous bien. Qu'il en reste encore un peu sur la terre, de ceux qui aiment le Beau. Hein ! les pauvres amants du style, comme ils s'en vont !

p47

à TOURGUENEFF.

Entièrement inédite.

Croisset, mardi soir.

MON CHER CONFRÈRE,

Vous m'avez écrit une lettre bien aimable et vous êtes trop modeste. Car je viens de lire votre nouveau volume. Je vous y ai retrouvé, et plus intense, plus rare que jamais.

Ce que j'admire par-dessus tout dans votre

talent, c'est la distinction - chose suprême. Vous trouvez moyen de faire vrai sans banalité, d'être sentimental sans mièvrerie, et comique sans la moindre bassesse. Sans chercher les coups de théâtre, vous obtenez par le seul fini de la composition des effets tragiques. Vous avez l'air d'être bonhomme et vous êtes très fort. "La peau du renard jointe à celle du lion", comme dit Montaigne. C'est une belle histoire que celle d'Elena ; j'aime cette figure, et celle de Choubine, et toutes les autres. On se dit en vous lisant : "J'ai passé par là". Aussi je crois que la page 51 ne sera sentie par personne comme par moi. Quelle psychologie ! Mais il me faudrait bien des lignes pour vous exprimer tout ce que je pense. Quant à votre *Premier amour*, je l'ai d'autant mieux compris que c'est la propre histoire d'un de mes amis très intimes. Tous les vieux romantiques (et j'en suis un, moi qui ai couché la tête

p48

sur un poignard), tous ceux-là doivent vous être reconnaissants pour ce petit conte qui en dit si long sur leur jeunesse ! Quelle fille existante que Zinotchka. C'est une de vos qualités que de savoir inventer des femmes. Elles sont idéales et réelles. Elles ont l'attraction de l'auréole. Mais ce qui domine toute cette oeuvre et même tout le volume, ce sont ces deux lignes : "Je n'éprouvais pour mon père aucun sentiment mauvais. Au contraire, il avait encore grandi pour ainsi dire, à mes yeux." Cela me semble d'une profondeur effrayante. Sera-ce remarqué ? Je n'en sais rien. Mais, pour moi, voilà du sublime. Oui, cher frère, j'espère que nos relations n'en resteront pas là, et que notre sympathie deviendra de l'amitié. D'ici là mille poignées de main de votre... à LA PRINCESSE MATHILDE. Mardi matin (été de 1869). Comment allez-vous, Princesse ? Vous reposez-vous suffisamment sous les beaux ombrages de Saint-Gratien ? Quant à moi je m'ennuie de vous, démesurément. Voilà la vérité toute crue, et je compte les semaines qui me séparent de mon retour. Le rhume que j'ai attrapé, la dernière semaine de mon séjour à Paris, s'est ajouté à ma vieille fatigue et, depuis que je suis revenu ici, je ne fais guère que dormir. J'ai repris cependant de

vieilles paperasses et je recommence à rêver un autre bouquin.

J'ai trouvé ma mère en bon état physique, mais de plus en plus sourde et faible. Une conversation suivie est devenue maintenant impossible ; quelle triste chose que la vieillesse !

Je n'étais pas gai, l'autre dimanche soir en vous quittant, et j'ai franchi le seuil de votre hôtel, avec un vrai serrement de coeur.

Quels bons moments, entre tous les autres, j'y ai passés il y a quinze jours ! Le souvenir des cinq après-midi où je vous ai lu mon long roman restera éternellement dans ma mémoire comme une des meilleures choses de ma vie. Il faut être *auteur* pour savoir jusqu'à quel point j'ai été flatté ; cela s'appelle un succès ; non, un bonheur.

Il me semble que les troubles de Paris sont finis. êtes-vous entièrement contente ? Moi, je suis plus que jamais plein de confiance. Ah ! si j'étais le gouvernement ! comme disent les portières.

Si vous n'avez rien de mieux à faire, je vous engage à lire *Les nouvelles moscovites* de Tourguenoff, qui viennent de paraître.

Vous trouverez là deux ou trois histoires d'hommes timides, fort amusantes, selon moi.

Ayez la bonté, Princesse, de me donner quelquefois de vos nouvelles et laissez courir la plume sur le papier tant qu'il vous plaira.

Je me mets à vos pieds, je vous baise les deux mains et suis tout à vous.

p50

à ERNEST FEYDEAU.

Juillet 1869.

MON PAUVRE VIEUX FEYDEAU,

Tu ne saurais croire *le bien* que m'a causé ta bonne lettre. Je tiens à t'en remercier tout de suite, quoique je sois brisé de fatigue.

J'ai aujourd'hui rapporté chez moi tous les papiers de notre ami et rien ne sera perdu.

Sa vie a été abrégée par ses deux soeurs qui sont revenues *lui faire des scènes* pour la religion. Il a été, du reste, splendide et *roide*.

Quand le délire l'a pris dimanche soir, il s'est mis à faire un scénario sur l'Inquisition.

Sa perte, au point de vue littéraire, est pour moi irréparable, et je ne parle pas du reste.

Tenons-nous bien. Tâchons qu'il en reste encore.

Je suis sûr que dans trois semaines, quand je te reverrai, je te retrouverai en meilleur état.
Maintenant je suis sûr de ta guérison. Tu redeviendras le Feydeau d'autrefois. Mais il faudra te ménager un peu plus, mon bonhomme.
Il passe tous les jours devant ma grille un vieillard de soixante-dix ans, qui boite, il est vrai, mais qui, à la suite d'une attaque, a été l'année dernière six mois dans son lit, *complètement* paralysé. Du courage et de la patience ! ça reviendra. Il faut être "philosophe et homme d'esprit", comme disait le grand de Sade. Mais ce n'est pas tous les jours facile.
Je t'embrasse plus tendrement que jamais.

p51

à PHILIPPE LEPARFAIT.
Entièrement inédite .
Lundi matin, 9 heures.
Je te conseille, après t'être fait tirer les oreilles de montrer la lettre ci-incluse, ou plutôt de la lire jusqu'au bas du verso. Là, tu t'arrêteras et tu diras "ceci vous concerne et est trop désagréable pour vous, je ne veux pas vous le montrer". Elles insisteront et tu exhiberas la troisième page. Par ce moyen-là, elles comprendront qu'il n'y a rien à attendre de moi.
J'ai peut-être été trop modéré.
Tu sais que j'ai, au contraire, très grand espoir.
Je crois au succès de toutes les façons.
Autre histoire : Lévy m'a fortement conseillé de faire jouer la *Féerie* , ce dont je m'occuperai vers le 8 ou 10 septembre, quand Deslandes sera revenu de Dieppe et que d'Osmoy en aura fini avec son conseil général.
Je ne pourrai pas aller à Dieppe avant trois grandes semaines encore. Mon déménagement ne sera pas terminé avant ce temps-là.
Fais inscrire M Achille Dupont pour 20 francs .
Envoie-moi la deuxième et la troisième liste et des pièces de vers détachées.
à toi.
Je suis impatient de savoir tout réglé du côté de Cany.

p52

à SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, dimanche matin, 1er août 1869.

MA CHÈRE CARO,

Mon intention était de t'écrire longuement,
uniquement pour le plaisir de causer avec toi ;
mais je tombe sur les bottes tant j'ai
d'occupations. Je veux te dire que je m'ennuie de toi
beaucoup et que j'ai bien envie de t'embrasser.

Penses-tu un peu moins à la Norvège ? As-tu
repris ton petit train-train ?

J'ai été voir votre hôtel, mais il était si
encombré par les meubles *qu'on* y apportait,
que j'ai pu, à peine, distinguer les murailles.

Le salon m'a paru très beau.

Ton mari devait venir pour s'entendre avec
M de Flahaut. Le portier a dû même lui écrire
à ce sujet. Dis à Ernest que, s'il veut venir me
donner de vos nouvelles, il se présente au boulevard
du Temple de très grand matin. Pendant une quinzaine,
je vais sortir tous les jours dès 9 heures.

Après-demain, je recevrai la première épreuve
de mon roman, et Aïssé va entrer en répétition
tout de suite, sans doute.

Je ne sais pas quand j'irai passer quelques jours
à Saint-Gratien, mais mon intention est d'aller
vous faire une visite à Dieppe dans les premiers
jours de septembre.

Adieu, pauvre Caro chérie. Je t'embrasse bien fort.

p53

à LA MÊME.

Paris, mercredi matin (4 août 1869).

Quelle bonne lettre gentille et charmante, ma
chère Caro ! Sais-tu que tu me *flatte*s en me
disant tant de bien de mon roman ?

Quant à notre pauvre vieille, elle est si contente
de vivre avec toi que je t'engage à ne pas lui
faire remarquer l'exiguïté de sa chambre. Arrangez
votre hôtel ; puis, quand tout sera prêt, tu
lui montrera sa chambre. Elle la trouvera bien
quand même. D'ailleurs, elle s'y tiendra seule
fort peu. L'idée que ton atelier est contigu à cette
pièce la charmera ; si tu lui faisais là-dessus
quelque observation, sa tête se remettrait à
travailler : vous lui offrez ce que vous avez, vous ne
pouvez rien de plus.

Je vais passer mon après-midi au ministère
d'état pour Aïssé, et ce soir j'aurai ma première
épreuve.

Mes ouvriers de la rue Murillo m'embêtent ;
il m'a fallu du génie pour l'arrangement de mes
meubles.

Vous finirez par vous tuer en voiture. Prenez garde, *vous êtes sur une pente*. Tu ne saurais croire, mon Carolo, comme je m'ennuie de toi. Depuis que je n'ai plus mon pauvre Bouilhet, dont l'image m'obsède, je crois que je t'aime encore plus qu'auparavant.

Dès que j'aurai un peu de liberté, j'irai à Neuville tout bonnement pour te voir et te bécoter.

Ton Vieux.

p54

à EUGÈNE DELATTRE.

(Paris) 13 août 69, bd du Temple, 42.

MON CHER AMI,

Tu serais bien aimable de me retrouver *le Coeur à droite* qui a été publié dans une feuille t'appartenant.

Est-ce que tu n'es pas comme moi ? N'éprouves-tu pas le besoin *de nous voir* pour causer de notre pauvre vieux ?

Comment nous rencontrer ?

Donne-moi un rendez-vous, très tard ou très matin. Pendant la quinzaine qui va venir, je suis obligé de sortir de chez moi vers dix heures.

Mille poignées de main.

à SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, jeudi, minuit (août 1869 ?).

MON LOULOU,

L'exaspération démesurée que j'ai eue tantôt dans le bureau de ton hôtel, où l'on m'a offert successivement et à longs intervalles : 1 une feuille de papier ; 2 une bougie ; 3 une plume, et 4 un encier où il n'y avait pas d'encre, tout cela, *dis-je* (tournure élégante), m'a empêché de te prévenir que : demain vendredi, entre 5, 6 et 7, je passerai rue du Helder pour te voir.

p55

En tout cas, viendrez-vous déjeuner chez moi dimanche ? Je ne sais pas encore ce que je ferai samedi.

à toi.

Ton vieux ganachon.

à PHILIPPE LEPARFAIT.

Entièrement inédite.

Vendredi midi.

Voici ce que je reçois ce matin de Maître Porcher.
Tout ce que j'y comprends, c'est que tu dois
de l'argent à ladite personne.

Si nos amis Bardoux et d'Osmoy eussent été
autres, on t'en devrait. Dieu sait pourtant si je les
ai obsédés là dessus !

Croirais-tu que d'Osmoy ne m'a pas envoyé
les *deux lignes* que je lui demandais pour
l'affaire de la souscription Bouilhet ?

Il *lui doit* 300 francs ; s'il ne paye pas, je lui
fourre un huissier au cul, carrément.

Réponds à Maître Porcher.
à toi.

AU MÊME.

Entièrement inédite.

Rédige-moi la lettre que je dois t'envoyer.
Franchement je n'ai pas le temps matériel de
l'écrire comme il la faudrait et encore moins la

p56

liberté d'esprit nécessaire. Envoie la moi tout de
suite, je la copierai et tu la recevras lundi soir.

La *Féerie* revient sur l'eau !!!...

Je vais passer chez Peragollo et au *Moniteur*.

Quant à activer la souscription, j'attends
Deslandes qui doit revenir à Paris dans les premiers
jours de septembre.

Je ne sais pas quand j'irai à Dieppe ; pas avant
d'être emménagé, c'est-à-dire pas avant trois
semaines au moins.

Je vous embrasse tous les deux bien tendrement.

AU MÊME.

Entièrement inédite.

Jeudi 12 août.

MON CHER PHILIPPE,

Je viens de voir moi-même, sur le registre de
Maître Porcher, que Bouilhet lui devait mille francs
depuis le mois de février. Cette ligne était écrite
par lui, avec sa signature. J'ai donné ton adresse
à Maître Porcher.

Aïssé sera jouée sans le moindre changement.
Ce matin, j'ai eu avec Chilly une longue conférence
et j'attends, en ce moment, un copiste qui
va copier chez moi tout le second acte.
Je crois que l'Odéon va brûler la politesse à
Mme Sand et donner Aïssé au commencement de
novembre. Chilly m'a prié de ne pas le quitter
d'une minute pendant la répétition.

p57

Je m'occupe aussi du *Coeur à droite*, qui peut être joué sur le théâtre de Cluny. Tu sais que la souscription est depuis hier annoncée dans plusieurs journaux. Elle va l'être dans le *Moniteur*, où j'ai trouvé beaucoup de complaisance.

Ledit *Moniteur* m'a proposé d'imprimer tout Aïssé le lendemain de la première. L'idée est peut-être lucrative. Nous verrons cela.

Dalloz me demande aussi une bibliographie. Ce n'est pas le moment, mais comme le *Moniteur* paye très bien et que cet argent doit te revenir, j'ai été doux.

Je leur ai promis une pièce de vers inédite. Quand j'irai à Dieppe, au mois de septembre, tu viendras avec moi à Croisset, et nous verrons ce qui peut convenir.

Est-ce fini avec les rosses de Cany ? et la procuration ?

Fais-moi le plaisir d'écrire à d'Osmoy en ses différents domiciles, et mets sur les lettres "faire parvenir", qu'on sache où il est, nom de Dieu ! Quel intolérable coco ! J'aurais besoin de lui pour un tas de choses.

Camille Doucet a été très gentil.

Mardi ou mercredi prochain je me mets à corriger mes épreuves et j'ai, tous les jours, à aller dans mon nouveau domicile pour surveiller les ouvriers.

Embrasse bien tendrement pour moi ta pauvre mère et qu'elle t'en fasse autant de ma part.

Ton...

Boulevard du Temple, 42.

p58

à GEORGE SAND.

Paris (deuxième quinzaine d'août 1869).

CHÈRE BON MAÎTRE ADORÉE,

Je veux, depuis plusieurs jours, vous écrire une longue lettre où je vous aurais dit tout ce que j'ai ressenti depuis un mois. C'est drôle. J'ai passé par des états différents et bizarres. Mais je n'ai pas de temps ni de repos d'esprit pour me recueillir suffisamment.

Ne vous inquiétez pas de votre troubadour. Il aura toujours "son indépendance et sa liberté", parce qu'il fera toujours comme il a fait. Il a tout lâché plutôt que de subir une obligation quelconque, et puis, avec l'âge, les besoins diminuent. Je ne souffre plus de ne pas vivre dans des Alhambras. Ce qui me ferait du bien maintenant, ce serait

de me jeter furieusement dans *Saint Antoine* ,
mais je n'ai pas le temps de lire.
Ouïsez ceci : Votre pièce, primitivement,
devait passer après *Aïssé* ; puis il a été
convenu qu'elle passerait *avant* . Or, Chilly et
Duquesnel veulent maintenant qu'elle passe après,
uniquement "pour profiter de l'occasion", pour
profiter de la mort de mon pauvre Bouilhet. Ils vous
donneront un "dédommagement quelconque".
Eh bien ! moi qui suis le propriétaire et le maître

p59

d' *Aïssé* comme si j'en étais l'auteur, je ne
veux pas de ça. Je ne veux pas, entendez-vous, que
vous vous gêniez en rien.

Vous croyez que je suis doux comme un mouton ?
Détrompez-vous, et faites absolument comme
si *Aïssé* n'existeit pas ; et surtout, pas de
délicatesse, hein ? ça m'offenserait. Entre simples
amis, on se doit des égards et des politesses, mais
de vous à moi, ça me semblerait peu convenable ;
nous ne nous devons rien du tout que nous aimer.
Je crois que les Directeurs de l'*Odéon* regretteront
Bouilhet de toutes les manières. Je serai
moins commode que lui aux répétitions. Je voudrais
bien vous lire *Aïssé* , afin d'en causer un peu ;
quelques-uns des acteurs qu'on propose sont,
selon moi, impossibles. C'est dur d'avoir affaire
à des illettrés !

à SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, lundi matin. (Août 1869.)

Oui, mon loulou, je trouvais que tu oubliais
un peu ton Vieux, ton pauvre ganachon d'oncle
qui t'aime tant ! mais je ne t'en voulais pas et ne
m'en plaignais pas, n'ayant point l'affection
tyrannique. Je t'excusais, d'ailleurs, rejetant tout
sur les embarras de ton installation.

Il me tarde de te voir dans ton atelier.

Tu n'imagines pas comme ta grand'mère a été
de bonne humeur et en bonne santé, pendant son
séjour ici ; on aurait dit qu'elle avait quinze ans

p60

de moins, et ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'elle
était moins sourde. Il ne faut pas qu'elle soit un
instant seule, aussi a-t-elle dû s'ennuyer
effroyablement dimanche ; mais j'espère que les dames

Vasse lui tiennent maintenant compagnie.
Si elle n'avait pas eu peur d'être indiscrete, elle aurait, samedi, poussé jusqu'à Dieppe avec Mlle Ozenne. Mais tu sais qu'il faut toujours l'inviter plutôt trois fois qu'une. Quand tu seras prête à la recevoir et elle à aller chez toi (c'est-à-dire après le départ des dames Vasse et avant la venue de Bonenfant), je crois qu'une invitation venant de la part d'Ernest la toucherait beaucoup. Quant à moi, mon loulou, je m'en vais demain passer une douzaine de jours à Londres, puis j'irai à Nogent, et peut-être chez la Princesse, si toutefois elle n'est pas à Dieppe à ce moment-là.

En tout cas, je compte être revenu à Croisset vers le 1er ou le 2 septembre.

Ton vieil oncle.

à PHILIPPE LEPARFAIT.

Entièrement inédite .

20 août 1869.

Je ne vois pas de seconde liste.

Fais inscrire pour 40 francs M Jehanny Moissiat,
peintre .

Et les affaires avec Cany ?

Camille Doucet est enthousiasmé d'Aïssé et prétend que ce sera un succès colossal. Je vais tâcher d'avoir le père Beauvallet pour le rôle du

p61

Commandeur et Berton *le père* pour le chevalier. Ces messieurs m'ont proposé le fils, qui est déjà engagé à l'Odéon ; j'ai dit *merde* très fortement. Comme le *Moniteur* m'a demandé des pièces inédites, il ne serait pas mal, d'ici à la pièce, d'en publier trois ou quatre pour soutenir l'attention sur notre pauvre vieux.

Donc tu ferais bien d'en copier quelques-unes, qui ne soient ni politiques ni religieuses, telles que *La fille du fossoyeur*, *Paix des Neiges* etc...

Mais prends garde de perdre le cahier, nom de Dieu !

Je t'assure que je *déploie* une belle activité.

Embrasse ta mère pour moi.

Ton...

Tu as dû recevoir une lettre de Maître Porcher.

D'Osmoy m'a écrit. Il est à Trouville jusqu'au 22, rue de Bonsecours, 20.

AU MÊME.

Entièrement inédite.

Mardi matin.

Tu es beau, et je crois de plus que tu as fait une bonne affaire.

Prie Mulot d'écrire des lettres de remerciement

à toutes les personnes qui se sont mêlées du concert.
Il me les enverra, je les signerai. Cela me
semble indispensable et *urgent*. Ne pas oublier de
m'envoyer les adresses de ces braves gens.
De qui le compte rendu du concert dans le
Journal de Rouen ?

p62

C'est M Argenson qui m'a envoyé le journal.
Fais inscrire *Miss Juliet Herbert, 20 francs* .
Embrasse ta mère pour moi.
Ton...
Et ces listes ?
AU MÊME.
Entièrement inédite.
Jeudi 1 heure.
Les feuillets qui contiennent *Le cœur à droite*
sont dans une vieille couverture du livre rouge.
C'est Delattre lui-même qui vient de me donner
ce renseignement. Tâche de retrouver cela et de
me l'expédier promptement.
Delattre fera cet hiver une conférence sur
Bouilhet.
Bonne préparation au succès d'*Aïssé* . Mais il a
d'autres idées que j'approuve moins. Je te les
communiquerai.
Comment se porte maintenant ta pauvre
maman ?
Adieu, mon cher enfant, je t'embrasse.
à SA NIÈCE CAROLINE.
Paris, lundi soir (fin août 1869).
MON BIBI,
Tu commenceras par remercier ton mari de la
démarche qu'il a faite près de ma mère. Je lui en

p63

suis très reconnaissant. La pauvre bonne femme
a maintenant si peu de bonheur dans le monde,
que la plus petite marque d'attention à son endroit
est un véritable acte de charité. Elle est, d'ailleurs,
très sensible aux bons procédés (et aux mauvais
aussi). Enfin vous l'avez rendue bien heureuse,
elle me l'a écrit tout de suite.
Quant à moi, ma chère Caro, je n'ai pas été
en Angleterre parce que, *entre nous*, j'ai eu
d'assez fortes coliques qui ne me permettaient pas de
me mettre en voyage ; *mais n'en dis rien à ta*

grand'mère, je t'en prie, elle s'inquiéterait.
Ma maladie grotesque est enfin passée, ou à peu près :
c'est, je crois, l'effet de la chaleur. Je la
supporte moins bien qu'autrefois, preuve que je
vieillis ; je tourne au scheik.
Je compte être revenu à Croisset dimanche ou
lundi prochain.
Là, je vais me livrer à un travail acharné jusqu'au
mois de février.
Croirais-tu que je m'ennuie de ne pas écrire ?
Tu dois t'amuser, maintenant, avec tes deux
bonnes amies. Dis-leur de ma part (à une surtout)
tout ce que tu pourras trouver de plus aimable.
Qué chaleur ! J'en tombe sur les bottes ! je sue
comme une éponge ! écris-moi quand ça ne
t'ennuiera pas, mon pauvre loulou.
Je baise tes deux bonnes joues tendrement.
Ton vieux ganachon d'oncle qui t'aime.

p64

à LA MÊME.
Paris, mardi, 10 heures, 31 août 1869.
MON LOULOU,
J'irai dîner demain à Saint-Gratien et je parlerai
du consulat derechef. On dit que l'Empereur a la
même maladie que Sainte-Beuve. Je ne sais si
c'est vrai. Ma prochaine lettre te renseignera
là-dessus positivement. Tu feras des reproches, de
ma part, à ta bonne maman. Elle ne m'écrit pas.
Pourquoi ? Il m'est, jusqu'à présent, impossible
de te dire l'époque de ma petite excursion à
Dieppe. Je voudrais bien ne pas m'absenter de
Paris avant d'avoir déménagé complètement. Les
peintres auront fini cette semaine, puis j'aurai les
tapissiers, puis il faudra transférer mes meubles.
Bref, ne compte pas sur ton vieux Cruchard avant
quinze jours ou trois semaines, du 15 au 20
septembre.
Je corrige tous les jours trois épreuves. Tous
mes projets de voyage, sauf celui de Dieppe,
sont abandonnés.
Je ne suis pas sorti hier, de toute la journée.
Mais je recommence mes trimbalages aujourd'hui.
Je m'ennuie énormément de toi, mon pauvre
Carolo, et je voudrais être à Croisset tout
bonnement, dans ta charmante compagnie, à travailler
Saint Antoine. Voilà le fond de mon coeur.
Parle-moi un peu de tes lectures sérieuses et
de tout ce que tu voudras. Je tiens, dans ta
correspondance,

à la quantité, étant sûr du reste.

Adieu, chérie.

Vieux.

à PHILIPPE LEPARFAIT.

Entièrement inédite.

Jeudi matin.

MON CHER ENFANT,

Maintenant que nous sommes entièrement libres, je vais agir.

Envoie-moi encore deux ou trois pièces comme *Paix des neiges* et *la Fille du fossoyeur*, enfin tout ce que tu pourras, afin de donner, d'un seul coup, un *morceau au Moniteur*, que je tiens à ménager.

Tu sais qu'il m'a proposé de publier tout

Aïssé dès le lendemain de la première.

Quant au moment où il faut la faire jouer, novembre ou janvier, les avis sont partagés. C'est

en somme peu important et moi j'aime mieux

janvier. Il ne faut jamais avoir un grand nom

derrière soi ; on vous talonne... on vous écourte.

N'aie pas peur, j'aurai Berton père et Beauvallet.

Je suis disposé à être rébarbatif, chien et insociable.

Je *vengerai* notre pauvre vieux qui a tant

souffert de ces canailles-là. Je te dirai même que

je voudrais avoir un prétexte pour me fâcher avec l'Odéon, car les Français ont envie d'Aïssé, et

là tu gagneras beaucoup plus ; mais l'Odéon ne me

lâchera pas. Il y aura des brouilles, des

raccummodements ; puis tout ira supérieurement, j'en

suis sûr.

p66

Remercie ce brave Malenfant de sa bonne lettre. J'attends l'envoi de Malot et celui de Caudron.

Mon *déménagement* m'occupe beaucoup, et je corrige trois épreuves par jour ; tu vois que je suis occupé.

Embrasse ta mère pour moi et qu'elle te le rende.

Ton G FLAUBERT.

Ma position avec l'Odéon est superbe car ce n'est pas ma pièce et je puis parler haut, sans ridicule ; de plus j'apporte un succès ; de plus Chilly (ceci est en dehors d'Aïssé) m'a refusé un petit engagement d'actrice, poliment, c'est vrai, mais c'est un précédent dont je me servirai.

Je te répète, mon bon Philippe, qu'en agissant aussi noblement que tu l'as fait, tu n'as pas agi

sottement ; au contraire !

AU MÊME.

Entièrement inédite.

Jeudi matin.

Tu m'en demandes plus que je n'en sais.

J'ai supplié , par deux fois, d'Osmoy de venir cette semaine et de m'avertir du jour et de l'heure ; il m'a simplement répondu qu'il viendrait à la fin de la semaine.

Comme, à partir de lundi prochain, je n'aurai plus un meuble chez moi, je m'en irai à Saint-Gratien, mais je viendrai presque tous les jours

p67

à Paris. D'ailleurs mon domestique m'y fera tous les matins une visite pour m'apporter les lettres et les épreuves.

écris-moi donc boulevard du Temple, jusqu'à nouvel ordre.

J'accepte le silence de Préault et je t'en remercie.

Ton Vieux.

J'ai donné hier, au *Moniteur, Sombre Amour .*

à SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, mercredi, 11 heures (8 septembre 1869).

MON CHER CAROLO,

Je ne pourrai pas aller à Dieppe avant le 20 ou le 25 du mois. D'ici là, fais donc tout ce que tu voudras. J'espère que mes peintres auront fini complètement, cette semaine. Toute la semaine prochaine sera prise par mon tapissier, puis il faudra déménager et emménager !

Je n'ai presque plus de meubles. Tu ne saurais croire le mouvement de tristesse qui m'a pris, lundi, quand j'ai vu partir mon grand fauteuil de cuir et mon divan. Cela me fait de la peine de quitter mon boulevard du Temple, où je laisse des souvenirs très doux. Tu y es mêlée, ou plutôt tu y tiens une grande place, pauvre chérie. Enfin, il faut être philosophe pour cela comme pour tout le reste.

J'ai, hier, dîné chez le père Cloquet, avec ton

p68

ami le baron Larrey. Petit repas fort bon et fort aimable. Vendredi je dîne avec la mère Sand et samedi je vais à la première représentation de

la *Petite Fadette*, un opéra-comique que l'on a fait sur son roman. J'ai eu, dimanche, toute la journée, la visite de ce bon Bardoux (de Clermont). Le roman de ton Vieux est attendu très impatiemment. Les petites feuilles s'occupent beaucoup de moi et disent pas mal de bêtises sur mon compte. Rien que *quatre* articles sur la "boîte" qui contenait mon manuscrit !

Quant à *Aïssé*, j'ai le plus grand espoir. Comme ta maman va s'ennuyer à Croisset, arrange-toi pour qu'elle n'y reste pas longtemps. Dans toutes ses lettres, elle me talonne pour revenir, sans songer que j'ai des affaires qui me retiennent à Paris. Ainsi, depuis que je suis levé j'ai corrigé *trois* épreuves et, après mon déjeuner, je vais aller à l'imprimerie. J'espère toujours paraître vers la fin d'octobre. Mais il ne faut pas perdre de temps.

Adieu, mon pauvre Caro chéri.
Je t'embrasse fort et très tendrement.
Ton vieux bonhomme en baudruche.
à PHILIPPE LEPARFAIT.

Entièrement inédite.

Lundi 4 h.
MON CHER ENFANT,
J'ai enfin, hier au soir, mis la main sur les directeurs de l'Odéon. Ils m'ont paru fort désappointés

p69

lorsque je leur ai fait voir le second acte.
Ils se figuraient, les imbéciles, que notre pauvre Bouilhet avait pu terminer les corrections convenues et refaire un acte entier du 12 juin, jour de sa dernière lecture au 18 juillet, jour de sa mort.
Lorsque je vais être installé dans mon nouveau logement il faudra que tu viennes ici pour que nous rétablissions cet acte, d'après ses notes et ses ratures. Ce ne sera pas chose facile ; j'aurai absolument besoin de toi pour amener à bien cette besogne.

S'ils ne veulent pas jouer *Aïssé* ou qu'on me donne des acteurs insuffisants, ce qui est très possible, nous la publierons en volume ou dans un journal.

Quant au volume de vers, Lévy, qui prétend ne pas gagner d'argent avec les vers, imprimera le volume pour rien, mais c'est tout.

Je ne vois pas d'autre chose à faire.
Bref, le succès matériel des œuvres posthumes de notre pauvre vieux me paraît très problématique.
Tu sais que les absents ont tort et que les

morts sont vite oubliés.
Que devient la souscription ?
Celle qui est ouverte à Paris ne marche pas
raide.
Si tu le juges convenable, consulte nos amis
communs, D'Osmoy, Guérard et Caudron sur
ce que j'ai à faire.
En as-tu fini avec mesdemoiselles Bouilhet ? Si
elles t'embêtent, envoie-les faire foutre carrément.
Ce sont des misérables à ne pas ménager. Quand
je pense à l'homme de génie, à l'homme excellent,
au cœur d'or qu'elles ont fait souffrir, la

p70

colère m'étouffe et je voudrais pouvoir les injurier
en face, ce que je ne manquerai pas de faire
quand j'écrirai sa biographie, laquelle sera insérée
dans le *Moniteur* de Dalloz.

Voilà ce que j'ai à te dire.

Comment va ta chère maman ?

Adieu, mon bon Philippe, je te baise sur les
deux joues.

AU MÊME.

Entièrement inédite.

Envoye-moi le plus de pièces de vers que tu
pourras.

J'ai pour acteurs :

BERTON PÈRE : LE CHEVALIER

BERTON FILS : D'ARGENTAL

PROVOST FILS : PONT DE VEYLE

Mlle PAGE : Mme DE TENCIN

BEAUVALLET : LE COMMANDEUR

Reste à trouver une madame Ferriol convenable.

Tout cela est décidé depuis hier, mais il y a eu du
tirage.

Je vais maintenant m'occuper du *Cœur à droite*
puis de la *Féerie*.

D'Osmoy sera à Paris à la fin de cette semaine.

Aïssé passera à la fin de janvier ou au
commencement de février. Un peu avant la première,
Delattre fera une conférence, afin que nous
ayons comme renfort (et comme gueulards) la
bande des Purs. Je prévois une première frénétique.
Chilly croit à un *grand succès d'argent*. Tu
le mérites, mon cher enfant, et tu l'auras !

p71

Je m'arrangerai pour que le volume de Poésies paraisse dans la semaine qui suivra la première représentation.

J'attends cet après-midi la visite de Bardou. écris-moi toujours boulevard du Temple. Je ne serai pas emménagé rue Murillo avant 18 jours.

Mes ouvriers me font crever de rage, aussi Monsieur n'est-il pas commode ; il a le système agacé.

Je t'embrasse ainsi que ta brave mère.

Ton...

Dimanche matin.

AU MÊME.

Entièrement inédite.

Jeudi soir. Croisset.

MON BON.

Me voilà revenu. Honore-moi de ta visite ! J'ai vu ton père dimanche dernier. Il allait fort bien.

Le médaillon de Carrier-Belleuse me semble excellent.

A-t-on *enfin* trouvé un terrain ? Je me suis occupé du Vaudeville et j'ai rendez-vous avec Carvalho pour la fin de septembre.

Tout à vous.

p72

à SA NIÈCE CAROLINE.

(Croisset, Septembre-Octobre 1869.)

MON BIBI,

Je n'ai rien du tout à te dire si ce n'est que je m'ennuie de toi et que j'ai envie de t'embrasser !

D'ailleurs,

MADAME,

Je dois vous remercier de la gracieuse hospitalité que j'ai reçue dans votre délicieuse villa, etc.

J'avoue que je me suis considérablement embêté, hier.

Toutes les fois que je me remets au travail il en est ainsi. Mais dans deux ou trois jours j'aurai repris goût à l'encre.

J'ai été, ce matin, réveillé par un bruit de tambours et de clairons ; messieurs les pompiers n'ont pas cessé *pendant trois heures* de s'exercer à cette jolie musique, en face de moi, dans l'île.

Je les aurais étranglés avec délices.

La pluie tombe. Il fait froid et j'ai du feu comme en hiver. On a dû recevoir aujourd'hui même à Ouville deux cartes photographiques de moi. Tu verras demain ta grand'mère. Elle a donc des nouvelles de moi tous les jours.

Adieu mon pauvre loulou.

Ta vieille bedolle d'oncle.

p73

à LA MÊME.

Croisset, lundi soir. (Septembre 1869 ?)

J'ai à te dire, mon loulou, que je serais indigné si tu ne profitais pas de l' *ouverture* pour venir me faire une visite. Combien de temps resterez-vous dans ce délicieux Pissy ? Vous pouvez bien nous donner un jour de plus, afin que l'on voie vos aimables binettes. à propos d'indignation, tu diras à Flavie que je ne trouve pas du tout gentil à elle de s'en être allée justement le jour où j'arrivais. Je regrette beaucoup de n'avoir pu jouir de sa charmante compagnie.

Les Farmer nous ont quittés ce matin. Je ne suis pas fâché d'être revenu ici et de me remettre à la besogne. La chaleur de Paris m'a accablé. Chose qui m'humilie, je deviens scheik et bedolle au physique comme au moral ! ma parole d'honneur !

T'es-tu bien amusée aux courses de Dieppe, dimanche dernier ? M le sénateur Préfet a-t-il été bien aimable ? As-tu *brillé* ?

Mme Heuzey (que j'ai rencontrée mercredi à l'Exposition et à qui j'ai payé des petits verres) est enchantée de votre installation.

As-tu vu la princesse Mathilde à Dieppe ? Elle n'y est pas restée longtemps, s'ennuyant de voir "tant d'imbéciles sur le galet", m'écrivit-elle ce matin. C'est qu'elle ne t'a pas rencontrée, mon mimi.

p74

Allons, adieu. J'espère te voir bientôt.

Rapporte-moi les livres que tu ne lis plus.

Je t'embrasse très fort.

Ton vieil oncle.

à LA MÊME.

(Croisset) Mercredi, 6 h (15 ? septembre

1869.)

MON LOULOU,

Ta grand'mère va très bien depuis ton départ.

Lundi et hier elle a fait avec moi un bon tour de jardin, et bien qu'elle te regarde beaucoup et parle de toi sans cesse, elle est moins triste que pendant ta présence. La raison en est qu'elle se désole moins de sa surdité pendant les repas. Tout est là !

J'ai été aujourd'hui à Rouen déjeuner chez

Mme Perrot et faire une visite au général Valazé.

Devine quel est le personnage qui est entré dans son cabinet pendant notre dialogue ? L'horloger !

Le général ne comprenait pas ce qu'il venait

faire, et il n'a pas compris davantage mon hilarité.
J'attends une lettre de toi me narrant le dîner
d'Ouville. Je vais ce soir me mettre à faire gueuler
Isis dans les ténèbres. Toutes mes notes sont
relevées et mes mouvements préparés.
Tourguenoff me fait faux bond. Je viens de
recevoir de lui le télégramme suivant : "Obligé

p75

de partir demain pour Bade. Viens m'établir dès octobre à Paris. Verrons souvent alors." Si bien que mon désappointement est adouci par cette seconde phrase.

Je ne suis pas fâché de me retrouver au frais
dans mon cabinet, et je vais me remettre au travail.
Adieu, mon bon petit critique, mon auditeur
enthousiaste, ou mieux ma chère fille.
Ton vieil oncle qui t'embrasse bien fort.
à PHILIPPE LEPARFAIT.

Entièrement inédite.

Lundi 5 h.

Hier matin, pendant que je te croyais à évreux,
j'ai reçu une lettre de Duquesnel qui me dit de venir "maintenant" pour régler les costumes, les décors et les coupures, puis de revenir dans une dizaine de jours pour le commencement des répétitions. Dans cette lettre, il me dit qu'il m'attend lundi (aujourd'hui) ou mardi. Je lui ai répondu qu'il aurait ta visite en même temps que ma lettre et il ne va pas savoir ce que tout cela signifie.

Bref, je fais mes paquets dès ce soir et je pars définitivement pour Paris, *dès que je t'aurai vu*. Donc, accours me dire adieu et convenir de nos résolutions.

à toi,

Ton G FLAUBERT.

p76

Mardi matin.

Paix des Neiges

7e quatrain.

2

"parmi les *fraîches* importunes"
fraîches ? je ne peux pas lire ; je ne comprends pas.
Est-ce : "Je suis sur le courant des âges !..

Je ne sais pas où est Delattre.
Boulevard Saint-Michel, sans doute, ou plus
probablement à la campagne... à la chasse ! Le
délire de la chasse.
à toi.
Qui est un sieur Clément, rue Grosse-Horloge ?
à JULES TROUBAT.
Croisset, près Rouen, samedi matin
(septembre-octobre 1869).
MON CHER AMI,
Un entrefilet de journal me donne des inquiétudes
sur la santé de notre maître.
Qu'y a-t-il de vrai ?
Je vous prie de me répondre poste pour poste,
et de me donner des détails.
Mille remerciements d'avance, et à vous.

p77

AU MÊME.
(Croisset). Samedi matin (septembre-octobre 1869 ?).
Vous êtes bien aimable, cher ami, de m'avoir
envoyé des nouvelles du maître. Elles me
rassurent tout à fait. Philippe a trouvé le joint.
Néanmoins, je compte sur votre bonne volonté
de temps à autre.
Donnez de ma part, à celui que nous aimons,
une bonne poignée de main, et croyez-moi tout
à vous.
J'ai trouvé ma mère vieillie. Sa santé ne me
donne pas d'inquiétude immédiate, mais... ?
à MAXIME DU CAMP.
(Paris.) Mercredi 13, 11 h du soir (13 octobre
1869).
Sainte-Beuve est mort tantôt à 1 heure et demie
sonnant.
Je suis arrivé chez lui par hasard à 1 h 35.
Encore un de parti ! La petite bande diminue !
Les rares naufragés du radeau de la Méduse
disparaissent !
Avec qui causer de littérature maintenant ?
Celui-là l'aimait, - et bien que ça ne fût pas
précisément un ami, sa mort m'afflige profondément.
Tout ce qui, en France, tient une plume,
fait en lui une perte irréparable.
Ton vieux Caraphon n'est pas gai ! J'ai, à
propos d'*Aïssé*, des embêtements graves.
Latour-Saint-Ybars

p78

surgit avec un traité et force l'Odéon
à le jouer avant la mère Sand. Or, comme le
Bâtard fait de l'argent, et que *l'Affranchi* ne
sera pas représenté avant le commencement de
décembre, cela rejette *Aïssé* je ne sais quand.
Rien n'est encore absolument décidé. Mais je suis
contrarié à cause du petit Philippe.
Le retard de la pièce entraîne celui du volume
de vers, etc., etc. Quoique je n'aie rien à te dire,
j'éprouve un besoin démesuré de te voir et
d'embrasser mon vieux Max.

Amitiés au Major ; tendresses au Mouton.

Et à toi,

Ton G F

à GEORGE SAND.

(Paris, 14 octobre 1869.)

CHÈRE MAÎTRE,

Non ! pas de sacrifices ! tant pis ! Si je ne
regardais pas les affaires de Bouilhet comme miennes
absolument, j'aurais accepté tout de suite votre
proposition. Mais : 1 c'est mon affaire ; 2 les
morts ne doivent pas nuire aux vivants.

p79

Mais j'en veux à ces messieurs, je ne vous le
cache pas, de ne nous avoir rien dit du
Latour-Saint-Ybars. Car ledit Latour est reçu
depuis longtemps. Pourquoi n'en savions-nous rien ?
Bref, que Chilly m'écrive la lettre dont nous
sommes convenus mercredi et qu'il n'en soit plus
question.

Il me semble que vous pouvez être jouée le
15 décembre, si *l'Affranchi* commence vers le
20 novembre. Deux mois et demi font environ
cinquante représentations ; si vous les dépassez,
Aïssé ne se présentera que l'année prochaine.

Donc c'est convenu ; puisqu'on ne peut pas
supprimer Latour-Saint-Ybars, vous passerez
après lui et *Aïssé* ensuite, si je le juge
convenable.

Nous nous verrons samedi à l'enterrement du
pauvre Saint-Beuve. Comme la petite bande
diminue ! Comme les rares naufragés du radeau
de la Méduse disparaissent !

Mille tendresses.

à PHILIPPE LEPARFAIT.

Entièrement inédite.

(Octobre 1869).

4, rue Murillo, parc Monceau.

MON CHER ENFANT,

Voici ce qui arrive :

L'Odéon n'avait pas compté sur *le Bâtard* , qui est un succès, et qui sera joué jusqu'à la fin de novembre. Mme Sand devait passer après, et elle

p80

s'y attendait, quand, tout à coup, surgit Latour-Saint-Ybars avec un traité antérieur qui prime celui de George Sand. Celle-ci réclame, etc... etc... rien n'y fait.

Voilà deux jours que je passe en marches et en démarches, et dans une belle fureur, je te prie de croire.

Mme Sand m'a offert, *par écrit*, de me céder son tour, mais l'Odéon ne veut pas deux pièces en vers l'une après l'autre.

Chilly dit que l' *Affranchie* sera jouée tout au plus 8 fois. Duquesnel dit 20. C'est une pièce qui leur a été *imposée* . Je le sais par le ministre d'état. Latour-Saint-Ybars a traîné Doucet dans la fange. Il leur a fait peur. Bref ils sont forcés de le jouer.

Donc la mère Sand passera le 15 décembre.

Du 15 décembre au 28 février, cela fait 70 représentations. Je doute, entre nous, moi qui connais la pièce, qu'elle aille jusque-là... Mais enfin ça peut en avoir 100. Alors Aïssé se trouverait rejetée en avril, ce qui est inadmissible.

Que faire ? la porter aux Français ? Mais nous ne serons pas joués cette année, et aux Français nous n'aurons ni Berton ni Beauvallet !

J'ai pris conseil de Doucet, de Deslandes et de mon petit Duplan, et voici ce qui est convenu (voir ci-inclus la lettre de Chilly - je garde l'original).

J'attends ta réponse pour la transmettre à Chilly.

Je crois, mon cher enfant, qu'il faut en passer par là.

Je suis presque sûr qu' Aïssé peut être jouée en

p81

février, peut-être même à la fin de janvier car :

l' *Affranchie* tombera et l'*'Autre* , étant la même histoire que *le Bâtard* , n'aura pas la vie longue.

Si tu acceptes la proposition de Chilly, ce à

quoi je t'engage (car que faire, nom de Dieu !)
je te conseille, lors de ton premier voyage à Paris,
de lui prendre de l'argent. Tu pourras aussi en
prendre chez Maître Porcher. Celui de l'Odéon est
une avance à titre gratuit.

Au mois de janvier aura lieu la représentation
pour le monument, qui sera splendide (la
représentation). Nous aurons des acteurs de l'Opéra
et des Français.

La recette peut aller à 4 mille francs.

Ramelli étant libre, je vais m'occuper de la
faire rentrer à l'Odéon (chose facile) pour jouer
Mme de Tencin ou plutôt Mme Ferriol. Ce sera
Page qui fera la Tencin.

Je vais tâcher aussi d'avoir *Lia* au lieu de
Sarah Bernhardt, mais c'est difficile.

Réponds-moi tout de suite,

Je t'embrasse.

Ton.

On a offert de l'argent à Latour Saint-Ybars
pour être remis à plus tard ; il a tout refusé. C'est
pour lui une question de vie ou de mort.

La mère Sand a été parfaite de franchise et de
dévouement. Tout vient de la bêtise de l'Odéon,
car leur intérêt est de jouer Aïssé tout de
suite. Ils le savent et se mordent les pouces ; ils
maudissent Latour Saint-Ybars et je ne serais
pas surpris quand ils s'arrangeront pour le faire
tomber, ce qui se fera, sans doute, tout
naturellement.

p82

Lévy s'est chargé, formellement, avant-hier de
parler de la Féerie à Félix.

Donc, cher enfant, il ne faut pas se chagriner.
Nous *lui* ferons de belles funérailles, sois-en
convaincu !

Mais ton ami a bougrement ragé, à cause de
toi, surtout !

à SA NIÈCE CAROLINE.

Jeudi, 10 heures, 14 octobre 1869.

Mais, mon pauvre loulou, je ne t'ai pas écrit
parce que je ne savais pas si tu étais à
Saint-Martin ou à Neuville. Est-ce que je ne t'ai
pas envoyé de chez la Princesse une lettre à
Saint-Martin ? Crois-tu que je n'aie pas pensé à
toi depuis quinze jours, pauvre chérie ? Est-ce
supposable ?

Accepte donc mes excuses et mes remerciements,
chère Madame, pour la délicieuse hospitalité, etc.

Je ne suis pas gai ! Saint-Beuve est mort hier, à

1 heure et demie de l'après-midi. Je suis arrivé chez lui comme il venait d'expirer. Quoique celui-là ne fût pas un intime, sa disparition de ce monde m'afflige profondément. Le cercle des gens avec lesquels je peux causer se rétrécit. La petite bande diminue. Les rares naufragés de la Méduse s'anéantissent. J'avais fait *l'éducation sentimentale* en partie pour Saint-Beuve. Il sera mort sans en connaître une ligne ! Bouilhet n'en a pas entendu les deux derniers chapitres. Voilà nos projets ! L'année 1869 aura été dure pour moi ! Je

p83

vais donc encore me trimbaler dans les cimetières ! Causons d'autre chose.

Je t'engage, mon Carolo, à faire à Paris un voyage où tu régleras ton emménagement, puis à revenir à Croisset. Autrement, tu vas rester un temps infini à l'hôtel où *tu te mangeras le sang*. MM les ouvriers de Mulhouse étant en grève, je n'aurai que dans un mois l'étoffe qu'il me faut pour mes rideaux, mes portières, deux fauteuils et un canapé-lit. Quant au reste, ce sera prêt à la fin de l'autre semaine. Espérons-le !

Mon roman paraîtra, à ce que dit l'imprimeur, à la fin de ce mois ; mais je n'en crois rien. S'il paraît le 10 ou le 12 novembre, on aura le temps de le lire avant l'ouverture de la Chambre. Tu n'imagines pas comme il m'intéresse peu ! Ce que je voudrais, ce serait d'être à Croisset, tranquillement, entre toi et notre pauvre vieille, à travailler *Saint Antoine*. Tel est mon caractère.

Il m'ennuie de ta gentille personne et de ta spirituelle compagnie.

Ton vieil oncle.

N-B - Fais-moi le plaisir de m'acheter chez Magnier 12 boîtes des fameuses pastilles. Elles ont eu un tel succès chez la Princesse que je suis contraint de les avoir pour en faire des générosités.

P-S - Ne pas donner la commission au consul de Turquie, parce qu'il l'oublierait. Embrasser de ma part ledit agent diplomatique.

p84

à PHILIPPE LEPARFAIT.

Entièrement inédite.

Jeudi soir 6 heures,

MON CHER PHILIPPE,

Tu dois recevoir, au moment où je t'écris, un télégramme de moi pour hâter la copie du *manuscrit*. Il me la faut tout de suite, mon bon.

Envoie promener les vins, prends un copiste, passe la nuit, et expédie-moi la chose à grande vitesse !

Je viens de voir Perrin qui a été *charmant*.

Le présent hiver des Français n'est pas si bourré de pièces qu'on le disait ! Perrin a grande envie d'une pièce en vers et, s'il est empoigné, je suis sûr qu' *Aïssé* sera jouée cet hiver aux Français.

Il a compris parfaitement ma position et m'a promis le secret.

Donc je n'irai pas samedi à l'Odéon. J'écrirai à Duquesnel "que je suis forcé de manquer au rendez-vous parce que je n'ai pas reçu de réponse de Philippe".

Perrin m'a promis de lire *Aïssé* deux fois et de me donner une réponse définitive lundi ou mardi ; tu vois qu'il est chaud.

S'il accepte *Aïssé*, je te dirai ce qu'il faudra faire pour nous dégager de l'Odéon. Il faudra, sans doute, que tu viennes toi-même à Paris.

La pièce de Cadol est un four, à ce que m'a dit le commis de Lévy. Raison de plus pour se hâter. Donc ne perds pas une minute, envoie-moi le *manuscrit* par la poste (c'est plus rapide que par le chemin de fer). Je l'attends au plus tard samedi

p85

matin. Je croyais même le recevoir aujourd'hui !

Encore une fois envoie bouler les barriques.

Axenfeld n'a pas été appelé à évreux : donc

l'enfant de D'Osmoy va mieux ?

Je t'embrasse.

Ton.

De l'énergie, foutre !!!

AU MÊME.

Entièrement inédite.

Mardi matin.

Publier les pièces anti-catholiques avant *Aïssé* me semble une idée déplorable ; c'est vouloir faire siffler la pièce par le parti catholique et renouveler l'histoire de *Gaetana*. Quand on a besoin du public, on ne l'irrite pas d'avance, ou du moins, on n'en irrite pas une portion considérable.

2 Ce serait *déflorer* le volume de Poésies dont ces vers-là seront les plus remarqués.

Et puis qui est-ce qui s'occupe du concile !

Quoi qu'en dise Delattre, cette publication serait dangereuse.
J'espère pousser à l'Odéon le *Cœur à droite* et, cette semaine, je vais entrer en pourparlers avec Raphaël pour la *Féerie*. C'est Lévy qui est notre intermédiaire. Il m'a prévenu que probablement Raphaël ne voudrait sur l'affiche que mon nom et celui de Bouilhet. Que faire dans ce cas-là ?
Chilly a été pris d'une espèce de spasme, à la

p86

lecture de ta lettre, qui était très bonne et bien suffisante. Elle les a cinglés ; nous avions trouvé l'endroit sensible.

J'ai été, dans le dialogue, plus content de Duquesnel que de Chilly. Il s'est même emporté contre toi de telle façon que je l'ai prié de se taire. Enfin, après avoir chicané et bataillé pendant une heure, pour *en finir* j'ai fait un rabais.

Alors il a été attendri et j'ai cru que nous allions nous embrasser. Bref, nous nous sommes quittés les meilleurs amis du monde, si bien que je lui ai promis (sur sa prière) de ne te rien dire de son "mouvement de vivacité".

Le dialogue a été beau et la pantomime sublime. Je m'étais cuirassé de patience dans la rue. Aussi n'ai-je pas perdu la boule, mais j'ai vu le moment où tout allait se brouiller.

Veux-tu que je te dise *le fond* de mon opinion ? Aïssé sera jouée au mois de février. *Le Bâtard* (que j'irai voir moi-même un de ces jours) n'a pas la vie si longue qu'on le dit. Ils font 1 500 francs. Latour Saint-Ybars tombera et l'Autre ne dépassera peut-être pas 50 à 60 représentations.

Je ne sais pas encore quand j'irai à Croisset. Il faut que mon bouquin soit paru et que j'aie fait mes distributions d'exemplaires. Ce sera probablement dans le commencement de décembre, ou à la fin de novembre.

Quelles sont les pièces de vers mises en musique qu'on pourrait chanter à la Représentation pour le monument ? (c'est à voir). Elle aura lieu en janvier.

Quant à Achille, fais absolument ce que tu voudras. Va lui faire une visite et demande-lui,

p87

carrément, ce que tu lui dois. Je serais fort étonné
s'il acceptait quelque chose.

Adieu, mon bon Philippe, tout à toi.

Ton vieux.

Sois sûr que j'ai fait, à l'Odéon, tout ce qui était
possible et pratique. Nous nous sommes conduits
en gentlemen, ce qui donne toujours de l'autorité
sur les gens. Cela me permettra d'être plus
exigeant pour beaucoup de choses, quand on
montera la pièce.

La représentation au bénéfice de Bernhardt a
lieu le 5 novembre ; elle y jouera le 5e acte de la
Conjuration d'Ambroise (sic) ; ce sera une
éprouvette.

Au Même.

Entièrement inédite.

(16 octobre 1869.)

"Un peu sèche" (ta lettre) ? Non ! pas assez
raide. Nous ne risquons rien d'être rébarbatifs.
Au contraire ! ils nous embêtent, emm...-les !
Donc tu vas me recopier tout de suite la lettre
destinée à être montrée, en faisant un autre
préambule, en enlevant l'alinéa relatif à Duquesnel,
en y intercalant ce que j'ai marqué d'une barre
longitudinale dans l'autre lettre (celle sur papier
bleu). Tu peux même insister davantage sur le tort
péculiaire que ça te fait. - Enfin, au mot *avance* ,
récris-toi : "Parbleu ! J'en trouverai, chez
Porcher, des avances ! Je remercie ces messieurs de
me faire crédit..." et montre-toi très blessé.

p88

Cependant, que ta lettre soit dans des termes
polis et publiable au besoin. Fais l'éloge de
Berton et trépigne légèrement les autres pour montrer
que lui seul nous importe, ce qui est vrai.

Je l'ai vu tantôt au convoi de Sainte-Beuve ; tu
n'as pas l'idée de son exaspération.

Il traite Chilly d'idiot. Il écume. Ces messieurs
ont été (je le sais par lui) terrifiés de mon calme.

J'ai bien pensé à les assommer. Mais ça aurait pu
avoir des inconvénients, même pour la pièce. Ils se
mordent les pouces, ils sont très penauds.

Après tout, c'est peut-être un retard de douze
ou quinze jours, tout au plus. Si les deux pièces
qui nous précèdent allaient faire four, nous serions
joués en février. Il est inouï, dans les fastes
théâtraux, que trois pièces de suite aient du succès.
N'importe, ça me chagrine, pour toi d'abord et
puis pour les autres publications. Envoie-moi ce que

j'attends *illoco* .
Tout à toi.
Embrasse ta mère et qu'elle te le rende de ma
part.
à LA PRINCESSE MATHILDE.
Vendredi, 6 heures du soir (novembre 1869).
Je demande pardon à Votre Altesse de répondre si
tardivement au petit mot que j'ai reçu d'elle
hier au soir.
J'ai communiqué vos désirs à M de Chilly. Il
m'a chargé de vous présenter tous ses regrets.

p89

Mais la chose *ne peut* se remettre à mardi, pour
une foule de raisons pécuniaires.
Tâchez donc, Princesse, de vous arranger pour
venir lundi. Je crois que ce sera une *très* belle
première représentation.
Quant à moi, il me semble que je ne vous ai
pas assez remerciée l'autre jour. Mais l'attendrissement
m'a coupé la parole ! Cela est la pure vérité.
Je vous baise les deux mains, Princesse, et suis
votre
tout affectionné et dévoué.
à SA NIÈCE CAROLINE.
Paris, samedi soir, 6 novembre 1869.
Je n'ai rien de neuf à te dire, depuis ton départ,
ma chère Caro. Je travaille toujours la Féerie avec
d'Osmoy. Mon roman paraîtra le 17 courant. On
me promet mon étoffe pour le milieu de la
semaine prochaine. J'ai été ce matin rue de Clichy.
L'appartement de ta bonne maman ne sera pas
prêt avant vendredi ou samedi. Je ne sais pas
comment elle va prendre la chose. Je lui ai écrit
tantôt, pour la calmer.
Et vous ? Le voyage s'est-il bien passé ? Je
m'attends à une lettre de toi lundi. Mais écris

p90

surtout à notre pauvre vieille, qui s'ennuie là-bas
démesurément.
Les petites bottes de fourrure ont-elles été
utiles ? J'imagine que non, car le temps s'est bien
radouci.
J'ai été hier à l'Odéon voir Sarah Bernhardt,
dans le quatrième acte de la *Conjuration*
d'Amboise . J'étais dans un bel état nerveux !

J'en suis encore tout brisé aujourd'hui ! Cette représentation (à bénéfice) a été splendide. J'y ai entendu la Patti qui m'a semblé, ce soir-là, merveilleuse. Voilà !

Embrasse ton mari pour moi, dis de ma part à ta compagne tout ce que tu pourras trouver de plus gentil, et ramène-toi en bon état ma chère nièce que j'aime.

Ton vieux ganachon.

à LA PRINCESSE MATHILDE.

Jeudi, 6 heures au soir (1869).

Je reçois à l'instant le mot de M de Solms adressé à Votre Altesse, et je vous en remercie bien ! Cela s'ajoute au reste, Princesse. L'addition de mes gratitudes s'allonge.

J'attends ma mère, samedi, ce qui ne m'empêchera pas d'aller le soir chez la princesse Charlotte où j'espère vous rencontrer, sans préjudice du lendemain, dimanche. Car je profite de mes courts séjours dans la "capitale" et, autant que je peux, je répare pour moi ce temps perdu.

p91

En me mettant à vos pieds, Princesse et en vous redisant que je suis vôtre.

à SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, mercredi soir, 11 heures. (10 novembre 1869.)

MON LOULOU,

J'ai reçu tantôt ta dépêche télégraphique datée de 11 h. 35 minutes, et presque en même temps ta bonne lettre de lundi 8.

Je les ai montrées l'une et l'autre à ta grand'mère qui est arrivée à 4 h 1 sur 2, car elle *ne pouvait plus tenir* à Croisset. Elle est, présentement, à l'Hôtel du Helder où elle restera jusqu'à ce que sa chambre, chez toi, soit prête. Les ouvriers n'avancent à rien ! Ils viennent à 3 heures et s'en vont à 4 ! Vous trouverez à votre retour bien peu de besogne faite !

Tu apprendras avec plaisir que ta bonne maman va très bien. Il y a peut-être quatre ans que je ne l'ai vue en si bon état. Son moral est excellent et pas une fois pendant le dîner je ne me suis aperçu qu'elle était sourde. Elle ne m'a pas fait répéter un seul mot ! C'est incompréhensible ! Je crois que c'est l'effet de la joie d'avoir quitté sa solitude.

Mme Laurent vient demain dîner avec elle.

Elle grille d'envie de voir votre hôtel. Mais je l'ai priée d'attendre que son appartement soit

prêt.

p92

Mon roman paraîtra, sans faute, mercredi prochain 17,
jour de l'ouverture du canal de Suez.

Ma princesse est partie ce matin pour Compiègne.
d'Osmoy revient vendredi retravailler à la
Féerie.

Voilà toutes les nouvelles.

Moi aussi, pauvre loulou, je voudrais être
chez toi. Tu me dis, sur notre petit dîner de
l'autre jour, précisément ce que j'ai senti. Nous
nous entendons bien, n'est-ce pas, ma chère
Carolo ?

Quand reviens-tu ? il y a si longtemps qu'on
ne s'est vu un peu longuement ! Mon intention
est de m'en retourner à Croisset vers le 20 décembre
et d'y rester jusqu'à la fin de janvier.

Puis j'irai passer huit jours chez Mme Sand ; je
reviendrai à Paris et j'en partirai avec vous au
mois de mai pour aller à Croisset travailler à ce
brave *Saint Antoine*.

à la fin de cette semaine j'arrangerai la fameuse
fourrure. J'espère dans une huitaine posséder le
complément de mon mobilier, et mon bouquin
paraîtra en même temps ! il ne me manquera
(pour compléter mon luxe) que ma fameuse
nièce. Deux bons baisers sur ta gentille mine.

Vieux.

à LA MÊME.

Paris, lundi, minuit (15 novembre 1869).

Rien de nouveau, mon loulou. Ta bonne
maman va bien, quoique hier, au dîner que j'ai

p93

fait chez toi avec d'Osmoy, je n'aie pas trouvé
ses oreilles ni son moral en aussi bon état que
mercredi dernier. Cela tenait peut-être à ce
qu'elle nous avait attendus trop longtemps pour
dîner. En effet, ton brave homme d'oncle est
accablé d'affaires à en perdre la boule.

Non seulement 1 mon livre va paraître, mais
2 il est question de jouer *Aïssé* prochainement
(il n'y a rien encore de positif) ; 3 nous travaillons
toujours la Féerie ; 4 nous intriguons souverainement
pour la faire recevoir, et 5 j'ai eu et j'ai
encore une autre histoire (qui ne me regarde

pas) et que je te conterai dans le silence du cabinet.

Des fragments de *l'éducation sentimentale* paraîtront demain dans une trentaine de journaux. La semaine est mal choisie à cause de la politique, qui change d'aspect cependant, car Rochefort est complètement démonétisé et il pourrait bien ne pas être nommé ; l'opposition est en baisse dans l'opinion publique.

Tu ne m'as pas l'air de faire un voyage bien pittoresque, et il me semble que, sans ta compagne, tu t'ennuierais.

Ta bonne maman a dû aller chez Ravaut pour obtenir qu'il envoie des ouvriers. Rien, mais absolument rien n'est fait chez vous : il faudrait *l'oeil du maître* et le maître devra même faire les gros yeux.

J'ai reçu une lettre de Mme Sandeau qui s'informe beaucoup de toi.

p94

Demain je dîne chez la Princesse et jeudi chez Du Camp. Voilà toutes les nouvelles.

Ton vieux ganachon qui t'aime.

Je suis curieux de voir le petit chien, quoique je désapprouve ce surcroît de personnel. Ce sont des embarras et des chagrins que tu te prépares, mon Caro.

à LA PRINCESSE MATHILDE.

Mercredi 2 heures (fin novembre 1869).

PRINCESSE,

Voici ce livre que vous avez daigné entendre lire d'un bout à l'autre.

Je n'ai pu y faire une dédicace convenable ; trop de choses ont remué dans mon coeur en vous l'offrant. N'importe ! Quand vos yeux rencontreront ces deux volumes, vous penserez un peu à un homme qui vous aime bien, Princesse et qui est tout à vous.

p95

à GEORGE SAND.

3 décembre 1869.

CHÈRE BON MAÎTRE,

Votre vieux troubadour est fortement dénigré par les feuilles. Lisez le *Constitutionnel* de

lundi dernier, le *Gaulois* de ce matin, c'est carré et net. On me traite de crétin et de canaille. L'article de Barbey d'Aurevilly (*Constitutionnel*) est, en ce genre, un modèle, et celui du bon Sarcey, quoique moins violent, ne lui cède en rien. Ces messieurs réclament au nom de la morale et de l'Idéal ! J'ai eu aussi des éreintements dans *le Figaro* et dans *Paris* par Cesena et Duranty. Je m'en fiche profondément ! ce qui n'empêche pas que je suis étonné par tant de haine et de mauvaise foi.

La Tribune, le Pays et l'Opinion nationale m'ont en revanche fort exalté... Quant aux amis, aux personnes qui ont reçu un exemplaire orné de ma griffe, elles ont peur de se compromettre et on me parle de tout autre chose. Les braves

p96

sont rares. Le livre se vend néanmoins très bien malgré la politique, et Lévy m'a l'air content. Je sais que les bourgeois de Rouen sont furieux contre moi, "à cause du père Roque et du cancan des Tuileries". Ils trouvent qu'on devrait empêcher de publier des livres comme ça (textuel), que je donne la main aux Rouges, que je suis bien capable d'attiser les passions révolutionnaires, etc. ! Bref, je recueille, jusqu'à présent, très peu de lauriers, et aucune feuille de rose ne me blesse.

Je vous ai dit, n'est-ce pas, que je retravaillais la Féerie ? (Je fais maintenant un tableau des courses et j'ai enlevé tout ce qui me semblait poncif.) Raphaël Félix ne m'a pas l'air empressé de la connaître. Problème.

Tous les journaux citent comme preuve de ma bassesse l'épisode de la Turque, que l'on dénature, bien entendu, et Sarcey me compare au marquis de Sade, qu'il avoue n'avoir pas lu !... Tout ça ne me dévisse nullement. Mais je me demande à quoi bon imprimer ?

à LA MÊME.

Mardi, 4 heures. (7 décembre 1869.)

CHÈRE MAÎTRE,

Votre vieux troubadour est trépigné et d'une façon inouïe. Les gens qui ont lu mon roman

p97

craignent de m'en parler, par peur de se compromettre ou par pitié pour moi. Les plus indulgents trouvent que je n'ai fait que des tableaux, et que la composition, le dessin manquent absolument.

Saint-Victor, qui prône les livres d'Arsène Houssaye, ne veut pas faire d'articles sur le mien, le trouvant trop mauvais. Voilà. Théo est absent, et personne, absolument personne, ne prend ma défense.

Autre histoire : hier Raphaël et Michel Lévy ont entendu la lecture de la Féerie. Applaudissements, enthousiasme. J'ai vu le moment où le

traité allait être signé séance tenante. Raphaël a si bien compris la pièce, qu'il m'a fait deux ou trois critiques *excellentes*. Je l'ai trouvé, d'ailleurs, un charmant garçon. Il m'a demandé jusqu'à samedi pour me donner une réponse définitive. Puis, tout à l'heure, lettre (fort polie) dudit Raphaël où il me déclare que la Féerie l'entraînerait à des dépenses trop considérables pour lui.

Enfoncé derechef ! Il faut se tourner d'un autre côté. Rien de neuf à l'Odéon.

Sarcey a republié un second article contre moi.

Barbey d'Aurevilly prétend que je salis le ruisseau en m'y lavant (*sic*). Tout cela ne me démonte nullement.

p98

à JULES DUPLAN.

Jeudi soir (9 décembre 1869.)

Rengaîne tes compliments, mon cher vieux !

Nous sommes *enfoncés* ! Raphaël, dès le lendemain, a reculé devant la dépense. Cependant Lévy ne m'a pas l'air d'avoir perdu tout espoir !

- Je fais des corrections *excellentes* (profitant de ce que Raphaël m'a dit) : un tableau supprimé et un autre plus corsé.

à propos de honte, ce n'est plus Mme Sandeau *qui me plaint*, mais Maxime ! Sur cent cinquante personnes environ auxquelles j'ai envoyé mon livre, il y en a trente au plus qui m'ont accusé réception des exemplaires. Brillent par leur mutisme : Fovard, Mme Cornu, Renan, etc... La province renchérit sur Paris, - car le journal *la Gironde* m'appelle "Prud'homme".

Mais le plus beau, c'est M Schérer :

Oh ! dans nos bouches !...

Pour en revenir à la Féerie, elle sera reçue d'ici à un mois, ou imprimée dans trois, au plus tard - telle est ma décision.

L'ange nommé Mme de Metternich m'a fait dimanche les compliments les plus chouettes sur *l'éducation sentimentale*. J'ai été aussi très content de Viollet-Leduc. à dimanche pour déjeuner : nous serons seuls.

p99

à GEORGE SAND.

Vendredi, 10 décembre, 10 h du soir.
CHÈRE MAÎTRE, bon comme du bon pain,
Je vous ai, tantôt, envoyé par le télégraphe ce mot : "à Girardin". *La liberté* insérera votre article, tout de suite. Que dites-vous de mon ami Saint-Victor, qui a refusé d'en faire un, trouvant "le livre mauvais" ? Vous n'avez pas tant de conscience que cela, vous !
Je continue à être roulé dans la fange. *La Gironde* m'appelle Prud'homme. Cela me paraît neuf !

Comment vous remercier ? J'éprouve le besoin de vous dire des tendresses. J'en ai tant dans le cœur qu'il ne m'en vient pas une au bout des doigts. Quelle brave femme vous faites, et quel brave homme ! Sans compter le reste !

à EUGÈNE DELATTRE.

Vendredi soir (17 décembre 1869).
Ah ! saprelotte ! ça m'embête ! parce que "la semaine prochaine" je serai à Nohant, chez Mme Sand.
Donc nous ne nous verrons qu'en 1870.
Pense à mon (ou plutôt à ton) article. J'ai

p100

besoin d'être défendu. On me trépigne violemment.

à toi,

Ton G F.

à MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.
Rue Murillo, 4 (parc Monceau), 22 décembre (1869).
Merci de votre bon article, chère Demoiselle.
J'ai bien besoin d'être un peu défendu, car je suis attaqué avec acharnement. Mais il en sera, je l'espère, de *l'éducation sentimentale* comme de *la Bovary*. On finira par en comprendre la moralité et trouver "cela tout simple".
Quant au succès matériel, je n'ai pas à me plaindre, mon livre se vend extrêmement bien, malgré la politique.

Mille cordialités de votre tout dévoué.
à LA PRINCESSE MATHILDE.
Croisset (31 décembre 1869).
Quoique l'usage soit bien gothique, il me
semble convenable.
Je vous souhaite donc, Princesse, *une bonne
année*.
Que chacun de vos désirs se réalise, que rien
de fâcheux ne vous survienne, que tout enfin vous
agrée, depuis les résolutions de la Politique
jusqu'à la température du ciel ! Soyez aussi heureuse
que possible.

p101

Quand arrive cette époque, on résume involontairement
ses douze mois, comme les négociants qui font leur
inventaire. Moi, je retrouve votre nom à toutes les
pages de mon grand livre, Princesse, du côté des
bénéfices, bien entendu. Voilà une comparaison piètre,
dont je vous demande excuse ; ce sera une sottise de
plus à jeter dans les tas, avec les autres.

N'importe, parmi tous les hommages que l'on
va vous rendre et les voeux qu'on va débiter, il
n'en est pas de plus profonds et de plus sincères
que les miens, Princesse, car je suis complètement
à vous.

1870 T 6

p101

à GEORGE SAND.
Mercredi après-midi (12 janvier 1870).
CHÈRE MAÎTRE,
Votre commission était faite hier à une heure.
La Princesse a, devant moi, pris une petite note
sur votre affaire pour s'en occuper immédiatement.
Elle m'a paru très contente de pouvoir
vous rendre service.
On ne parle que de la mort de Noir. Le
sentiment général est la peur, pas autre chose.
Dans quelles tristes moeurs nous sommes plongés !
Il y a tant de bêtise dans l'air qu'on devient

p102

féroce. Je suis moins indigné que dégoûté. Que dites-vous de ces messieurs qui viennent parlementer munis de pistolets et de cannes à dard ? Et de cet autre, de ce prince qui vit au milieu d'un arsenal et qui en use ? Joli ! Joli ! Quelle chouette lettre vous m'avez écrite avant-hier ! Mais votre amitié vous aveugle, chère bon maître. Je n'appartiens pas à la famille de ceux dont vous parlez. Moi qui me connais, je sais ce qui me manque. Et il me manque énormément ! En perdant mon pauvre Bouilhet, j'ai perdu mon accoucheur, celui qui voyait dans ma pensée plus clairement que moi-même. Sa mort m'a laissé un vide dont je m'aperçois chaque jour davantage !

à quoi bon faire des concessions ? Pourquoi se forcer ? Je suis bien résolu, au contraire, à écrire pour mon agrément personnel, et sans nulle contrainte. Advienne que pourra !

à M LéON DE SAINT-VALéRY.

(Paris) 15 janvier 1870.

MONSIEUR, ou plutôt CHER CONFRèRE,
Vous me demandez de vous répondre franchement
à cette question : "Dois-je continuer à
faire des romans ?"

Or, voici mon opinion : *Il faut toujours écrire*,
quand on en a envie. Nos contemporains (pas
plus que nous-mêmes) ne savent ce qui restera de
nos œuvres. Voltaire ne se doutait pas que le plus

p103

immortel de ses ouvrages était *Candide*. Il n'y a jamais eu de grands hommes vivants. C'est la postérité qui les fait. Donc travaillons, si le cœur nous en dit, si nous sentons que la vocation nous entraîne ; quant au succès matériel, grand ou petit, qui doit en résulter pour nous, il est impossible là-dessus de rien présager. Les plus malins (ceux qui prétendent connaître le public) sont chaque jour trompés.

Il n'en est pas de même de la réussite esthétique. Ici les préjugés ont une base. Un oeil exercé ne peut se méprendre absolument. J'ai lu votre *âge de Cuivre* avec grande attention et je vous dis hardiment : "Faites-en d'autres !".

Je viens donc, sans plus d'ambages, vous exprimer tout ce que je pense.

Le grand monologue du commencement m'a fort surpris puisque c'est, à peu de chose près, un monologue qui existe dans une féerie de moi,

faite en collaboration avec Louis Bouilhet : c'est vous dire qu'il m'a plu, n'est-ce pas ? Tous vos caractères sont vrais et vous voyez juste, ce qui est le principal. Mais vous passez à côté de situations superbes dont vous ne tirez pas parti, vous laissez vos diamants par terre sans les enchaîner, ce qui est une maladresse. Les exemples me viendront tout à l'heure. Il y a trop, beaucoup trop de dialogues. Pourquoi ne pas vous servir plus souvent de la forme narrative et réserver le style direct pour les scènes principales ? Tous les entretiens de votre histoire n'ont pas eu, dans la vie, la même valeur ; ils doivent donc être présentés différemment.

Si vous aviez mis à l'indirect tout ce qui se dit

p104

chez la portière, par exemple, les dialogues avec Laurence, sans y rien changer du tout, se trouvaient exhaussés.

Pourquoi parlez-vous en votre nom ? Pourquoi faites-vous des réflexions qui coupent le récit ? Je n'aime pas les locutions comme celle-ci : "Notre héros, lecteur..." Une réflexion morale ne vaut pas une analyse et, quand vous en faites, des analyses, elles sont excellentes, témoignent celle qui termine le n° 3.

J'aurais voulu *plus de développement aux endroits principaux*. Ainsi la soirée chez Mme Linoki est trop courte par rapport à ce qui la précède et à ce qui la suit.

L'épisode du bouquet est une chose charmante, mais gâtée par l'éternel portier que je rencontre une fois de plus et qui n'est pas neuf.

L'histoire de la symphonie est une petite merveille. Mais après les désillusions de Paris, j'aurais voulu que le contraste fût plus accusé quand il revoit la campagne. Puis, qu'après un accès bucolique, l'ignominie bourgeoise fût également plus saillante. Tout ce que je dis est dans votre livre, mais vous vous perdez dans les dialogues. La mort de l'oncle et son enterrement catholique, parfaits. à quoi sert la conversation avec le médecin, lequel on ne reverra plus ? Mais une fois que nous sommes chez Alice, je n'ai plus que des éloges sans restrictions. La première représentation et l'épilogue surtout, cette bonne Laurence qui revient, tout cela est réussi et amusant ; j'ai été littéralement empoigné.

Si, à vos articles sur moi et à la lettre que vous

m'avez fait l'honneur de m'écrire, je ne vous jugeais pas homme d'esprit et galant homme, cette épître, cher confrère, eût été plus courte et plus louangeuse.

Je vous serre cordialement la main et suis tout à vous.
à GEORGE SAND.

(15 mars 1870.)

CHÈRE MAÎTRE,

J'ai reçu hier au soir un télégramme de Mme Cornu portant ces mots : "Venez chez moi, affaire pressée." Je me suis donc transporté chez elle, aujourd'hui, et voici l'histoire.

L'Impératrice prétend que vous avez fait à sa personne des allusions fort désobligeantes dans le dernier numéro de la *Revue*. "Comment ? moi que tout le monde attaque maintenant ! Je n'aurais pas cru ça ! Et je voulais la faire nommer de l'Académie ! Mais que lui ai-je donc fait ? etc."

Bref, elle est désolée, et l'Empereur aussi. Lui n'était pas indigné, *mais prostré (sic)*.

Mme Cornu lui a représenté en vain qu'elle se trompait et que vous n'aviez voulu faire aucune allusion.

Ici une théorie de la manière dont on compose des romans.

"Eh bien, alors, qu'elle écrive dans les journaux qu'elle n'a pas voulu me blesser.

- C'est ce qu'elle ne fera pas, j'en réponds.

- écrivez-lui pour qu'elle vous le dise.

p106

- Je ne me permettrai pas cette démarche.

- Mais je voudrais savoir la vérité, cependant !

Connaissez-vous quelqu'un qui... (Alors

Mme Cornu m'a nommé.)

- Oh ! ne dites pas que je vous ai parlé de ça !"

Tel est le dialogue que Mme Cornu m'a rapporté.

Elle désire que vous m'écriviez une lettre où

vous me direz que l'Impératrice ne vous a pas servi de modèle. J'enverrai cette lettre à

Mme Cornu, qui la fera passer à l'Impératrice.

Je trouve cette histoire stupide et ces gens-là sont bien délicats ! On nous en dit d'autres, à nous !

Maintenant, chère maître du bon Dieu, vous ferez absolument ce qui vous conviendra.

L'Impératrice a toujours été très aimable pour moi et je ne serais pas fâché de lui être agréable.

J'ai lu le fameux passage. Je n'y vois rien de

blessant. Mais les cervelles de femmes sont si drôles !
Je suis bien fatigué de la mienne (ma cervelle) ou plutôt elle est bien bas pour le quart d'heure ! J'ai beau travailler, ça ne va pas ! Tout m'irrite et me blesse ; et comme je me contiens devant le monde je suis pris de temps à autre par des crises de larmes où il me semble que je vais crever. Je sens enfin une chose toute nouvelle : les approches de la vieillesse. L'ombre m'envahit, comme dirait Victor Hugo.

Mme Cornu m'a parlé avec enthousiasme d'une lettre que vous lui avez écrite sur une méthode d'enseignement.

p107

à MADAME HORTENSE CORNU.

Dimanche soir (20 mars 1870).

Votre dévouement s'était alarmé à tort, chère Madame. J'en étais sûr. Voici la réponse qui m'arrive poste pour poste.

Les gens du monde, je vous le répète, voient des allusions où il n'y en a pas. Quand j'ai fait *Madame Bovary* on m'a demandé plusieurs fois : "Est-ce Mme que vous avez voulu peindre ?" Et j'ai reçu des lettres de gens parfaitement inconnus, une entre autres d'un monsieur de Reims qui me félicitait de *l'avoir vengé* ! (d'une infidèle).

Tous les pharmaciens de la Seine-Inférieure, se reconnaissant dans Homais, voulaient venir chez moi me flanquer des gifles ; mais le plus beau (je l'ai découvert cinq ans plus tard), c'est qu'il y avait alors, en Afrique, la femme d'un médecin militaire s'appelant Mme Bovaries et qui ressemblait à *Madame Bovary*, nom que j'avais inventé en dénaturant celui de Bouvaret.

La première phrase de notre ami Maury en parlant de l'*éducation sentimentale* a été celle-ci : "Est-ce que vous avez connu X, un Italien, professeur de mathématiques ? Votre Sénéchal est son portrait physique et moral ! Tout y est, jusqu'à la coupe des cheveux !" D'autres prétendent que j'ai voulu peindre, dans Arnoux, Bernard-Latte (l'ancien éditeur) que je n'ai jamais vu, etc.

Tout cela est pour vous dire, chère Madame, que le public se trompe en nous attribuant des intentions que nous n'avons pas.

p108

J'étais bien sûr que Mme Sand n'avait voulu faire aucun portrait : 1 par hauteur d'esprit, par goût, par respect de l'Art, et 2 par moralité, par sentiment des convenances, et aussi par *justice*. Je crois même, entre nous, que cette inculpation l'a un peu blessée. Les journaux, tous les jours, nous roulent dans l'ordure, sans que jamais nous leur répondions, nous dont le métier, cependant, est de manier la plume ; et on croit que pour *faire de l'effet*, pour être applaudis, nous allons nous en prendre à tel ou à telle ? Ah ! non ! pas si humbles ! Notre ambition est plus haute et notre honnêteté plus grande. Quand on estime son esprit, on ne choisit pas les moyens qu'il faut pour plaire à la canaille. Vous me comprenez, n'est-ce pas ?

Mais en voilà assez. J'irai vous voir un de ces matins. En attendant ce plaisir-là, chère Madame, je vous baise les mains et suis tout à vous.

à GEORGE SAND.

(20 mars 1870).

CHÈRE MAÎTRE,

Je viens d'envoyer votre lettre (dont je vous remercie) à Mme Cormu, en l'insérant dans une épître de votre troubadour où je me permets de dire vertement ma façon de penser.

Les deux papiers seront mis sous les yeux de la *Dame* et lui apprendront un peu d'esthétique.

p109

Hier soir j'ai vu *l'Autre*, et j'ai pleuré à diverses reprises. ça m'a fait du bien. Voilà ! Comme c'est tendre et exaltant ! Quelle jolie oeuvre, et comme on aime l'auteur ! Vous m'avez bien manqué. J'avais besoin de vous bécoter comme un petit enfant. Mon coeur oppressé s'est détendu. Merci ; je crois que ça va aller mieux. Il y avait beaucoup de monde. Berton et son fils ont été rappelés deux fois.

à LA MÊME.

(Paris) lundi matin, 11 heures (4 avril 1870).

Je sentais qu'il vous était arrivé quelque chose de fâcheux, puisque je venais de vous écrire pour savoir de vos nouvelles, quand on m'a apporté votre lettre de ce matin. J'ai repêché la mienne chez le portier ; en voici une seconde.

Pauvre chère maître ! Comme vous avez dû être inquiète ? et Mme Maurice aussi ! Vous ne me dites pas ce qu'il a eu (Maurice). Dans quelques jours, avant la fin de la semaine, écrivez-moi pour

m'affirmer que tout est bien fini. La faute en est, je crois, à l'abominable hiver dont nous sortons. On n'entend parler que de maladies et d'enterrements ! Mon pauvre larbin est toujours à la maison Dubois et je suis navré quand je vais le voir. Voilà deux mois qu'il reste sur son lit, en proie à des souffrances atroces. Quant à moi, ça va mieux. J'ai lu énormément. Je me suis surmené et me revoilà à peu près sur pattes. L'amas de noir que j'ai au fond du cœur

p110

est un peu plus gros, voilà tout. Mais, dans quelque temps, je l'espère, on ne s'en apercevra pas. Je passe mes jours à la bibliothèque de l'Institut. Celle de l'Arsenal me prête des livres que je lis le soir, et je recommence le lendemain. Au commencement de mai, je m'en retournerai à Croisset. Mais je vous verrai d'ici là. Tout va se remettre avec le soleil.

La belle dame en question m'a fait, à votre endroit, les excuses les plus convenables, m'affirmant qu' "elle n'avait jamais eu l'intention d'insulter le génie".

Certainement, je veux bien connaître M Favre ; puisqu'il est un des vôtres, je l'aimerai.

à LA MÊME.

(Paris.) Mardi matin (19 avril 1870).

CHÈRE MAÎTRE,

Ce n'est pas le séjour de Paris qui me fatigue, mais la série de chagrins que j'ai reçus depuis huit mois ! Je ne travaille pas trop, car sans le travail que serais-je devenu ? J'ai bien du mal à être raisonnable, cependant. Je suis submergé par une mélancolie noire, qui revient à propos de tout et de rien, plusieurs fois dans la journée. Puis, ça se passe et ça recommence. Il y a peut-être trop longtemps que je n'ai écrit. Le déversoir nerveux fait défaut.

p111

Dès que je serai à Croisset, je commencerai la notice sur mon pauvre Bouilhet, besogne pénible et douloureuse dont j'ai hâte d'être débarrassé pour me mettre à *Saint Antoine*. Comme c'est un sujet extravagant, j'espère qu'il me divertira. J'ai vu votre médecin, le sieur Favre, qui m'a

paru fort étrange et un peu fol, entre nous. Il doit être content de moi, car je l'ai laissé parler tout le temps. Il y a de grands éclairs dans ses conversations, des choses qui éblouissent un moment, puis on n'y voit plus goutte.

à LA MÊME.

Paris, jeudi (2e quinzaine d'avril 1870).

M X m'a envoyé de vos nouvelles samedi : ainsi donc je sais que tout va bien là-bas et que vous n'avez plus d'inquiétude, chère maître. Mais vous, personnellement, comment ça va-t-il ? La quinzaine est près d'expirer et je ne vous vois pas venir.

L'humeur continue à n'être pas folichonne. Je me livre toujours à des lectures abominables, mais il est temps que je m'arrête, car je commence à me dégoûter de mon sujet.

Lisez-vous le fort bouquin de Taine ? Moi j'ai avalé le premier volume avec infiniment de plaisir. Dans cinquante ans peut-être, ce sera la philosophie qui sera enseignée dans les collèges.

p112

Et la préface des *Idées de Mme Aubray* ?
Comme j'ai envie de vous voir et de jaboter
avec vous !

à LA MÊME.

Paris, vendredi, 9 heures du soir (29 avril ou 6 mai 1870).

CHÈRE BON MAÎTRE,
Michel Lévy est entré chez moi, tout à l'heure,
à six heures et, après m'avoir parlé de choses et
d'autres : "Madame Sand m'a écrit que vous étiez
gêné."

C'est vrai ! je le suis toujours !

Eh bien ! là-dessus, il s'est embarqué dans une
série de phrases tendant à me prouver qu'il ne
gagnait pas d'argent dans son métier, qu'il était
même obligé d'en emprunter pour sa bâtisse près de
l'Opéra et qu'il n'avait pas encore fait ses frais
avec l'*éducation sentimentale*. Bref, savez-vous
ce qu'il me propose ? Me *préter*, sans intérêt,
trois à quatre mille francs, à *condition* que mon
prochain roman lui appartient aux mêmes conditions,
c'est-à-dire moyennant huit mille francs le volume.

S'il ne m'a pas répété trente fois : "C'est
pour vous obliger, ma parole d'honneur", je
veux être pendu.

Je ne manque pas d'amis, à commencer par
vous, qui me prêteraient de l'argent *sans intérêt*.
Mais, Dieu merci, je n'en suis pas là. à moins

d'un besoin *pressant*, je ne comprends pas qu'on fasse des emprunts, car il faut tôt ou tard les rendre, et on n'en est pas plus avancé.

p113

Problème psychologique : pourquoi suis-je *très gai* depuis la visite de Michel Lévy ? Mon pauvre Bouilhet me disait souvent : "Il n'y a pas d'homme plus moral ni qui aime l'immoralité plus que toi : une sottise te réjouit." Il y a du vrai là dedans. Est-ce un effet de mon orgueil ? ou par une certaine perversité ?
Bonsoir, après tout ! Ce ne sont pas ces choses-là qui m'émeuvent. Je me contente de répéter avec Athalie :
Dieu des Juifs, tu l'emportes !
Et je n'y pense plus.
Je vous prie même de ne plus en parler à Lévy quand vous lui écrirez ou le verrez. Il aura de moi la préface du volume de vers de Bouilhet.
Quant au reste, j'entends désormais être parfaitement libre.
N-I ni, c'est fini !
J'ai revu le docteur Favre hier chez Dumas.
"Etrange bonhomme !" J'aurais besoin d'un dictionnaire pour le comprendre.
Vous n'avez pas l'idée du degré de bêtise où le plébiscite plonge les Parisiens ! C'est à en crever d'ennui. Aussi je m'esbigne.
Avez-vous lu les deux volumes de Taine ?
Je connaissais l'*éthique* de Spinoza, mais pas du tout le *Tractatus theologico-politicus*, lequel m'épate, m'éblouit, me transporte d'admiration.
N de D, quel homme ! quel cerveau ! quelle science et quel esprit ! Il était plus fort que M Caro, décidément.

p114

Quand se verra-t-on ? Est-ce que je ne peux pas compter sur une petite visite à Croisset ? non pas petite, mais une bonne visite. J'ai à vous parler longuement de deux plans.
à PHILIPPE LE PARFAIT.
Entièrement inédite.
Jeudi 4 heures.
Certainement ! mon bon ! Il est très possible de me voir. Je m'étonne même que tu n'aies pas

trouvé cette possibilité-là depuis un mois.
Il *faut* même que je te voie à cause de Claye.
M Commandville revient ici après-demain (mercredi)
et restera à Croisset jusqu'au 1er juin. Je n'irai
pas à Paris avant cette époque.
Viens donc *mercredi matin* par le bateau de
11 heures.
Je t'embrasse.
Ton G FLAUBERT.
à GEORGE SAND.
(Croisset, fin mai 1870.)
Non, chère maître ! Je ne suis pas malade, mais
j'ai été occupé par mon déménagement de Paris
et par ma réinstallation à Croisset. Puis ma mère
a été fortement indisposée - elle va bien
maintenant ; puis j'ai eu à débrouiller le reste des

p115

papiers de mon pauvre Bouilhet, dont j'ai commencé
la notice. J'ai écrit cette semaine près de
six pages, ce qui pour moi est bien beau ; ce
travail m'est très pénible de toute façon. Le
difficile, c'est de savoir quoi ne pas dire. Je me
soulagerai un peu en dégoisant deux ou trois
opinions dogmatiques sur l'art d'écrire. Ce sera
l'occasion d'exprimer ce que je pense : chose
douce et dont je me suis toujours privé.
Vous me dites des choses bien belles et bien
bonnes aussi pour me redonner du courage. Je
n'en ai guère, mais je fais comme si j'en avais, ce
qui revient peut-être au même.
Je ne sens plus le besoin d'écrire, parce que
j'écrivais spécialement pour un seul être qui n'est
plus. Voilà le vrai ! et cependant je continuerai à
écrire. Mais le goût n'y est plus, l'entraînement
est parti. Il y a si peu de gens qui aiment ce que
j'aime, qui s'inquiètent de ce qui me préoccupe !
Connaissez-vous dans ce Paris, qui est si grand,
une *seule* maison où l'on parle de littérature ? Et
quand elle se trouve abordée incidemment, c'est
toujours par ses côtés subalternes et extérieurs, la
question de succès, de moralité, d'utilité,
d'à-propos, etc. Il me semble que je deviens un
fossile, un être sans rapport avec la création
environnante.
Je ne demanderais pas mieux que de me rejeter sur
une affection nouvelle. Mais comment ? Presque
tous mes vieux amis sont mariés, officiels, pensent
à leur petit commerce tout le long de l'année, à
la chasse pendant les vacances et au whist après
leur dîner. Je n'en connais pas un seul qui soit

capable de passer avec moi un après-midi à lire

p116

un poète. Ils ont leurs affaires ; moi, je n'ai pas d'affaires ! Notez que je suis dans la même position sociale où je me trouvais à dix-huit ans. Ma nièce, que j'aime comme ma fille, n'habite pas avec moi, et ma pauvre bonne femme de mère devient si vieille que toute conversation (en dehors de sa santé) est impossible avec elle. Tout cela fait une existence peu folichonne.

Quant aux dames, "ma petite localité" n'en fournit pas, et puis, quand même ! Je n'ai jamais pu emboîter Vénus avec Apollon. C'est l'un ou l'autre, étant un homme d'excès, un monsieur tout entier à ce qu'il pratique.

Je me répète le mot de Goethe : "Par delà les tombes, en avant !" et j'espère m'habituer à mon vide, mais rien de plus.

Plus je vous connais, vous, plus je vous admire ; comme vous êtes forte !

Mais vous êtes trop bonne d'avoir écrit derechef à l'enfant d'Israël. *Qu'il garde son or !!* Ce gaillard-là ne se doute pas de sa beauté. Il se croyait peut-être généreux en me proposant de me prêter de l'argent sans intérêt, *mais à condition* que je me lierais par un nouveau traité. Je ne lui en veux pas du tout, car il ne m'a pas blessé ; il n'a pas trouvé le joint sensible.

à part un peu de Spinoza et de Plutarque, je n'ai rien lu depuis mon retour, étant tout occupé par mon travail présent. C'est une besogne qui me mènera jusqu'à la fin juillet. J'ai hâte d'en être quitte pour me relancer dans les extravagances du bon Saint Antoine, mais j'ai peur de n'être pas assez monté .

C'est une belle histoire, n'est-ce pas, que celle

p117

de Mademoiselle d'Hauterive ? Ce suicide d'amoureux pour fuir la misère doit inspirer de belles phrases morales à Prud'homme. Moi, je le comprends. Ce n'est pas américain ce qu'ils ont fait, mais comme c'est latin et antique ! Ils n'étaient pas forts, mais peut-être très délicats.

à SA NIÈCE CAROLINE.

Mercredi soir, 6 heures (début de juin 1870).

MON LOULOU,

Nous avons eu à 5 heures un désappointement, en ne recevant pas de lettre de toi.

"Notre pauvre fille" ne nous a pas écrit depuis samedi.

Ta grand'mère allait très bien, depuis dimanche

surtout, le dîner de jeunes gens l'ayant divertie.
Mais, aujourd'hui, la privation de ta correspondance
l'assombrît.

p118

Je viens d'avoir la visite du général Valazé en uniforme.
Tableau dans Croisset !
Rien de neuf d'ailleurs. Ah ! j'oubliais !
D'Osmoy m'écrit qu'il viendra me voir dans quinze jours. Tiendra-t-il parole ?
Si la Princesse vient déjeuner et dîner un de ces jours à Croisset, *je compte sur toi*, absolument, pour faire les honneurs et *briller*.
Adieu, pauvre chérie.
à LA MÊME.
Croisset, mercredi, 3 heures (juin 1870).
Si je m'ennuie de toi, mon pauvre loulou ? Je crois bien ! Oui, je m'ennuie, et beaucoup, énormément ! n'ayant, depuis ton départ, personne à qui parler. Il est vrai que je ne deviens pas un monsieur facile. Mes pauvres nerfs ont été mis à de trop rudes épreuves, et ce qu'il me faudrait pour les calmer est hors de ma portée. Si je t'avais près de moi, ma chère Carolo, si je pouvais causer, chaque jour, pendant quelques heures avec ta gentille personne, comme ce serait bon !
Quel dommage que Neuville ne soit pas Croisset !
Aucune nouvelle, sauf la mort de la femme de chambre de Mme Husson, enlevée en trois jours par la variole. Hier, visite de Censier ; voilà tout. C'est peu.
Ta grand'mère va bien ; elle est partie à Rouen faire des courses, en fiacre.

p119

Je suis au milieu de mon travail ; j'en ai encore pour un mois. Outre qu'il m'est pénible sous le côté du coeur, il est difficile en soi : j'ai peur de trop dire, ou pas assez.
Tu fais bien de te livrer au bon Plutarque : la fréquentation de ces bonshommes-là est tout ce qu'il y a de plus sain. Cela tonifie et élève.
Moi, je relis les *Conversations de Goethe et d'Eckermann*, le soir dans mon lit et, comme comique (un comique très froid), toutes les professions de foi de MM les candidats démocratiques au conseil

d'arrondissement. La platitude de ces idiots vaniteux me charme.
Je voudrais bien avoir ton étude de poissons, et encore plus l'artiste.
à bientôt, pauvre chérie. Malheureusement, notre entrevue ne sera pas longue.
Mes amitiés à Ernest.
Mes respects à Putzel.
Je t'embrasse bien fort.
Ton vieil oncle, qui continue à n'être pas gai.
à EDMOND DE GONCOURT.
(Croisset) Dimanche soir (26 juin 1870).
Comme je vous plains, mon pauvre ami !
Votre lettre, ce matin, m'a navré ! Sauf la confidence personnelle que vous me faites (et que je garderai pour moi, soyez-en sûr), elle ne m'a rien

p120

apris de neuf, ou du moins je me doutais de tout ce que vous me dites. Car je pense à vous tous les jours et plusieurs fois par jour. Le souvenir de mes amis disparus m'amène fatalement le vôtre. Le bilan est joli depuis un an ! Feydeau, votre frère, Bouilhet, Saint-Beuve et Duplan. Voilà les idées qui sont comme autant de tombeaux, au milieu desquels je me promène. Mais je n'ose pas me plaindre devant vous. Car votre douleur doit dépasser toutes celles qu'on peut ressentir et imaginer. Vous voulez que je vous parle de moi, mon cher Edmond ? Eh bien, je me livre à un travail qui me donne de grandes saouleurs, car j'écris la préface du volume de vers de Bouilhet. J'ai glissé, autant que possible, sur la partie biographique. Je m'étendrai plus sur l'examen des œuvres et encore davantage sur ses (ou nos) doctrines littéraires. J'ai relu tout ce qu'il a écrit. J'ai feuilleté nos anciennes lettres. Je remue une série de souvenirs, dont quelques-uns ont trente-sept ans de date ! C'est peu gai, comme vous voyez ! Ici, d'ailleurs, à Croisset, je suis poursuivi par son fantôme que je retrouve derrière chaque buisson du jardin, sur le divan de mon cabinet, et jusque dans mes vêtements, dans mes robes de chambre qu'il mettait. J'espère y penser moins quand cet abominable travail sera fini, c'est-à-dire dans six semaines.

p121

Après quoi j'essaierai de reprendre *Saint Antoine* .
Mais le coeur n'y est guère. Vous savez bien
qu'on écrit toujours en vue de quelqu'un. Or,
ce quelqu'un-là n'étant plus, le courage me
manque.

Je vis donc seul, en tête à tête avec ma mère
qui vieillit de jour en jour, qui s'affaiblit, qui se
plaint ! Une conversation un peu sérieuse est
devenue impossible avec elle ; et je n'ai personne
à qui parler.

J'espère aller à Paris au mois d'août et alors
vous voir. Mais où serez-vous ? Donnez-moi
quelquefois de vos nouvelles, mon pauvre
Edmond ! Personne plus que moi ne vous plaint.
Je vous embrasse très fortement.
à GEORGE SAND.

Dimanche, 26 juin 1870.

On oublie son troubadour qui vient encore
d'enterrer un ami ! De sept que nous étions au
début des dîners Magny, nous ne sommes plus
que trois ! Je suis gorgé de cercueils comme un
vieux cimetière ! J'en ai assez, franchement.

Et au milieu de tout cela je continue à travailler !
J'ai fini hier, vaille que vaille, la notice de mon
pauvre Bouilhet. Je vais voir s'il n'y a pas moyen
de recaler une comédie de lui, en prose, le *Sexe
faible* . Après quoi, je me mettrai à *Saint
Antoine* .

Et vous, chère maître, que devenez-vous avec
tous les vôtres ? Ma nièce est dans les Pyrénées

p122

et je vis seul avec ma mère qui devient de plus en
plus sourde, de sorte que mon existence manque
de folichonnerie absolument. J'aurais besoin d'aller
dormir sur une plage chaude. Mais pour cela il
me manque le temps et l'argent. Donc, il faut
pousser ses ratures et piocher le plus possible.

J'irai à Paris au commencement d'août. Puis
j'y passerai tout le mois d'octobre pour les
répétitions d'*Aïssé* . Mes vacances se borneront
à une huitaine de jours passés à Dieppe vers la fin
d'août. Voilà mes projets.

C'était lamentable, l'enterrement de Jules de
Goncourt. Théo y pleurait à seaux.
à sa NIÈCE CAROLINE.

Croisset, mardi, minuit (28-29 juin 1870).
MA CHÈRE CARO,
Comme tu m'as l'air de t'ennuyer à Luchon !
Tes lettres sont à la fois comiques et lamentables !

Ton *temps d'exil* ne va pas durer au delà de la semaine prochaine ; un peu de patience encore ! Tu ne nous dis pas si les eaux t'enlèvent tes nombreuses infirmités. Ernest a eu tort de suivre ton régime, il peut se rendre malade. J'ai fait, il y a huit jours, un triste voyage à Paris. Quel enterrement ! J'en ai rarement vu de plus apitoyant. Dans quel état était le pauvre Edmond de Goncourt ! Théo, qu'on accuse d'être un homme sans coeur, pleurait à seaux. Moi, de mon côté, je n'étais pas bien crâne : cette cérémonie,

p123

jointe à la chaleur qu'il faisait, m'avait brisé, et j'ai été pendant plusieurs jours dans une fatigue incompréhensible. Depuis hier, cependant, je vais mieux, grâce aux bains de Seine, je crois.

De sept que nous étions au début des dîners Magny, nous ne sommes plus que trois : moi, Théo et Edmond de Goncourt ! S'en sont allés successivement depuis dix-huit mois : Gavarni, Bouilhet, Saint-Beuve, Jules de Goncourt, et ce n'est pas tout ! Mais il est inutile de t'attrister avec mes chagrins... Je tourne au scheik.

Ta grand'mère va très bien ; elle m'a demandé des détails sur *Saint Antoine* et les a écoutés avec plaisir. Tu vois qu'il y a une grande amélioration. Elle s'ennuie beaucoup de toi et de Putzel, dont tu ne nous donnes aucune nouvelle. J'espère qu'à la fin de la semaine tu nous annonceras le jour de ton retour : ce sera sans doute de dimanche prochain en huit ?

Adieu, chère Caro : embrasse ton mari pour moi, et qu'il te le rende au centuple.

Ton vieux bonhomme d'oncle qui t'aime.

à LA Même.

Croisset, nuit de vendredi, 1 heure. (1er-2 juillet 1870.)

MA CHÈRE CARO,
Je m'étonne de ton manque d'enthousiasme pyrénéen ! Tu as dû voir aujourd'hui le cirque de Gavarnie et revenir par le port de la Picade.

p124

C'est bien beau, autant que je m'en souviens ; mais Madame est gâtée par l'habitude des grands

voyages ! J'espère, cependant, que ta prochaine lettre témoignera d'un peu plus de joie. Tu parles de tes "mauvaises dispositions" : est-ce que tu es triste, mon pauvre loulou, ma chère fille ?
Moi, pour me remonter, j'ai pris des bains froids, et je m'en trouve bien. De plus, tous les soirs, après dîner, je fais un tour de promenade dans le grand potager, seul, et en ruminant une foule de souvenirs... peu folichons. Tu me cites, en manière d'exhortation, quatre vers de Chénier ; mais Chénier, quand il les a faits, était plus jeune que moi et, d'ailleurs, il avait la cervelle remplie, naturellement, par des images plus gracieuses que la mienne. Ma vie a été bouleversée par la mort de Bouilhet. Je n'ai plus personne à qui parler !

C'est dur !

Ta grand'mère va bien. Je lui fais faire tous les jours deux promenades dans le jardin. La mère Heuzey dîne demain avec nous et, dimanche, je vais dîner chez le terrible Raoul-Duval. Terrible est le mot, car il s'est battu en duel, lundi dernier, avec un nommé Riduet, rédacteur au *Progrès*. Après la première balle échangée, il a voulu qu'on rechargeât les pistolets ; mais son adversaire a déclaré en avoir assez. *De plus*, il a fait caler : 1 le sieur Cord'homme et 2 le citoyen Gallois, rédacteur en chef du *Progrès*, ce qui fait trois duels qu'il avait à la fois sur les bras. Depuis qu'il s'est montré si crâne, ces messieurs le respectent infiniment. C'est dimanche prochain qu'auront lieu les élections : s'il est nommé, on s'en réjouira ; s'il échoue, on se consolera.

p125

Je ne vois plus autre chose à te dire, pauvre chérie. Il a fait, ces jours-ci, une chaleur à crever. L'Horloger, qui est venu hier, trouve que c'est très fâcheux pour les biens de la terre ; mais aujourd'hui le *fond de l'air* est froid. Quelle belle nuit ! La lune brille sur la rivière et, par ma fenêtre ouverte, j'entends le cri d'un grillon. Croirais-tu qu'une sorte d'inquiétude, hier, m'a traversé l'esprit à propos de vous deux. Le *Journal de Rouen* disait, dans un entrefilet, qu'un petit bateau allant de Bordeaux à la Bastide avait sombré mardi dernier, et que huit personnes étaient noyées, sans plus de détails. Ta grand'mère, heureusement, ne s'est pas arrêtée longtemps à cette idée. écris-nous souvent. Amitiés à Ernest. Je t'embrasse bien fort.
Ton vieux bonhomme d'oncle qui t'aime.

à George SAND.

Samedi soir, 2 juillet 1870.

CHÈRE BON MAÎTRE,

La mort de Barbès m'a bien affligé à cause de vous. L'un et l'autre nous avons nos deuils. Quel défilé de morts depuis un an ! J'en suis abruti comme si on m'avait donné des coups de bâton sur la tête. Ce qui me désole (car nous rapportons tout à nous), c'est l'effroyable solitude où je vis. Je n'ai plus personne, je dis personne, avec qui causer.

Qui s'occupe aujourd'hui de faconde et de style ?

p126

à part vous et Tourguenoff, je ne connais pas un mortel avec qui m'épancher sur les choses qui me tiennent le plus au cœur ; et vous habitez loin de moi, tous les deux !

Je continue à travailler cependant. J'ai résolu de me mettre à mon *Saint Antoine* demain ou après-demain. Mais pour commencer un ouvrage de longue haleine, il faut avoir une certaine allégresse qui me manque. J'espère cependant que ce travail extravagant va m'empoigner. Oh ! comme je voudrais ne plus penser à mon pauvre *moi*, à ma misérable carcasse ! Elle va très bien la carcasse. Je dors énormément. "Le coffre est bon", comme disent les bourgeois.

J'ai, dans les derniers temps, lu des choses théologiques assommantes, que j'ai entremêlées d'un peu de Plutarque et de Spinoza. Je n'ai rien de plus à vous dire.

Le pauvre Edmond de Goncourt est en Champagne, chez ses parents. Il m'a promis de venir ici à la fin de ce mois. Je ne crois pas que l'espoir de revoir son frère dans un monde meilleur le console de l'avoir perdu dans celui-ci.

On se paye de mots dans cette question de l'immortalité, car la question est de savoir si le *moi* persiste. L'affirmative me paraît une outrecuidance de notre orgueil, une protestation de notre faiblesse contre l'ordre éternel. La mort n'a peut-être pas plus de secrets à nous révéler que la vie.

Quelle année de malédiction ! Il me semble que je suis perdu dans le désert, et je vous assure, chère maître, que je suis brave, pourtant, et que je fais des efforts prodigieux pour être stoïque. Mais

p127

la pauvre cervelle est affaiblie par moments. Je n'ai besoin que d'une chose (et celle-là, on ne se la donne pas), c'est d'avoir un enthousiasme quelconque.

Votre avant-dernière était bien triste. Vous aussi, êtes héroïque ; vous vous sentez las ! Que sera-ce donc de nous !

Je viens de relire les *Entretiens de Goethe et d'Eckermann*. Voilà un homme, ce Goethe ! Mais il avait tout, celui-là, tout pour lui.

à EDMOND DE GONCOURT.

Croisset, lundi soir (début de juillet 1870).

MON CHER EDMOND,

Je ne peux pas dire que votre lettre m'ait fait plaisir. Mais j'ai été bien aise d'avoir de vos nouvelles. Il m'ennuyait de ne pas entendre parler de vous, car j'y pense souvent et profondément, je vous assure. Quelle année ! Quelle abominable année ! Je ne compare pas mes chagrins ou mon chagrin au vôtre, mais moi aussi j'ai été vigoureusement calotté et j'en demeure étourdi pour longtemps.

J'ai beau me répéter le mot sublime de Goethe : "Par delà les tombes, en avant !" ça ne me console pas du tout.

Venez donc ici. Nous causerons d'eux. Si rien ne vous retient là-bas, accourez tout de suite. Je vous attends, parce qu'à la fin de ce mois ou au commencement d'août je serai forcé d'aller à Paris

p128

puis à Dieppe. Remettre votre visite en septembre, ce serait trop tard. Il me tarde de vous embrasser, mon pauvre cher vieux. Vous retournerez ensuite à Bar-sur-Seine, si le coeur vous en dit.

Vous ne me jugez pas assez sot pour essayer de vous offrir des consolations ? Je vous engage, au contraire, à vous plonger dans votre désespoir de toutes vos forces. Il faut qu'il vous fatigue et qu'il arrive, à force d'obsession, par vous ennuyer. C'est après cette période-là, seulement, que les souvenirs douloureux ont leur charme, à ce qu'on prétend, du moins.

Lisez-vous quelque chose ? En avez-vous le courage ?

Ainsi c'est convenu ? Nous vous verrons bientôt, n'est-ce pas ?

Ma mère me charge de vous dire qu'elle se joint à moi pour vous inviter.

Sur les deux joues, mon cher Edmond, et tout

à vous.

J'ignore votre adresse. Répondez-moi.

à SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, lundi, 5 heures (4 juillet 1870).

Mais, mon pauvre loulou, j'ai *tout de suite* accédé à ton désir. Ta grand'mère t'a écrit devant moi que j'étais tout disposé à t'aller chercher à Luchon, plutôt que de te laisser revenir seule. Nous ne faisons autre chose que de parler de toi, et tu me dis aujourd'hui que nous n'avons pas l'air de nous

p129

inquiéter de ta chère personne. Nous ne savons pas quand tu dois revenir, car tes lettres sont contradictoires : ton avant-dernière lettre annonçait un prolongement de séjour là-bas ; celle d'Ernest, votre retour vers le milieu de ce mois, et la tienne d'aujourd'hui nous laisse encore dans l'incertitude. Qu'y a-t-il donc ? Je t'assure, ma chérie, que ton épître du 2 juillet était d'un *ton amer*.

Notre vie, à ta grand'mère et à moi, est bien monotone ! D'Osmoy me fait droguer depuis huit jours : enfin, hier au soir, il m'a annoncé, par un télégramme, son arrivée pour ce soir. Viendra-t-il ? J'en doute encore. Dès qu'il sera parti je me mettrai à écrire *Saint Antoine*. Mais je ne suis pas en train ; le coeur n'y est pas ; l'enthousiasme, ou tout au moins l'espèce de gaieté qu'il me faut me manque.

Potinez-vous bien avec les M ? Sans doute qu'ils déchirent les dames B et L ? Fais mes amitiés à Ernest Chevalier. Tâche de ne pas t'ennuyer trop et de croire, mon loulou, que je prends intérêt à tes infirmités ; mais il faudrait d'abord que je les connusse. Peut-on supposer qu'une personne de si belle apparence, qu'une jeune femme "qui a un port de reine" (oh ! tu l'as) soit affectée de la moindre tare ?

Il me tarde bien de te revoir et de te bécoter ! Es-tu bien sûre que les eaux ne te fassent pas plus de mal que de bien ?

Si Ernest est obligé de te quitter avant la fin de ta cure et qu'il ne puisse aller te reprendre, je te répète, mon loulou, que je suis à tes ordres ; seulement j'aimerais à être prévenu d'avance.

p130

Mais j'espère que tu reviendras bientôt, et en bel état.

Ton vieil oncle qui t'aime.

Ce mot d'oncle me fait penser à *Mardochée*, l'oncle d'Esther ; mais tu ressembles plutôt (dans ta lettre d'aujourd'hui) à l'altière Vasthi !

Cette comparaison m'est venue, parce que je suis en plein dans la Bible.

à LA Même.

Vendredi soir, minuit, 8 juillet 1870.

MA CHÈRE CARO,

Nous avons été tantôt un peu "marrys" d'apprendre que nous ne te verrons pas avant la fin du mois. Tu es donc malade, mon pauvre loulou ? Reste à Luchon, puisqu'il le faut, et reviens-nous plus robuste. Je ne quitterai pas ta bonne maman avant ton retour. Ainsi ne te gêne pas.

Puisque Ernest te tient compagnie et que tu n'as pas besoin de moi, je t'avouerai *maintenant* que ce voyage m'eût beaucoup dérangé, car, demain, sans faute (oui, demain soir, 9 juillet), je me mets définitivement à écrire *Saint Antoine* !

J'ai besoin de quelque chose d'extravagant pour remonter mon pauvre bourrichon.

J'ai cependant bien travaillé avec d'Osmoy qui est arrivé ici lundi et en est reparti tantôt, étant trop inquiet de sa femme qui, en effet, est malade.

p131

Nous avons arrangé ensemble une comédie de mon pauvre Bouilhet, c'est-à-dire que nous avons amélioré (je crois) la conduite de la pièce. C'est, pour moi, un travail de deux mois encore. J'espère m'y livrer pendant les répétitions d'*Aïssé*. D'ailleurs, rien ne presse. *Saint Antoine* avant tout.

Quelle chaleur ! On tombe sur ses bottes ! L'eau de la Seine a vingt degrés.

En fait de nouvelles, nous avons eu, avant-hier, la visite de Mme Raoul-Duval, et aujourd'hui celle de la tante Achille. Voilà tout. C'est peu. Ta grand'mère va bien, mais elle s'ennuie de toi énormément, et moi aussi.

Je t'embrasse bien fort.

Ton vieil oncle.

Je suppose qu'Ernest a commandé à l'inéluctable Grimbert de payer le loyer de la rue de Clichy. Prie-le de dire au même citoyen de payer celui de la rue Murillo, et embrasse-le de ma

part. Il est bien gentil et il me semble qu'il aime
fortement sa petite femme pour laisser ainsi "les
affaires".

à MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Croisset, 8 juillet 1870.

CHÈRE DEMOISELLE,

J'ai reçu votre lettre du 2 juillet et votre petit
volume de chroniques. Mais je vous demanderai

p132

la permission de ne vous en parler que dans ma
prochaine lettre, parce que je n'ai pas eu le temps
de le lire jusqu'à présent. Je suis en train
d'arranger les affaires de mon pauvre Bouilhet, dont
je publierai cet automne un livre de poésies et
dont je ferai jouer une pièce en cinq actes.

Je ne suis pas plus gai que vous, car l'année a
été, pour moi, atroce. J'ai enterré presque tous
mes amis ou du moins les plus intimes. En voici
la liste : Bouilhet, Sainte-Beuve, Jules de
Goncourt, Duplan le secrétaire de Cernuschi, et
ce n'est pas tout ! Mon entourage intellectuel n'existe
plus. Je me trouve *seul* comme en plein désert.
Pour ne pas me laisser aller à la tristesse, je me
suis raidi tant que j'ai pu et je recommence à
travailler. La vie n'est supportable qu'avec une
ivresse quelconque. Il faut se répéter le mot de
Goethe : "Par delà les tombes, en avant !"

Je me suis remis à une vieille toquade dont je
vous ai parlé, je crois. C'est une *Tentation de
Saint Antoine*. C'est-à-dire une exposition
dramatique du monde alexandrin au IV^e siècle. Rien
n'est plus curieux que cette époque-là. Je crois
que ce livre vous intéressera à cause du milieu
qu'il représente. Mais je ne suis pas prêt de l'avoir
fini. C'est une besogne qui me demandera bien
deux ans. Je voudrais m'y perdre tout entier,
pour ne plus songer à mes misères et à mes
chagrins.

p133

à SA NIÈCE CAROLINE.

enUIT de jeudi, 2 heures (14-15 juillet 1870).

CHÈRE CARO,

Tu es bien gentille de nous écrire aussi souvent,
mais tu *devrais* nous dire le jour exact de ton
retour. Il ne doit pas être fort éloigné. Ce sera,

d'après mes calculs, du 25 au 28. Nous aurions une grande déception si tu le retardais, et je ne sais pas ce que je ferais de ta grand'mère. Elle va bien, cependant, et son moral est bon, quoique elle s'ennuie de toi considérablement.

Je suis tout à *Saint Antoine* et j'espère à la fin de cette semaine en avoir écrit quatre pages. En fait de nouvelles, je n'ai rien de curieux à te dire. Avant-hier soir, visite du citoyen Raoul-Duval, avec trois chevaux, quatre chiens et deux jeunes filles. Cela faisait un joli embarras dans le jardin, mais ta bonne maman s'en est amusée. Pour rester avec elle, j'ai refusé d'aller aujourd'hui dîner chez Lapierre. Dimanche prochain nous aurons le sieur Desprez (d'Honfleur) et sa petite famille.

Je suis encore terrifié par la laideur de la mère X. Je l'ai regardée hier au crépuscule, comme elle était assise sur le banc, devant le salon. Un jour verdâtre l'éclairait. Elle m'apparut épouvantable et, en plus, d'une stupidité mirifique. Mais ce matin, apparition et rognonements de l'Horloger ! Je ne m'en lasse pas. J'ai rarement vu une aussi belle nuit que celle

p134

qu'il fait maintenant ! La lune brille à travers le tulipier ; les bateaux qui passent font des ombres noires sur la Seine endormie, les arbres se mirent dans son eau, un bruit d'avirons coupe le silence à temps égaux : c'est d'une douceur sans pareille ; il serait temps de se coucher, néanmoins.

Ah ! pauvre loulou, tu ne trouves pas les bourgeois qui t'entourent ruisselants de poésie ? Je crois bien ! Plus tu iras et plus tu seras convaincue qu'on ne peut causer qu'avec très peu de monde. Le nombre des imbéciles me paraît, à moi, augmenter de jour en jour. Presque tous les gens qu'on connaît sont intolérables de lourdeur et d'ignorance. On va et revient du mastoc au futile.

Et cette santé, pauvre chat ? Tu ne vas pas, j'espère, commencer une troisième saison de bains.

Allons, adieu. Je t'embrasse bien fort.

Ton vieil oncle.

à George SAND.

Croisset, mercredi soir (20 juillet 1870).

Que devenez-vous, chère maître, vous et les vôtres ?

Moi, je suis écoeuré, navré par la bêtise de mes

compatriotes. L'irrémédiable barbarie de l'humanité m'emplit d'une tristesse noire. Cet enthousiasme, qui n'a pour mobile aucune idée, me donne envie de crever pour ne plus le voir.

p135

Le bon Français veut se battre : 1 parce qu'il se croit provoqué par la Prusse ; 2 parce que l'état naturel de l'homme est la sauvagerie ; 3 parce que la guerre contient en soi un élément mystique qui transporte les foules.
En sommes-nous revenus aux guerres de races ? J'en ai peur. L'effroyable boucherie qui se prépare n'a pas même un prétexte. C'est l'envie de se battre pour se battre.
Je pleure les ponts coupés, les tunnels défoncés, tout ce travail humain perdu, enfin une négation si radicale !
Le congrès de la paix a tort pour le moment.
La civilisation me paraît loin. Hobbes avait raison : *Homo homini lupus*.
J'ai commencé *Saint Antoine*, et ça marcherait peut-être assez bien si je ne pensais pas à la guerre. Et vous ?
Le bourgeois d'ici ne tient plus. Il trouve que la Prusse était trop insolente et veut "se venger". Vous avez vu qu'un monsieur a proposé à la Chambre le pillage du duché de Bade. Ah ! que ne puis-je vivre chez les Bédouins !
à SA NIÈCE CAROLINE.
(Croisset) Nuit de jeudi, (28-)29 juillet 1870.
MON PAUVRE LOULOU,
Je voulais t'écrire tantôt avant le dîner ; mais j'ai reçu à ce moment-là la visite de Bataille et de son

p136

épouse accompagnée de ses deux enfants. Nous n'avons parlé que de la guerre, bien entendu. Je vois que tout le monde est inquiet. Moi-même, je me sens le coeur tout serré. L'angoisse publique me gagne, et s'ajoutant à mes motifs personnels d'embêtement, ça ne laisse pas que de faire un joli petit total. Toi aussi, ma chère Caro, tu me parais un peu sombre. Est-ce que ton mari a de sérieuses inquiétudes relativement à ses affaires ? Ou bien est-ce toi seulement qui te préoccupes outre mesure ? Je crois que de toutes façons j'ai

mangé (comme on dit) mon pain blanc le premier.
L'avenir ne m'apparaît point sous des couleurs de rose. Si je te savais absolument heureuse, au moins ! ce serait une consolation, car tu es bien la personne que j'aime le mieux, ma chère Caro. Comme je regrette ta gentille compagnie ! Songe donc que je n'en ai plus maintenant *aucune* ! (Voilà que je vais m'attendrir comme une bête !)
Causons d'autre chose !

Et quoi ? du bon *Saint Antoine* ? Eh bien, il va doucettement.

J'espère en avoir écrit quatorze ou quinze pages au milieu de la semaine prochaine. Alors j'irai te faire une petite visite.

Tâche de secouer ta grand'mère. Il faut ne pas la plaindre, et l'empêcher de penser à elle-même continuellement.

J'ai reçu une lettre lamentable de Mme Sand. Il y a une telle misère dans son pays, qu'elle redoute une *jacquerie*. Les loups viennent la nuit jusque sous ses fenêtres, poussés par la soif. Et elle leur fait la chasse avec son fils.
Il y a des tableaux plus gais, tels que la

p137

vue de l'*Horloger* dont j'ai joui ce matin.
Je m'aperçois que cet imbécile-là occupe une place dans mon existence ; car il est certain que je suis joyeux quand je l'aperçois. ô puissance de la Bêtise !
Je pense qu'Ernest a envoyé quelque argent à Duplan, le marchand d'étoffes.
Embrasse ta grand'mère pour moi.
Deux bécots sur tes bonnes joues.
Ton vieil oncle.
à GEORGE SAND.
Croisset, mercredi 3 août 1870.
Comment ! chère maître, vous aussi démoralisée, triste ? Que vont devenir les faibles alors ?
Moi, j'ai le cœur serré d'une façon qui m'étonne, et je roule dans une mélancolie sans fond, malgré le travail, malgré le bon *Saint Antoine* qui devait me distraire. Est-ce la suite de mes chagrins réitérés ? C'est possible. Mais la guerre y est pour beaucoup. Il me semble que nous entrons dans le *noir*.

Voilà donc l'*homme naturel* ! Faites des théories maintenant ! Vantez le progrès, les lumières et le bon sens des masses, et la douceur du peuple français. Je vous assure qu'ici on se ferait assommer si on s'avisa de prêcher la paix. Quoi

qu'il advienne, nous sommes reculés pour longtemps.
Les guerres de races vont peut-être recommencer.
On verra, avant un siècle, plusieurs

p138

millions d'hommes s'entretuer en une séance. Tout l'Orient contre toute l'Europe, l'ancien monde contre le nouveau ! Pourquoi pas ? Les grands travaux collectifs comme l'isthme de Suez sont peut-être, sous une autre forme, des ébauches et des préparations de ces conflits monstrueux dont nous n'avons pas l'idée !

Peut-être aussi la Prusse va-t-elle recevoir une forte raclée, qui entrerait dans les desseins de la Providence pour rétablir l'équilibre européen ? Ce pays-là tendait à s'hypertrophier, comme la France l'a fait sous Louis XIV et Napoléon. Les autres organes s'en trouvent gênés : De là un trouble universel. Des saignées formidables seraient-elles utiles ?

Ah ! letrés que nous sommes, l'humanité est loin de notre Idéal ! et notre immense erreur, notre erreur funeste, c'est de la croire pareille à nous et de vouloir la traiter en conséquence.

Le respect, le fétichisme qu'on a pour le suffrage universel, me révolte plus que l'infaillibilité du Pape (lequel vient de rater joliment son effet, par parenthèse). Croyez-vous que si la France, au lieu d'être gouvernée, en somme, par la foule, était au pouvoir des mandarins, nous en serions là ? Si, au lieu d'avoir voulu éclairer les basses classes, on se fût occupé d'instruire les hautes, vous n'auriez pas vu M de Kératry proposer le pillage du duché de Bade, mesure que le public trouve très juste !

étudiez-vous Prud'homme par ces temps-ci ? Il est gigantesque. Il admire le *Rhin* de Musset et demande si Musset a fait autre chose ? Voilà Musset passé poète national et dégotant Béranger !

p139

Quelle immense bouffonnerie que... tout ! Mais une bouffonnerie peu gaie.
La misère s'annonce bien. Tout le monde est dans la gêne, à commencer par moi ! Mais nous étions peut-être trop habitués au confortable et à la tranquillité. Nous nous enfoncions dans la

matière. Il faut revenir à la grande tradition, ne plus tenir à la vie, au bonheur, à l'argent, ni à rien ; être ce qu'étaient nos grands-pères, des personnes légères, gazeuses.

Autrefois, on passait son existence à crever de faim. La même perspective pointe à l'horizon. C'est abominable ce que vous me dites sur le pauvre Nohant. La campagne ici a moins souffert que chez vous.

à SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, lundi, 5 heures soir (8 août 1870).

Merci de tes conseils, ma chère Caro, mais, Dieu merci, je les crois inutiles. Il y a cependant, dans ta lettre, apportée par le frère de Daviron, deux ou trois expressions qui me mettent la puce à l'oreille.

Comme ton mari doit être en courses continuellement, tu serais bien aimable de me faire une visite, ne serait-elle que de quelques heures. La semaine ne passera pas sans qu'on te voie, n'est-ce pas ?

p140

Ta grand'mère va très bien.

Les habitants de Nogent me paraissent en proie à une horrible venette et "l'automate" est dévissé complètement.

Nous avons eu ce matin à déjeuner le petit Baudry et Philippe. Plus j'y songe, plus je trouve que j'ai besoin de te parler, pour convenir ensemble d'un tas de choses.

Ne te presse pas, car tu recevras de moi, mercredi matin, une lettre qui te donnera des nouvelles de Paris .

Adieu, pauvre loulou. Bon courage ! Je t'embrasse. Ton vieil oncle qui se ronge de son inaction.

à LA MÊME.

Mardi, 6 heures (9 août 1870).

Rien de neuf *chez moi* . Nous venons d'apprendre la dépêche de Verdun. Mais nous n'osons encore y croire.

Ce qui me ronge, ma chère Caro, c'est mon inaction forcée. Si elle dure quelque temps encore, je crois que j'éclaterai.

J'ai eu hier un bel accès de fureur, causé par une plaisanterie du jeune Baudry. J'ai même hésité à aller à Rouen tout exprès pour lui flanquer des calottes. Je te conterai cela.

L'impassibilité de ta grand'mère est sublime.

p141

Je n'ai que mon voisin Fortin qui me comprenne. Il vient me voir plusieurs fois par jour, car sa femme l'exaspère par son calme. Nous irons ce soir à Rouen ensemble pour avoir des nouvelles. Donne-nous des tiennes et surtout de celles des affaires d'Ernest. Le père Cottard a des hallucinations. Il croit que les Prussiens se livrent sur son épouse à des actes de la plus complète immoralité ; il veut étrangler cette même épouse qu'il prend pour les Prussiens. Le Docteur Morel est venu le voir tout à l'heure.

Je trouve cette petite anecdote pleine de charme. Mais si ça dure comme ça quelque temps, tout le monde perdra la boule !

Adieu, pauvre chérie.
Ton vieil oncle qui t'aime.
à LA MÊME.

Croisset, mercredi, 6 heures soir (17 août 1870).

Rien de nouveau, daucun côté, mon pauvre loulou.

Pas de nouvelles de la guerre ! J'ai peur qu'elles ne soient mauvaises ! Ta cousine Juliette est venue ce matin déjeuner à Croisset. Elle a appris par Gustave Roquigny qu'Ernest a une commande du Gouvernement. Je suis content de cela. Il va pouvoir faire travailler ses ouvriers, et, sous le rapport du crédit, c'est bon. Tu serais bien gentille de venir passer avec nous la journée de dimanche.

p142

J'ai été hier au chemin de fer pour avoir des nouvelles. Là, j'ai vu Mme M, qui venait au-devant de son inéluctable gendre. Le beau F était avec elle, et faisait de petites plaisanteries.

Renard, le chef de gare, indigné contre son cousin Cord'homme, l'a menacé de "le f... sous un train".

"Et je suis capable de le faire, monsieur, tant j'ai les nerfs agacés."

Ah ! nous sommes tous dans un bel état ! Ta bonne maman va bien, et s'ennuie de toi énormément.

Adieu, pauvre chérie. Je t'embrasse bien fort.
à GEORGE SAND.

Croisset, mercredi (17 août 1870).

Je suis arrivé à Paris lundi et j'en suis reparti mercredi. Je connais maintenant le fond du Parisien et j'ai fait dans mon cœur des excuses aux plus féroces politiques de 1793. Maintenant, je les

comprends. Quelle bêtise ! quelle ignorance ! quelle présomption ! Mes compatriotes me donnent envie de vomir. Ils sont à mettre dans le même sac qu'Isidore.

Ce peuple mérite peut-être d'être châtié, et j'ai peur qu'il le soit.

Il m'est impossible de lire n'importe quoi, à plus forte raison d'écrire. Je passe mon temps, comme tout le monde, à attendre des nouvelles.

Ah ! si je n'avais pas ma mère, comme je serais déjà parti !

p143

à SA NIÈCE CAROLINE.

Vendredi soir, minuit (26 août 1870).

MON PAUVRE CARO,

Sais-tu ce qui rendait ta grand'mère si triste ? Depuis huit mois, elle croyait avoir un *cancer au sein* ! Et elle a été, avant-hier, consulter ton oncle Achille qui l'a examinée et absolument rassurée, car elle n'a pas plus de cancer que moi ; aussi est-elle maintenant tout autre d'humeur et d'esprit.

Elle est même assez raisonnable pour être résignée d'avance à mon départ : car, si le siège de Paris a lieu (ce que je crois maintenant), je suis très résolu à ficher mon camp avec le fusil sur le dos. Cette idée-là me donne presque de la gaieté. Mieux vaut se battre que de se ronger d'ennui comme je fais.

J'ai mené avant-hier ta grand'mère chez Colignon. Nous y retournerons demain. Elle ne t'a pas écrit aujourd'hui parce qu'elle a eu la visite de Mme X (qui pourrait bien être un espion de la Prusse !) et de la petite mère Fortin, laquelle viendra habiter avec ta bonne maman si son mari part avec moi, - et si je pars, il partira. Je travaille, mais si mal que je n'avance à rien. Comme c'est drôle de n'avoir pas de nouvelles du *théâtre de la guerre* depuis huit jours ! On ne sait pas même où est ce théâtre. On a amené ce soir à Rouen 400 blessés.

p144

Ce qui me fait croire au siège prochain de Paris, c'est que l'ennemi se refoule (ou est refoulé) vers la Brie ; que la Nièvre et le Loiret

sont en état de siège, et qu'on s'est mis à
refortifier Paris dès le lendemain de nos revers.
Mais, avant le siège, il y aura, sous les murs de
cette bonne Lutèce, une bataille décisive.
Souhaitons qu'elle ait lieu plus loin. Aucune
révélation des Nogentais.

Adieu, chère Caro ! Bon courage ! Moi, j'en ai
maintenant plus que la semaine dernière.
Je t'embrasse très fort.

à LA MÊME.

Croisset, mercredi, 5 heures (31 août 1870).

MA CHÈRE CARO,

Les Bonenfant m'ont l'air fort heureux d'être
loin du "théâtre de la guerre". Leurs petites
filles ne sont pas agaçantes, mais ce pauvre
Bonenfant a des crachements continuels !

Croirais-tu que, de mon lit, je l'entends dans le
jardin. C'est là ce qui me réveille, le matin, avec
les disputes de Hyacinthe et de ta grand'mère.

Je t'assure, mon Carolo, que je n'en peux
plus ! Si une vie pareille devait se prolonger, je
deviendrais fou ou idiot. J'ai des crampes d'estomac
avec un mal de tête permanent. Songe que

p145

je n'ai personne, *absolument personne*, avec qui
même causer ! Ta grand'mère continue à gémir
sur la faiblesse de ses jambes et sur sa surdité.
C'est désolant !

Parlons de la guerre, pour nous égayer. Fortin
a vu ce matin un jeune homme de Stenay échappé
des mains des Prussiens et qui lui a affirmé que
Mac-Mahon et Bazaine étaient dans d'excellentes
positions. Il y a cinq jours, Mac-Mahon avait
couché chez le père de ce jeune homme-là, deux
jours avant qu'il fût fait prisonnier par eux.

Il paraît que Bazaine a noyé dans la Moselle
(ou plutôt dans une tranchée où il a amené les
eaux de la Moselle) 25 000 Prussiens ; et il y en a
bien d'autres !

Le siège de Paris n'est guère probable. On va
défendre les stations entre Rouen et Paris. Et on
s'occupe aussi de défendre Rouen !!!

La garde nationale de Croisset (chose bien
importante) se réunit, enfin, dimanche prochain.
J'ai indirectement des nouvelles du prince
Napoléon : il s'est très bien *enfui* ! Nous avions
de jolis cocos pour nous gouverner. Avouons-le !
La Princesse restera à Paris jusqu'au bout.
Je n'ai plus rien en garde. On est venu, hier,
reprendre tout.

Je ne savais pas que ta grand'mère avait invité
Mlle Carbonnel à venir ici. Il ne m'aurait plus
manqué que ça !
Et toi, pauvre chérie, as-tu un peu de courage ?
Et ton mari ? Si tu as quelque chose de

p146

sérieux à me communiquer, écris-le-moi sur une feuille volante.
Où est le temps où je te donnais des leçons,
quand mon pauvre Bouilhet venait tous les samedis !
Je t'embrasse tendrement. Ton vieil oncle.
à EDMOND DE GONCOURT.
(Croisset.) Nuit de lundi (début septembre 1870).
MON CHER EDMOND,
Si je ne vous ai pas écrit depuis longtemps,
c'est que je vous croyais d'abord en Champagne,
puis je ne sais où, depuis la guerre.
Quel renfoncement, hein ? Mais nous allons
nous relever, il me semble ?
Je ne fais rien du tout. J'attends des nouvelles
et je me ronge, je me dévore d'impatience. Ce
qui m'exaspère, c'est la stupidité des autorités
locales !
Mes pauvres parents de Nogent nous sont
arrivés ici, et mon toit abrite maintenant seize
personnes.
Je me suis engagé comme infirmier à l'Hôtel-Dieu
de Rouen, en attendant que j'aille défendre
Lutèce, si on en fait le siège (ce que je ne crois
pas). J'ai une envie, un *prurit* de me battre.
Est-ce

p147

le sang de mes aïeux, les Natchez, qui reparaît ?
Non !... c'est l'em... de l'existence qui éclate.
Ah ! bienheureux ceux que nous pleurons, mon pauvre
ami !
Dès que tout sera fini, il *faudra* que vous veniez
chez moi. Il me semble que nous avons bien des
choses à nous dire. Et puis, je suis si seul ! Et
vous, donc !
Si vous le pouvez, écrivez-moi et donnez-moi
des nouvelles, de vous et du reste.
Je vous embrasse bien fort.
à GEORGE SAND.
(Croisset.) Samedi (10 septembre 1870).

CHÈRE MAÎTRE,
Nous voilà au fond de l'abîme ! Une paix honteuse
ne sera peut-être pas acceptée. Les Prussiens
veulent détruire Paris. C'est leur rêve.
Je ne crois pas que le siège de Paris soit très
prochain. Mais pour forcer Paris à céder, on va :
1 l'effrayer par l'apparition des canons, et 2
ravager les provinces environnantes.
à Rouen, nous nous attendons à la visite de
ces messieurs, et comme je suis (depuis dimanche)
lieutenant de ma compagnie, j'exerce mes hommes
et je vais à Rouen prendre des leçons d'art
militaire.
Ce qu'il y a de déplorable, c'est que les avis
sont partagés, les uns étant pour la défense à
outrance et les autres pour la paix à tout prix.

p148

Je meurs de chagrin . Quelle maison que la
mienne ! Quatorze personnes qui gémissent et
vous énervent. Je maudis les femmes, c'est par
elles que nous périrons.
Je m'attends à ce que Paris va avoir le sort de
Varsovie, et vous m'affligez, vous, avec votre
enthousiasme pour la République. Au moment où
nous sommes vaincus par le positivisme le plus net,
comment pouvez-vous croire encore à des fantômes ?
Quoi qu'il advienne, les gens qui sont
maintenant au pouvoir seront sacrifiés, et la
République suivra leur sort. Notez que je la
défends, cette pauvre République ; mais je n'y
crois pas.
Voilà tout ce que j'ai à vous dire maintenant.
J'aurais bien d'autres choses, mais je n'ai pas la
tête libre. Ce sont comme des cataractes, des
fleuves, des océans de tristesse qui déferlent sur
moi. Il n'est pas possible de souffrir davantage.
Par moments, j'ai peur de devenir fou. La figure
de ma mère, quand je tourne les yeux sur elle,
m'ôte toute énergie.
Voilà où nous a amenés la rage de ne pas
vouloir voir la Vérité ! L'amour du factice et de
la blague ! Nous allons devenir une Pologne, puis
une Espagne. Puis ce sera le tour de la Prusse,
qui sera mangée par la Russie.
Quant à moi, je me regarde comme un homme
fini. Ma cervelle ne se rétablira pas. On ne peut
plus écrire quand on ne s'estime plus. Je ne demande
plus qu'une chose, c'est à crever pour être
tranquille.

p149

à SA NièCE CAROLINE.

Lundi, 6 heures (12 septembre 1870).

MA CHÈRE CARO,

Ton oncle Achille Flaubert est venu nous voir cet après-midi, avec toute sa famille. Il trouve que tu fais bien de ne pas vouloir te charger de son argenterie. Il a reçu deux lettres de Paris où on lui dit que Paris est très décidé à se battre.

Cela est certain. La ville contient maintenant 600 000 hommes, dont 500 000 bien armés. Il y a quantité d'inventions formidables. Seront-elles effectives ? Espérons-le. Moi, je ne compte pas sur la paix.

Ta lettre de ce matin à Mme Laurent dénote un grand découragement, pauvre loulou. Je t'avais trouvée si raisonnable, l'autre jour, que tu m'avais remonté. Ne te laisse pas abattre, quand ce ne serait que pour Ernest.

D'Osmoy, vendredi dernier, était à Lagny et marchait avec des spahis *sur* les Prussiens. Le reverrai-je ?

Le père D, le beau-père de ton amie

D, *ne pouvant plus parler de peur*, est parti pour la Belgique avec son gendre.

Notre voisin H a barricadé sa grille avec des planches.

Ce que j'éprouve, c'est de l'écoirement.

Comme les journées sont longues à s'écouler !

Adieu pauvre fille.

Ton vieil oncle.

p150

à LA MÊME.

Jeudi, 4 heures (15 septembre 1870).

MON PAUVRE CARO,

Tu es bien gentille de nous écrire si souvent !

Continue.

Sous ta résignation apparente, tu me sembles avoir une grande inquiétude. épanche-toi avec ton pauvre Vieux, ma chère fille.

Je suis devenu plus calme. Je reste enfermé toute la journée et, seul, je m'abandonne à tout mon chagrin. J'ai essayé plusieurs fois de travailler : impossible ! Le pire, c'est l'heure des repas.

Demain matin, nous aurons à déjeuner Bataille, qui m'a l'air très philosophe.

Ernest travaille-t-il encore ? Je croyais que tu serais partie pour l'Angleterre, hier.

Si au moins nous étions ensemble ! La vue de ta

bonne mine me ferait du bien.
Paris est décidé à la résistance *quand même* , et
les Prussiens vont refluer sur la province. Cela
me paraît immanquable. C'est une question de
temps. Rouen est décidé à céder tout de suite ;
mais le département se défendra... Comment ?
Adieu, pauvre chérie. Bon courage, je t'embrasse
bien fort.
Ton Vieux.
Je vais m'équiper pour l'exercice.

p151

à GEORGE SAND.
(Croisset) Mercredi (milieu de septembre 1870).
Je ne suis plus triste. J'ai repris hier mon *Saint Antoine* . Tant pis, il faut s'y faire ! Il faut
s'habituer à ce qui est l'état naturel de l'homme,
c'est-à-dire au mal.
Les Grecs du temps de Périclès faisaient de
l'Art sans savoir s'ils auraient de quoi manger le
lendemain, Soyons Grecs ! Je vous avouerai,
cependant, chère maître, que je me sens plutôt
sauvage. Le sang de mes aïeux, les Natchez ou les
Hurons, bouillonne dans mes veines de lettré, et
j'ai sérieusement, bêtement, animalement envie de
me battre.
Expliquez-moi ça ! L'idée de faire la paix maintenant
m'exaspère, et j'aimerais mieux qu'on incendiât
Paris (comme Moscou) que d'y voir
entrer les Prussiens. Mais nous n'en sommes pas
là ; je crois que le vent tourne.
J'ai lu quelques lettres de soldats, qui sont des
modèles. On n'avale pas un pays où l'on écrit des
choses pareilles. La France est une rosse qui a du
fond et qui se révélera.
Quoi qu'il advienne, un autre monde va commencer,
et je me sens bien vieux pour me plier à
des moeurs nouvelles.
Ah ! comme vous me manquez, comme j'ai
envie de vous voir !
Nous sommes décidés ici à marcher tous sur
Paris si les compatriotes d'Hégel en font le siège.
Tâchez de monter le bourrichon à vos Berrichons.

p152

Criez-leur : "Venez à moi pour empêcher l'ennemi
de boire et de manger dans un pays qui lui

est étranger !"

La guerre (je l'espère) aura porté un grand coup aux "autorités". L'individu, nié, écrasé par le monde moderne, va-t-il reprendre de l'importance ? Souhaitons-le.

à SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, jeudi soir, 11 heures (22 septembre 1870).

MON PAUVRE CARO,

ça va un peu mieux, aujourd'hui ; il nous est venu des nouvelles tellement bonnes qu'elles vous desserrent la poitrine, bien qu'on ne veuille pas y croire (je ne te les envoie pas, pour ne pas te faire une fausse joie), tant nous avons été trompés souvent ! Ce qu'il y a de sûr, c'est que partout on fond des canons, on s'arme et on marche sur Paris. Il est passé à Rouen, depuis deux jours, 53 000 hommes de troupes (tous les prisonniers de Sedan s'échappent). On forme des armées : dans quinze jours il y aura peut-être un million d'hommes autour de Paris. Les gardes nationaux de Rouen partent samedi prochain.

Comme on sait qu'il ne faut attendre aucune pitié des Prussiens, et qu'ils *ne veulent* pas faire la paix, les gens les plus timides sont résignés, maintenant, à se battre à outrance. Enfin, il me semble que tout n'est pas perdu.

Je t'assure que moi j'ai cru, plusieurs fois

p153

devenir fou. Ce qui me ronge, c'est l'oisiveté, et les doléances ! et les bavardages ! Mais pour le moment, je suis remonté.

Ta grand'mère va bien. Nous avons eu, aujourd'hui, la visite de Mme Brainne et de Mme Lapierre ; dimanche dernier, celle de Raoul-Duval avec Mme Perrot (la mère de Janvier), Mme Lepic (sa fille), et la femme d'un colonel, Mme de Gantès. Celle-là était dans un joli état ! Elle a parcouru le champ de bataille de Sedan, pour découvrir son mari parmi les cadavres ; elle ne l'a pas trouvé. Je crois qu'elle mangerait Badinguet et de Failly avec délices !

Lundi, j'ai été déjeuner à Hautot, chez le philosophe Bataille ! Quel heureux tempérament d'homme ! Ta seconde lettre (celle d'aujourd'hui) est moins triste que la première ; mais j'ai peur que tu ne t'ennuies beaucoup à Londres, dont le climat, d'ailleurs, n'est pas sain. J'y ai toujours été malade. C'est une ville qui me fait peur : et puis, je doute que la nourriture te soit bonne : *pas de pot-au-feu* ! ni mille petites

choses auxquelles nous sommes habitués. Les bonnes dames chez lesquelles tu manges n'ont pas ton ordinaire, mon bibi. Enfin, je tremble que tu ne tombes malade à Londres. Je crois que tu ferais mieux, dans quelques jours, d'aller habiter Brighton ; tu louerais un petit appartement, et Marguerite te ferait la cuisine. Il est peu probable que les Prussiens viennent à Dieppe. On ne croit même pas qu'ils viennent à Rouen : c'est trop loin de

p154

Paris. N'importe ! reste en Angleterre jusqu'à nouvel ordre.

Pas de nouvelles de d'Osmoy.

Feydeau, qui est à Boulogne-sur-Mer, m'a écrit aujourd'hui pour me dire qu'il "crevait de faim" et me demander de l'argent. Je vais lui en envoyer.

Nous sommes assaillis de pauvres ! Ils commencent à faire des menaces. Les patrouilles de *ma* milice commenceront la semaine prochaine, et je ne me sens pas disposé à l'indulgence.

Ce qu'il y a d'affreux dans cette guerre, c'est qu'elle vous rend *méchant*. J'ai maintenant le coeur sec comme un caillou et, quoi qu'il advienne, on restera stupide. Nous sommes condamnés à parler des Prussiens jusqu'à la fin de notre vie ! On ne reçoit pas sur la cervelle de pareils coups impunément ! L'intelligence en demeure ébranlée.

Je me regarde, pour ma part, comme un homme fini, vidé. Je ne suis qu'une enveloppe, une ombre d'homme. La société qui va sortir de nos ruines sera militaire et républicaine, c'est-à-dire antipathique à tous mes instincts. "Toute gentillesse", comme eût dit Montaigne, y sera impossible : c'est cette conviction-là (bien plus que la guerre) qui fait le fond de ma tristesse. Il n'y aura plus de place pour les Muses.

Mais je suis ingrat envers le ciel, puisque j'aurai encore ma chère Caro (que je bécote bien fort).

Ton vieil oncle.

p155

à ERNEST FEYDEAU.

Jeudi soir, 11 heures (22 septembre 1870).

MON CHER BONHOMME,

Tu recevras par le même courrier cent francs

que je t'envoie dans une lettre chargée. Il m'en reste *cent*, sur lesquels je préleverai demain 50 francs pour m'acheter un revolver. Après quoi, à la grâce de Dieu !

Avant d'avoir la visite des Prussiens, nous avons celle des pauvres, par bandes de 10 à 30 hommes, qui se renouvellent toute la journée.

Ton ami n'est pas disposé à la douceur. Après avoir failli devenir fou, je suis devenu enragé, et quoi qu'il advienne je demeurerai idiot. On ne reçoit pas impunément de pareilles averses sur la cervelle. N'importe, ça va mieux. Je suis présentement remonté. Tout n'est pas fini et la fortune est changeante. Paris sera peut-être brûlé, mais les Prussiens y seront écharpés et en grand nombre.

Nous avons ce soir des nouvelles tellement bonnes que je ne veux pas y croire. Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'armée de la Loire n'est pas une blague. Il a passé à Rouen, depuis deux jours, 50 000 hommes. La garde nationale de Rouen part samedi prochain pour X... (Vernon).

Je suis submergé par une mélancolie noire. Quel avenir ! quelle immense bêtise ! quelle dérision ! ô le Progrès ! Et on nous accusait d'être pessimistes !

p156

L'hiver sera bien gentil dans "ma localité". Sens-tu la beauté de Badinguet ? Je le trouve unique. Je suis lieutenant, j'ai une milice et j'exerce mes hommes. Tout cela me fait vomir de dégoût, quand je ne pleure pas de rage.

Le pire, c'est que nous méritons notre sort et que les Prussiens ont raison, ou du moins ont eu raison.

Adieu, tâche d'avoir du courage. Quant à de l'argent, il me sera impossible de t'envoyer même 20 francs d'ici à longtemps. Ah ! ma maison est dans un joli état, car je ne t'ai pas dit que j'abrite tous mes parents de Champagne : 14 personnes à nourrir pour le quart d'heure, et depuis quelques jours quelques milliers de pauvres secouent la grille de mon jardin. N'importe ! il faut être philosophe et "blaguer tout de même"! *Candide* est un beau livre.

Mes bons souvenirs à Mme Feydeau, bien que je *maudisse* et exècre de toutes les forces de mon âme son sexe enchanteur. Ah ! sans les femmes ! à SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, mardi soir (27 septembre 1870).

MON PAUVRE LOULOU,

Je suis *remonté*, car je suis résigné à tout ; je dis à *tout* : depuis dimanche, où nous avons appris les conditions que la Prusse voudrait nous imposer, rien que pour un armistice, il s'est fait un revirement

p157

dans l'esprit de tout le monde. C'est maintenant un duel à mort. Il faut, suivant la vieille formule, "vaincre ou mourir". Les hommes les plus capons sont devenus graves. La garde nationale de Rouen envoie demain son 1er bataillon à Vernon ; dans quinze jours toute la France sera soulevée. J'ai vu aujourd'hui à Rouen des mobiles des Pyrénées ! Les paysans de Gournay marchent sur l'ennemi. De l'ensemble des nouvelles, il résulte que nous avons eu l'avantage dans toutes les escarmouches qui ont eu lieu aux environs de Paris, malgré la panique des zouaves du général Ducrot. Mais j'oublie que ton mari t'envoie tous les jours le *Nouvelliste*.

Je commence, aujourd'hui, mes patrouilles de nuit. J'ai fait tantôt à "mes hommes" une allocution paternelle, où je leur ai annoncé que je passerais mon épée dans la bedaine du premier qui reculerait, en les engageant à me flanquer à moi-même des coups de fusil s'ils me voyaient fuir. Ton vieux baudruchard d'oncle est *monté* au ton épique ! Quelle drôle de chose que les cervelles, et surtout que la mienne ! Croirais-tu que, maintenant, je me sens presque gai ! J'ai recommencé hier à travailler, et j'ai retrouvé l'appétit !

Tout s'use, l'angoisse elle-même.

Ton oncle Achille Flaubert me dépasse, car il veut quitter ses malades et prendre un fusil.

P, qui tremblait il y a huit jours, a maintenant son sac tout préparé et ne demande qu'à marcher : chacun sent *qu'il le faut* ; le temps des plaintes est passé ! à la grâce de Dieu ! Bonsoir !

Peut-être suis-je fou ? Mais à présent j'ai de l'espoir. Si l'armée de la Loire ou celle de Lyon

p158

peut couper les chemins de fer des Prussiens, nous sommes sauvés. Il y a dans Paris 600 000 hommes

armés de chassepots et 11 000 artilleurs de la marine, sans compter d'effroyables engins et une rage de cannibale qui anime tout le monde.
Mais causons de toi, ma pauvre Caro !
Comme je m'ennuie de ne pas te voir ! Te fais-tu à la vie de Londres ? Je t'engage à passer de longues séances au British et au National Gallery, ainsi qu'à Kensington. N'est-ce pas que les promenades sur la Tamise sont charmantes ? L'endroit que j'aime le mieux de Londres, c'est la pelouse de Greenwich. Tu ne m'as pas donné des nouvelles de Putzel. a-t-elle eu bien du succès ?
Que dis-tu de Julie, qui croit (bien qu'on lui dise) qu'on peut toujours et malgré tout aller à Paris par "la route d'en haut" ?
Les pauvres nous ont laissés, aujourd'hui, plus tranquilles que mardi dernier. Ce qui m'exaspère, c'est le beau temps ; le soleil a l'air de se moquer de nous ! Comme tu dois faire des réflexions philosophiques à Londres, mon pauvre Caro ! Il nous serait impossible de t'y rejoindre, car "les hommes valides" ne peuvent plus sortir de France ! On a arrêté l'émigration.
Adieu, ma chère Caro, ma pauvre fille. Je t'embrasse avec toutes les tendresses de mon cœur.
Ton vieux bonhomme d'oncle.

p159

à MAXIME DU CAMP.
Croisset, 29 septembre 1870.
En réponse à ta lettre du 19, reçue ce matin, procédons par ordre. D'abord je t'embrasse et te plains de tout mon cœur ; après quoi, causons. Depuis dimanche dernier, il y a un revirement général ; nous savons que c'est *duel à mort*. Tout espoir de paix est perdu ; les gens les plus capons sont devenus braves. En voici une preuve : le premier bataillon de la garde nationale de Rouen est parti hier, le second part demain. Le conseil municipal a voté un million pour acheter des chassepots et des canons. Les paysans sont furieux. Je te réponds que, d'ici à quinze jours, la France entière se soulèvera. Un paysan des environs de Mantes a étranglé un Prussien et l'a déchiré avec ses dents. Bref, l'enthousiasme est maintenant réel. Quant à Paris, il peut tenir et il tiendra. "La plus franche cordialité règne", quoi qu'en disent les feuilles anglaises. Il n'y aura pas de guerre civile. Les bourgeois sont devenus sincèrement républicains : 1 par venette, 2 par

nécessité. On n'a pas le temps de se disputer ; je crois la "Sociale" ajournée pour bien longtemps. Nos renseignements nous arrivent par ballons et par pigeons. Les quelques lettres de particuliers parvenues à Rouen s'accordent à affirmer que depuis dix jours nous avons eu l'avantage dans tous les engagements livrés aux environs de Paris ; celui du 23 a été sérieux. Le *Times* actuellement ment impudemment. L'armée de la Loire et celle de

p160

Lyon ne sont pas des mythes. Depuis douze jours, il a passé à Rouen 55 000 hommes. Quant à des canons, on en fait énormément à Bourges et dans le centre de la France. Si l'on peut dégager Bazaine et couper les communications avec l'Allemagne, nous sommes sauvés. Nos ressources militaires sont bien peu de choses en rase campagne, mais nos mitrailleurs embêtent singulièrement MM les Prussiens, qui trouvent que nous leur faisons une guerre infâme ; du moins ils l'ont dit à Mantes. Ce qui nous manque surtout, ce sont des généraux et des officiers. N'importe ! on a bonne espérance. Quant à moi, après avoir "côtoyé" ou "frisé" la folie et le suicide, je suis complètement remonté. J'ai acheté un sac de soldat et je suis prêt à tout. Je t'assure que cela commence à devenir beau. Ce soir, il nous est arrivé à Croisset 400 mobiles venant des Pyrénées. J'en ai deux chez moi, sans compter deux à Paris ; ma mère en a deux à Rouen, Commanville cinq à Paris et deux à Dieppe. Je passe mon temps à faire faire l'exercice et à patrouiller la nuit. Depuis dimanche dernier, je retravaille et ne suis plus triste. Au milieu de tout cela, il y a, ou plutôt il y a eu des scènes d'un grotesque exquis ; l'humanité se voit à nu dans ces moments. Ce qui me désole, c'est l'immense bêtise dont nous serons accablés ensuite. Toute gentillesse, comme eût dit Montaigne, est perdue pour longtemps. Un monde va commencer : on élèvera les enfants dans la haine des Prussiens. Le militarisme et le positivisme le plus abject, voilà notre lot désormais ; à moins que, la

p161

poudre purifiant l'air, nous ne sortions de là, au contraire, plus forts et plus sains. Je crois que nous serons vengés prochainement par un bouleversement général. Quand la Prusse aura les ports de la Hollande, la Courlande et Trieste, l'Angleterre, l'Autriche et la Russie pourront se repentir. Guillaume a eu tort de ne pas faire la paix après Sedan. Notre honte eût été ineffable ; nous allons commencer à devenir intéressants. Quant à notre succès immédiat, qui sait ? L'armée prussienne est une merveilleuse machine de précision, mais toutes les machines se détraquent par l'imprévu ; un fêtu peut casser un ressort. Notre ennemi a pour lui la science ; mais le sentiment, l'inspiration, le désespoir sont des éléments dont il faut tenir compte. La victoire doit rester au droit, et maintenant nous sommes dans le droit. Oui, tu as raison ; nous payons le long mensonge où nous avons vécu, car tout était faux : fausse armée, fausse politique, fausse littérature, faux crédit et mêmes fausses courtisanes. Dire la vérité c'était être immoral. Persigny m'a reproché tout l'hiver dernier de "manquer d'idéal" ! et il était peut-être de bonne foi. On va en découvrir de belles ; ce sera une jolie histoire à écrire. Ah ! comme je suis humilié d'être devenu un sauvage, car j'ai le coeur sec comme un caillou ! Sur ce, je vais me réaffubler de mon costume et aller faire une petite promenade militaire dans le bois de Canteleu. Penses-tu à la quantité de pauvres que nous devons avoir ? Toutes les fabriques sont fermées et les ouvriers sans ouvrage ni pain : ce sera joli cet hiver. Malgré tout cela, je suis peut-être fou, *quelque chose me dit* que nous en sortirons.

p162

Mes respects au général et à toi toutes mes tendresses.
à SA NIÈCE CAROLINE.
(Croisset.) Mercredi soir, 5 octobre 1870.)
MA CHÈRE CARO,
Je n'ai pas de bonnes nouvelles à te donner.
Les Prussiens sont d'un côté à Vernon et de l'autre à Gournay. Rouen *ne résistera pas* ! Je ne connais rien de plus ignoble que la Normandie ! Aussi est-il probable que les Prussiens ne s'y livreront pas à de grands excès.
La République me paraît dépasser l'Empire en bêtise ! On parle toujours des armées du centre et on ne les voit pas. On promène les soldats d'une province à l'autre ; voilà tout. Les gens de cœur

qui s'en mêlent rentrent chez eux, désespérés ; nous sommes non seulement malheureux, mais ridicules. Quant à Paris, il résistera quelque temps encore ; mais on dit que la viande ne va pas tarder à manquer, alors il faudra bien se rendre. Les élections pour la Constituante auront lieu le 16. Il est impossible que la paix soit faite auparavant, et avant que tout soit réglé ; il nous faut donc attendre encore un mois. Dans un mois tout sera fini, c'est-à-dire le premier acte du drame sera fini : le second sera la guerre civile. Il y a eu du revif après la circulaire de Favre ; mais la reddition de Strasbourg (auquel on n'a pas

p163

envoyé un homme ni un fusil) nous a replongés dans l'abattement.
C'est le coeur qui nous manque, pas autre chose, car si tout le monde s'entendait, nous pourrions encore avoir le dessus ! Pour nous sauver, je ne vois plus maintenant qu'un miracle ; mais le temps des miracles est passé.
Tu me parais bien raisonnable et bien stoïque, ma chère fille. L'es-tu vraiment, autant que tu le dis ? Quant à moi, je me sens *brisé*, car je vois nettement l'abîme. Quoi qu'il advienne, le monde auquel j'appartenais a vécu. Les Latins sont finis ! maintenant c'est au tour des Saxons, qui seront dévorés par les Slaves. Ainsi de suite.
Nous aurons pour consolation, avant cinq ou six ans, de voir l'Europe en feu ; elle sera à nos genoux, nous priant de nous unir avec elle contre la Prusse. La première puissance qui va se repentir de son égoïsme, c'est l'Angleterre. Son influence en Orient est perdue ; Alexandre ne fera qu'une bouchée de Constantinople, et cela, prochainement.
Depuis hier, tous les Nogentais et ta grand'mère sont chez toi, à Rouen, pensant être plus en sûreté qu'à Croisset, car ils y seront plus entourés ; mais ta grand'mère se propose de revenir très prochainement à Croisset et de les laisser se débrouiller à Rouen comme ils l'entendent.
J'ai écrit à ton mari de venir samedi soir dîner et coucher à Croisset, afin que nous puissions causer un peu tranquillement.
Tu n'as pas l'air enchantée de la famille Farmer. Elle est trop bourgeoise.
Mais je crois qu'Ernest te rappellera bientôt.

Il est peu probable que les Prussiens aillent à Dieppe. Quand ils auront rançonné Rouen et le Havre, ce qui ne sera pas long, ils s'en retourneront à Paris.

Voilà tout, mon pauvre loulou. Quel plaisir j'aurai à te revoir ! Je n'étais pas gai le jour que je t'ai dit adieu à Neuville !

Ta bonne maman est assez raisonnable. La supériorité qu'elle se sent sur ses hôtes lui donne du nerf.

Adieu, ma chère Caro, ma pauvre fille. Je t'embrasse avec toutes les tendresses de mon coeur.

Ton vieil oncle.

Fais bien mes amitiés à Mme Herbert et à ses filles. Connais-tu Adélaïde (celle qui est bossue et qui a les plus charmants yeux du monde) ?
à GEORGE SAND.

(Croisset.) Mardi, 11 octobre 1870.

CHÈRE MAÎTRE,

Vivez-vous encore ? Où êtes-vous, Maurice et les autres ?

Je ne sais pas comment je ne suis pas mort, tant je souffre atrocement depuis six semaines. Ma mère s'est réfugiée à Rouen. Ma nièce est à Londres. Mon frère s'occupe des affaires de la ville, et moi je suis seul à me ronger d'impatience

et de chagrin. Je vous assure que j'ai voulu faire le bien. Impossible !

Quelle misère ! J'ai eu aujourd'hui à ma porte deux cent soixante et onze pauvres, et on leur a donné à tous ! Que sera-ce cet hiver ?

Les Prussiens sont maintenant à douze heures de Rouen, et nous n'avons pas d'ordres, pas de commandement, pas de discipline, rien, rien !

On nous berne toujours avec l'armée de la Loire. Où est-elle ? En savez-vous quelque chose ? Que fait-on dans le centre de la France ?

Paris finira par être affamé, et on ne lui porte aucun secours !

Les bêtises de la République dépassent celles de l'Empire. Se joue-t-il en dessous quelque abominable comédie ? Pourquoi tant d'inaction ?

Ah ! comme je suis triste ! Je sens que le monde s'en va.

à LA PRINCESSE MATHILDE.

Dimanche (13 octobre 1870).

Chaque jour je remets au lendemain à vous écrire, espérant que j'aurai quelque chose de décisif à vous annoncer. Mais rien ; nous nous enfonçons petit à petit, comme un vaisseau qui sombre, sans pouvoir même prévoir au juste le moment de notre disparition finale. Dimanche dernier, nous nous attendions ici à 80 mille Prussiens ; on ne nous en promet plus que 70 mille,

p166

et ils n'arrivent pas. Pourquoi ? L'affaire d'Orléans les a peut-être détournés pour quelques jours, et ils vont se porter sur Paris.

La Province me paraît enfin se remuer et l'armée de la Loire n'est pas un mythe. Mais que fait tout cela ! Moi je ne veux plus espérer !

La pire de toutes les perspectives est d'avoir des garnisaires. Si vous saviez comme ils se conduisent, quelles atrocités ils commettent ! J'ai pris l'humanité non pas en haine, mais en horreur. La vue d'un visage humain me fait mal.

Je me sens plus vieux que si j'avais quatre-vingts ans ! Je suis désespéré et le mot est faible.

Il m'est impossible de faire quoi que ce soit. Je passe mon temps à ranimer le passé. Quant à l'avenir, ce sont des ténèbres épouvantables. Quoi qu'il advienne, tout ce que nous avons aimé est fini ! Nous pouvons devenir vertueux, mais nous serons bien bêtes ! Dans quel monde de *pignoufs* on va entrer !

Le pauvre Paris est héroïque ; mais combien de temps peut-il tenir. Un mois, six semaines peut-être, et puis, ensuite !...

La misère redouble. Ah ! de tous les côtés c'est complet.

Vous devez en savoir plus long que nous ; on est mieux instruit à l'étranger qu'en France.

Est-ce que l'Europe va nous laisser brûler jusqu'à la dernière cabane et fusiller jusqu'au dernier paysan sans nous apporter le moindre secours !

Comme je pense à vous ! comme je pense à vous ! Je *supplie* P de m'écrire une très longue lettre où il me donnera le plus de détails possible sur votre installation et sur votre personne. à quoi

p167

employez-vous les interminables heures ? Je vous prie aussi de m'écrire un peu moins vite : votre dernier billet était absolument indéchiffrable. Il est vrai que je n'ai pas la tête forte et, physiquement aussi, je deviens très faible. Je me sens écrasé par la bêtise et la férocité de l'humanité.

Adieu, songez à moi quelquefois. J'espère au jour où je pourrai aller vous voir ! Ce sera le premier emploi de ma liberté. Je suis tout à vous.

à SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, jeudi soir (13 octobre 1870).

MA CHÈRE FILLE, MA PAUVRE CARO,
Les Prussiens ne sont pas encore à Rouen, mais ils sont à Gournay et à Gisors, et peut-être aujourd'hui aux Andelys. Il est probable qu'ils vont entrer dans Amiens ; alors la poste

d'Angleterre ira par Dieppe.

Ils annoncent tellement l'intention de venir à Rouen que c'est peut-être une feinte, et qu'ils vont se porter tout de suite vers la Basse-Normandie. Il y a beaucoup des nôtres à Fleury, mais j'ai peur que cette lettre ne tombe entre leurs mains, et je ne t'en dis pas plus.

Mon pauvre domestique est parti aujourd'hui dans son pays pour la révision. Si on me l'empoigne,

p168

ce sera pour moi un surcroît d'ennui. Nos parents s'en retournent demain vers leur patrie. Leur voyage va leur demander au moins trois jours. J'espère qu'il ne leur arrivera rien, car le centre de la France est libre. Ta grand'mère revient demain dans son gîte pour tout à fait. Depuis l'arrivée de Gambetta à Tours, il me semble qu'il y a un peu plus d'ordre et de commandement. Que dis-tu de son voyage en ballon, au milieu des balles ? C'est coquet. Bourbaki a dû passer à Rouen aujourd'hui. On dit que Palikao nous revient : il est capable de nous donner un bon coup d'épaule. Quel pitoyable citoyen que le philosophe Baudry ! Il est revenu à Rouen, où je l'ai vu aujourd'hui. Tu ne le reconnaîtras pas, tant il a maigri. Il crève de peur, c'est évident ! et il n'est pas le seul. Quant à moi, depuis le commencement de la semaine, je travaille, et pas trop mal ! *On se fait à tout*, et puis je crois que j'ai parcouru le cercle, car j'ai failli ou devenir fou, ou mourir de

chagrin et de rage.

La pluie qui n'arrête pas me comble de joie et me détend les nerfs. Je crois que nos ennemis commettent une faute grossière en incendiant les villages. Le paysan, qui est plat comme une punaise par amour de son bien, se transforme en bête féroce dès qu'il a perdu sa vache. Les cruautés inutiles amènent des représailles sourdes : les francs-tireurs leur tuent beaucoup de monde. Ah ! si nous avions : 1 de l'artillerie et 2 un vrai chef ! C'est bien heureux pour toi d'avoir rencontré

p169

Frankline. Je t'engage à quitter ton logement afin d'en prendre un où il y ait une chambre à feu. Prends garde de devenir malade, ma pauvre Caro. Tu n'es pas trop robuste, et le climat de Londres est bien mauvais. Si tu te sentais souffrante, il faudrait revenir quand même. Il me semble que si tu étais avec nous, ici, j'aurais la moitié moins de tourment. Comme j'ai envie de t'embrasser ! Comme il y a longtemps que je n'ai vu ta bonne gentille mine ! Et je ne reverrai plus l'Horloger ! Il s'est réfugié dans son pays, en Basse-Normandie, où il va vivre de ses rentes ! Nous n'entendrons plus son rognonnement bi-mensuel. Va-t-il pouvoir causer du temps tout à son aise ! Nous n'avons eu mardi dernier que trois cents pauvres environ. Que sera-ce cet hiver ? Quelle abominable catastrophe ! et pourquoi ? dans quel but ? au profit de qui ? Quel sot et méchant animal que l'homme ! et comme c'est triste de vivre à des époques pareilles ! Nous passons par des situations que nous estimions impossibles, par des angoisses qu'on avait au IV^e siècle, quand les Barbares descendaient en Italie. Il n'y a jamais eu, dans l'histoire de France, rien de plus tragique et de plus grand que le siège de Paris ! Ce mot-là seul donne le vertige, et comme ça fera rêver les générations futures ! N'importe ! en dépit de tout, j'ai encore de l'espoir. Voilà le mauvais temps.

p170

C'est un rude auxiliaire. Et puis, qui sait ? la fortune est changeante.

Bon courage, mon pauvre Caro ! Je te baise
sur les deux joues.

Ton vieux bonhomme.

Tendresses à Putzel.

Le ton insolent du *Times* me révolte plus que
les Prussiens.

à ERNEST FEYDEAU.

Croisset, lundi 17, soir (17 octobre 1870).

MON CHER VIEUX,

Que veux-tu que je te dise ? Je vis encore
puisqu'on ne meurt pas de chagrin. Sans comparer
mon malheur au tien, je crois que je suis
bien à plaindre, à cause de ma "sensibilité"
comme on eût dit jadis.

Nous attendons les Prussiens. Nous attendons,
les jours se passent ainsi : on se ronge le coeur.
Quelquefois l'espoir me reprend, puis je retombe.
Le présent est abominable et l'avenir farouche.
Sera-t-on bête d'ici à longtemps ! Je n'ai que
la force de t'embrasser.

p171

à LA PRINCESSE MATHILDE.

Dimanche (23 octobre 1870).

Avez-vous reçu une lettre de moi qui a dû vous
parvenir par voie d'Angleterre ? Je sais par une
que j'ai reçue, ce matin, de M Dubois de
l'Estang, que, jusqu'à présent, je peux vous écrire
directement.

Que voulez-vous que je vous dise ? Je suis
comme vous, *je meurs de chagrin* et vous n'êtes pas
une des moindres causes de ce chagrin. Quelle
tristesse ! quelle misère ! quelles malédictions !

Tout dépend du tempérament et de la sensibilité
des gens. Bien d'autres sont plus à plaindre que
moi. Mais pas un, j'en suis sûr, ne souffre autant.

J'ai le sentiment de la Fin d'un monde. Quoi
qu'il advienne, tout ce que j'aimais est perdu.

Nous allons tomber, quand la guerre sera finie,
dans un ordre de choses exécutable pour les gens
de goût. Je suis encore plus écoeuré par la bêtise
de cette guerre qu'indigné par ses horreurs ; et
elles sont nombreuses, cependant, et fortes !

Ici, nous attendons de jour en jour la visite des
Prussiens. Quand sera-ce ? Quelle angoisse ! Je
suis seul, avec ma mère qui vieillit d'heure en
heure au milieu d'une population *stupide*, et
assailly par des bandes de pauvres. Nous en avons
jusqu'à 400 (je dis 400) par jour. Ils font des
menaces ; on est obligé de fermer les volets en
plein jour. C'est joli ! La milice que je commande

est tellement indisciplinée que j'ai donné ma démission ce matin. Mais toutes les communes, Dieu merci,

p172

ne sont pas comme la mienne ! En somme on nous a tué peu de monde, jusqu'à présent. Que Bazaine se dégage et que Bourbaki le rejoigne, en même temps que l'armée de la Loire marchera sur Paris, et tout n'est pas perdu, car les Parisiens feront une sortie collective qui sera terrible, je n'en doute pas. Nous avons assez d'hommes et nous aurons bientôt une artillerie suffisante ; mais ce qui nous manque, ce sont des chefs, c'est un commandement. Oh ! un homme ! un homme ! un seul ! une bonne cervelle pour nous sauver ! Quant à la province, je la regarde comme perdue. Les Prussiens peuvent s'étendre indéfiniment, mais tant que Paris n'est pas pris, la France vit encore.

Pauvre France, elle qui depuis cent ans s'est battue pour l'Amérique, pour la Grèce, pour la Turquie, pour l'Espagne, pour l'Italie, pour la Belgique, pour tous, et que tous regardent mourir, froidement.

Comme on nous hait ! et comme ils nous envient ces cannibales-là ! Savez-vous qu'ils prennent plaisir à détruire les œuvres d'art, les objets de luxe, quand ils en rencontrent. Leur rêve est d'anéantir Paris, parce que Paris est beau.

Je pense sans cesse à la rue de Courcelles ! Et les dimanches au soir, surtout, je me sens déchiré comme si on me sciait en deux !

Pauvre chère et belle maison, où nous n'irons plus ! Quand reverrai-je celle qui t'emplissait d'une grâce si indicible ! Comme j'avais le cœur content quand je montais ton escalier et que j'allais baisser sa main !

Moi qui voulais vous donner du courage, voilà

p173

que je pleure comme une bête ! Je suis devenu très vieux. Pardonnez-moi !
On ne se relève plus d'une calamité comme celle-là. De pareils coups vous ruinent l'intelligence irrémédiablement ! Les malheurs qui m'ont assailli depuis dix-huit mois (c'est-à-dire la perte de mes amis les plus chers) m'ont affaibli le moral et je résiste moins que je n'aurais cru. Je suis, comme ma pauvre patrie, humilié dans mon orgueil.

à quoi passez-vous vos journées ? Les miennes sont interminables ! Il m'est impossible de m'occuper à quoi que ce soit. Je voudrais bien avoir sur vous le plus de détails possibles. Dites à un

de vos compagnons de m'en donner. Adieu.
Quand nous reverrons-nous ? Dès que je le pourrai,
j'irai vous faire une visite, n'en doutez pas.
Pensez à moi quelquefois, et croyez que plus
que jamais je suis tout à vous.
Que Giraud ou Popelin écrive l'adresse de
votre lettre.

à SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, lundi, 1 heure, 24 octobre 1870.

Mon pauvre Caro, ton mari t'écrira sans doute
qu'il me trouve au plus bas degré de la
démoralisation, car il ne vient ici que les
dimanches, et le dimanche est pour moi un jour
atroce ! Je me rappelle les visites de Bouilhet
et les soirées de la

p174

rue de Courcelles ; alors je roule dans des
océans de mélancolie ! Et puis le tête-à-tête
continuel avec ta grand'mère n'est pas gai, et
quelquefois je n'en peux plus ! Puis je me remonte,
et je retombe. Ainsi de suite, et les jours
s'écoulent, Dieu merci !

Les Prussiens ne sont pas encore à Rouen. Ils
y viendront certainement, mais je doute qu'ils
viennent à Croisset. Voilà bientôt trois semaines
qu'ils se tiennent sur les limites du département.
Pourquoi n'avancent-ils pas ?

Si Bourbaki rejoint Bazaine et qu'ils arrivent
tous les deux sous les murs de Paris en même
temps qu'une armée s'y présentera, alors les
Parisiens feront une sortie collective et tout peut
changer en deux jours. Paris tiendra encore
longtemps. La défense y est formidable et l'esprit
de la population excellent. Ah ! si la province lui
ressemblait, à ce pauvre Paris !

j'ai donné hier ma démission de lieutenant,
ainsi que le sous-lieutenant et le capitaine, afin
de forcer le maire à établir un conseil de
discipline, car nous n'avons aucune autorité sur notre
pitoyable milice ! Si je n'ai pas de réponse d'ici à
la fin de la semaine, je me regarderai comme
complètement libre, et alors je verrai ce que
j'aurai à faire.

Quelle pluie ! quel temps ! quelle tristesse !
Mon chagrin ne vient pas tant de la guerre que
de ses suites. Nous allons entrer dans une époque
de ténèbres. On ne pensera plus qu'à l'art militaire.
On sera très pauvre, très pratique et très borné.

Les élégances de toute sorte y seront impossibles !

Il faudra se confiner chez soi et ne plus rien voir.

Beaucoup de personnes "ne prennent pas ça" comme moi, et je suis un des plus affectés. Pourquoi ?

La grande bataille que j'attendais la semaine dernière, sur les bords de la Loire, n'a pas eu lieu. C'est un bien pour nous ; les Prussiens semblent maintenant remonter vers le Nord, revenir sur Paris. D'autre part, ils menacent Amiens ; mais Bourbaki va venir de Lille. En finirons-nous avec ce système de petites défenses locales ? Nos armées ne sont pas prêtes. En attendant, Paris résiste et les use. Je ne vois pas ce que les Prussiens y font de bon pour eux. Ils n'ont guère avancé depuis cinq semaines.

Ce matin, les journaux parlent d'une intervention diplomatique. Il paraîtrait (mais je n'y crois guère) que l'Angleterre prendrait l'initiative. Le voyage de Thiers en Russie a-t-il servi à quelque chose ?

Moi, je ne compte que sur Paris et sur Bazaine surtout. Paris pris, il n'est pas sûr que les Prussiens en sortent. La bataille dans les rues peut être formidable.

J'admire ton énergie de pouvoir apprendre l'allemand. Tu fais bien de t'occuper. Moi, je ne le peux plus. J'ai l'oreille tendue aux roulements de tambours. Le soir je vais mieux, mais l'après-midi je m'ennuie démesurément. C'est mon oisiveté forcée qui me ronge. Pour se livrer à des travaux d'imagination, il faut avoir l'imagination libre. C'est la première condition. J'ai reçu ce

p176

matin du pauvre Feydeau une seconde lettre. Il est toujours à Boulogne et dans un pitoyable état. Il m'apprend que le père Dumas est tombé en enfance.

Nous avons caché à ta grand'mère la blessure de M de La Chaussée.

Olympe avec sa famille est arrivée à Nogent sans encombres, au bout de cinq jours de voyage. En mettant les choses au pire, la guerre ne peut pas durer plus de six semaines encore. Quel poids de moins on aura sur la poitrine quand la paix sera faite ! Et comme je t'embrasserai avec plaisir, ma pauvre Caro ! Adieu, je t'envoie toutes mes tendresses.

Ton vieux bonhomme d'oncle.

à LA MÊME.

Vendredi soir, 10 heures (28 octobre 1870).

Mais, mon pauvre Caro, si je ne t'ai pas écrit cette semaine, ne t'en prends qu'à moi. Avant de partir de Lynton, tu m'as dit que tu m'enverrais ta nouvelle adresse à Londres. Je ne l'ai pas encore (nous n'avons pu, ta grand'mère et moi, lire celle qu'elle a reçue de toi avant-hier) ; aussi je t'envoie cette lettre, à tout hasard, chez Mme Herbert.

Rien de neuf ! Nous les attendons toujours ! et chaque jour redouble notre angoisse. Cette longue incertitude nous enlève toute énergie. Ce qui me paraît certain, c'est que Rouen ne sera attaqué

p177

qu'après une affaire importante sur la Loire. Elle doit se combiner avec la sortie de Trochu. Le sort de la Normandie (et celui de la France) dépend de cette double action. Si elle n'est pas décisive, la guerre peut durer encore longtemps, car Paris a assez de vivres pour résister jusqu'à la fin de janvier et peut-être au-delà. Mais quand le moment sera venu de faire la paix, avec qui la Prusse pourra-t-elle traiter, puisque nous n'avons pas de gouvernement ? Il faudra en nommer un, ce qui prolongera le séjour de nos ennemis dans notre lamentable pays.

Comme j'ai envie de le quitter définitivement ! Je voudrais vivre dans une région où l'on ne fût pas obligé d'entendre le tambour, de voter, de se battre, bien loin de toutes ces horreurs, qui sont encore plus bêtes qu'atroces. Par-dessus le chagrin qui m'accable, j'ai un ennui sans nom, un dégoût de tout, inexprimable.

Je regrette bien de n'avoir pas envoyé ta grand'mère avec toi, comme j'en avais l'intention, et de n'être pas parti à Paris ! Là, au moins, je me serais occupé, j'aurais fait quelque chose et je ne serais pas dans l'état où je suis.

à quoi puis-je employer mon temps ? Je n'ai pour compagnie que celle de ta grand'mère, qui n'est pas gaie et qui s'affaiblit de jour en jour !

Pourquoi es-tu partie, mon pauvre Caro ! Ta gentille société nous soutiendrait. Ce que je dis là est bien égoïste, car tu es mieux à Londres qu'à Dieppe. Mais nous nous ennuyons de toi, tous les trois, bien profondément, je t'assure.

Une fois par semaine, je dîne chez les Lapierre qui sont des gens fort aimables et d'un bon moral.

Je lis du Walter Scott (quant à écrire, il n'y faut pas songer) ; tu vois que je fais ce que je peux. Je me raisonne. Je me fais des sermons, mais je retombe vite, aussi découragé qu'auparavant. Ma vie n'est pas drôle depuis dix-huit mois ! Pense à tous ceux j'ai perdus ! (Je n'ai plus que toi et cette pauvre Julie ! et vous n'êtes pas là, ni l'une ni l'autre !)

Je suis moins sombre à Rouen qu'à Croisset, parce que j'y ai des souvenirs moins tendres. Et puis, je vais et viens, je me promène sur le port, je vais même au café ! Quelle dégradation !

Ne juge pas des autres par moi ! Personne assurément n'est gai. Mais beaucoup de gens supportent notre malheur avec philosophie. Il y a des phrases toutes faites au service de la foule et qui la consolent de tout.

Ce qui me navre, c'est : 1 l'éternelle férocité des hommes, et 2 la conviction que nous entrons dans un monde hideux, d'où les Latins seront exclus. Toute élégance, même matérielle, est finie pour longtemps. Un mandarin comme moi n'a plus sa place dans le monde.

Et quand même nous finirions par avoir le dessus, la chose n'en serait pas moins telle que je le dis. Si j'avais vingt ans de moins, je ne pleurerais pas, peut-être, pour tout cela. Et si j'en avais vingt de plus, je me résignerais plus facilement.

Adieu, ma chère enfant. Mon vieux cœur éprouvé se soulève de tendresse en pensant à toi. Et j'y pense presque continuellement ; je n'ai pas besoin de te le dire, n'est-ce pas ? Quand te reverrai-je ?

Je t'embrasse bien fort. Ton vieil oncle.

p179

à CLAUDIUS POPELIN.

Vendredi soir (28 octobre 1870).

Merci pour votre bonne lettre, mon cher Popelin, je vous rends toute de suite votre embrassade. Tout ce que vous me dites de personnel m'a bien attendri. Mais pourquoi voulez-vous me consoler ? Je n'en reviendrai pas. Le coup est trop rude et trop profond. Par l'effet du milieu où je vis, qui est intolérable, et que je ne puis déserter sous peine de forfaire à l'honneur et aux devoirs les plus saints, je suis arrivé à un découragement sans fond. Savez-vous que je suis obligé de faire des efforts d'esprit pour vous tracer

ces lignes ?

Les autres ne sont pas comme moi. Quelques-uns même supportent notre malheur assez gaillardement.

Il y a des phrases toutes faites et qui consolent la foule de tout : "La France se relèvera ! à quoi bon se désespérer ! C'est un châtiment salutaire, etc." Oh ! éternelle blague ! Ce qui me navre c'est : 1 la stupidité féroce des hommes. Je suis rassasié d'horreurs. Les journaux belges ne vous les apprennent pas sans doute. Je vous en épargne le détail ; à quoi bon vous les dire ? 2 Je suis convaincu que nous entrons dans un monde hideux où les gens comme nous n'auront plus leur raison d'être. On sera utilitaire et militaire, économe, petit, pauvre, abject. La vie est en soi quelque chose de si

p180

triste, qu'elle n'est pas supportable sans de grands allégements. Que sera-ce donc quand elle va être froide et dénudée ! Le Paris que nous avons aimé n'existera plus.

Mon rêve est de m'en aller vivre ailleurs qu'en France, dans un pays où l'on ne soit pas obligé d'être citoyen, d'entendre le tambour, de voter, de faire partie d'une commission ou d'un jury.

Pouah ! Pouah !

Je ne désespère pas de l'humanité, mais je crois que notre race est finie. C'en est assez pour être triste. Si j'avais vingt ans de moins je reprendrais courage ; si j'avais vingt ans de plus, je me résignerai.

En fait de résignation, je vous prédis ceci : la France va devenir très catholique. Le malheur rend les faibles dévots et tout le monde, maintenant, est faible. La guerre de Prusse est la fin, la clôture de la Révolution française.

Quant aux faits immédiats, nous attendons de minute en minute des nouvelles de l'armée de la Loire. Elle doit combiner son action avec une sortie de Trochu. Cela sera décisif ; et après ? Je ne vois plus qu'un grand trou noir.

Ici, à Rouen, nous vivons depuis six semaines sur le "qui-vive" ; on se réveille la nuit, croyant entendre le canon. Vous n'imaginez pas comme cette angoisse prolongée vous énerve. S'ils viennent chez nous (ce qui me paraît immanquable d'ici à quinze jours au plus tard, à moins d'une victoire des nôtres sur la Loire), nous serons infailliblement bombardés et probablement pillés.

Ah ! mon cher Popelin, comme la rue de

Courcelles est loin ! Quel rêve ! Quel souvenir

p181

enchanté ! Cette maison-là m'apparaît maintenant comme le Paradis terrestre. Que je vous envie, vous, et les autres qui sont près d'elle !
Votre fils est-il avec vous ? Que devient Théo ? Je suis sûr qu'il a de l'avenir la même opinion que moi. Le pauvre Feydeau m'a écrit de Boulogne deux lettres lamentables. Il y crève de misère.
Dites-lui tout ce que vous pourrez imaginer pour lui faire plaisir. Ajoutez mon dévouement au vôtre. Amitiés au bon Giraud et à Mme de Galbois.
Adieu, je vous embrasse encore une fois.
à SA NIÈCE CAROLINE.
Croisset, samedi soir, 11 heures (29 octobre 1870).
Je ne peux pas croire encore à la reddition de Metz ! La dépêche de Guillaume est en contradiction avec une autre dépêche prussienne de la veille. Comment se fait-il que cette catastrophe ne soit pas encore officielle en France ?
Cependant, comme il ne nous arrive que des malheurs, l'événement doit être sûr.
Les troupes ennemis qui étaient devant Metz vont se porter sur Paris, sur la Loire, ou sur Rouen par le Nord.
La Seine-Inférieure, jusqu'à présent, est bien défendue. Mais elle ne résistera pas au nombre. Ce sera là comme ailleurs, comme partout !

p182

La reddition de Metz va démoraliser toute la province, j'en ai peur, mais enrager Paris. De là, dissension. Nous sommes dans un bel état ! Mais il ne peut pas durer longtemps. Le dénouement, quel qu'il soit, doit approcher. J'imagine que Paris va faire des sorties. Avant que les Prussiens n'y entrent, que de sang, quelles horreurs ! Ah ! mon pauvre Caro ! Comme je suis triste et las de la vie ! Te figures-tu ce que sont mes journées passées en tête-à-tête avec ta grand'mère ? Si cela dure encore quelque temps, j'en mourrai, je n'en peux plus. J'ai tout fait pour me donner du courage ! mais je suis à bout ! On se

garantit contre une averse et non contre une pluie fine. J'ai l'une et l'autre à la fois. à quoi occuper son esprit, mon Dieu !

Ton mari est arrivé ce soir. Je le trouve bien raisonnable, et bien aimable de venir ainsi tous les samedis.

Ta grand'mère change d'avis tous les jours.

Elle veut maintenant retourner à Rouen. Elle a eu envie de prendre Pilon pour garder la ferme. Mais ce soir elle trouve que ça lui coûterait trop cher, etc.

Nous avons eu hier, à déjeuner, les Lapierre. Ils étaient pleins de confiance ! On en avait encore cette semaine.

Et ces pauvres Nogentais qui ont été bombardés !

Quelle peur ils ont dû avoir ! Nous n'avons pas reçu de leurs nouvelles.

Si nous avions un vrai succès sur la Loire, un seul, et si Trochu faisait trois ou quatre sorties

p183

furieuses, les choses changeraient peut-être ; mais je n'ose plus espérer.

Adieu, ma pauvre fille. Quand nous reverrons-nous ?

Comme je m'ennuie de toi !

à GEORGE SAND.

(Croisset.) Dimanche soir (30 octobre 1870).

Je vis encore, chère maître, mais je n'en vaux guère mieux, tant je suis triste ! Si je ne vous ai pas écrit plus tôt, c'est que j'attendais de vos nouvelles. Je ne savais pas où vous étiez.

Voilà six semaines que nous attendons de jour en jour la visite des Prussiens. On tend l'oreille, croyant entendre au loin le bruit du canon. Ils entourent la Seine-Inférieure dans un rayon de quatorze à vingt lieues. Ils sont même plus près, puisqu'ils occupent le Vexin, qu'ils ont complètement dévasté. Quelles horreurs ! C'est à rougir d'être homme.

Si nous avons un succès sur la Loire, leur apparition sera retardée. Mais l'aurons-nous ?

Quand il me vient de l'espoir, je tâche de le repousser, et cependant, au fond de moi-même, en dépit de tout, je ne peux me défendre d'en garder un peu, un tout petit peu.

Je ne crois pas qu'il y ait en France un homme plus triste que moi. (Tout dépend de la sensibilité des gens.) Je meurs de chagrin, voilà le vrai, et les consolations m'irritent. Ce qui me navre, c'est : 1 la férocité des hommes ; 2 la conviction

que nous allons entrer dans une ère stupide. On sera utilitaire, militaire, américain et catholique, très catholique ! vous verrez ! La guerre de Prusse termine la Révolution française et la détruit.

Mais si nous étions vainqueurs ? me direz-vous. Cette hypothèse-là est contraire à tous les précédents de l'histoire. Où avez-vous vu le Midi battre le Nord, et les catholiques dominer les protestants ? La race latine agonise. La France va suivre l'Espagne et l'Italie, et le pignouffisme commence.

Quel effondrement ! quelle chute ! quelle misère ! quelles abominations ! Peut-on croire au progrès et à la civilisation devant tout ce qui se passe ? à quoi donc sert la science ? puisque ce peuple, plein de savants, commet des abominations dignes des Huns et pires que les leurs, car elles sont systématiques, froides, voulues, et n'ont pour excuse ni la passion ni la faim.

Pourquoi nous exècrent-ils si fort ? Ne vous sentez-vous pas écrasée par la haine de quarante millions d'hommes ? Cet immense gouffre infernal me donne le vertige.

Les phrases toutes faites ne manquent pas : "La France se relèvera ! Il ne faut pas désespérer ! C'est un châtiment salutaire ! Nous étions vraiment trop immoraux ! etc." Oh ! éternelle blague ! Non ! on ne se relève pas d'un coup pareil ! Moi, je me sens atteint jusqu'à la moelle. Si j'avais vingt ans de moins, je ne penserais peut-être pas tout cela, et si j'en avais vingt de plus je me résignerai.

Pauvre Paris ! je le trouve héroïque. Mais, si nous le retrouvons, ce ne sera plus notre Paris.

Tous les amis que j'y avais sont morts ou disparus. Je n'ai plus de centre. La littérature me semble une chose vaine et inutile. Serai-je jamais en état d'en refaire ?

Oh ! si je pouvais m'enfuir dans un pays où l'on ne voie plus d'uniformes, où l'on n'entende pas le tambour, où l'on ne parle pas de massacre, où l'on ne soit pas obligé d'être citoyen ! Mais la terre n'est plus habitable pour les pauvres mandarins !

à SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, jeudi, 3 heures (10 novembre 1870).
MON PAUVRE CARO,
Nous sommes toujours dans le même état.
Dimanche soir on nous annonçait 80 000 Prussiens
se dirigeant sur Rouen à marches forcées.
Aujourd'hui, on dit que c'est impossible, parce
qu'ils doivent prendre auparavant les places fortes
entre Metz et Amiens. Ainsi, nous ne les aurions
pas encore tout de suite, pas avant huit ou
quinze jours. D'autre part on dit (toujours les
on-dit) que les puissances neutres, l'Angleterre
en tête, veulent à toute force s'interposer, mais la
Prusse est plus forte qu'elles et peut les
envoyer promener. Le moyen de croire qu'ils cèdent,
étant vainqueurs ! Pourquoi s'en iraient-ils,
puisque'ils ont le dessus. Ils prendront Paris par
la famine. Mais combien de temps Paris peut-il
lutter ? Quelle angoisse ! c'est une agonie
continuelle !

p186

Les consolations m'irritent. Le mot *espoir* me
semble une ironie. Je suis très malade,
moralement ; ma tristesse dépasse tout ce qu'on peut
imaginer, et elle m'inquiète plus que tout le reste.
Ta grand'mère est chez toi, à Rouen. J'y ai
couché avant-hier, j'irai demain déjeuner ; elle
reviendra ici samedi et retournera à Rouen lundi.
Ces changements de lieu la distraient un peu ! Si
les Prussiens viennent à Rouen, elle ira loger à
l'Hôtel de France, ou même à l'Hôtel-Dieu, mais
cela à la dernière extrémité et pendant trois ou
quatre jours. Je ne veux pas qu'elle reste à
Croisset, si nous y avons des garnisaires. Quant à
moi (le cas échéant), je suis décidé à m'enfuir
n'importe où, plutôt que de les héberger. Ce serait
au-dessus de mes forces.
Peut-être la paix sera-t-elle faite avant cela ?
Voilà ton mari devenu soldat. Mais comme il
est du troisième ban, il n'est pas près de partir !
Il t'aura dit sans doute qu'on voulait couper les
trois cours de Croisset pour faire une route de
Croisset à Canteleu. J'en ai été fort tourmenté
d'abord ; mais le projet est impraticable, à cause
de la dépense qu'il entraînerait. Néanmoins, je
n'ai pas le coeur complètement allégé de ce côté.
Voilà la neige qui tombe ! le ciel est gris, et je
suis là, tout seul, au coin de mon feu, à rouler
dans ma tristesse ! Adieu, ma pauvre Caroline,
ma chère enfant !
Ton vieil oncle bien avachi.

à LA MÊME.

Rouen, dimanche, 18 décembre 1870.

MA CHÈRE CARO,

Comme tu dois être inquiète de nous ! Rassure-toi, nous vivons tous, après avoir passé par des émotions terribles et restant plongés dans des ennuis inimaginables ! Dieu merci pour toi, tu ne les a pas eus. J'ai cru par moments en devenir fou. Quelle nuit que celle qui a précédé notre départ de Croisset ! Ta grand'mère a couché à l'Hôtel-Dieu pendant toute une semaine. Moi-même, j'y ai passé une nuit. Présentement nous sommes sur le port, où nous avons deux soldats à loger. à Croisset il y en a sept, plus trois officiers et six chevaux. Jusqu'à présent nous n'avons pas à nous plaindre de ces messieurs. Mais quelle humiliation, mon pauvre Caro ! quelle ruine ! quelle tristesse ! quelle misère ! Tu ne t'attends pas à ce que je te fasse une narration. Elle serait trop longue, et d'ailleurs je n'en serais pas capable. Depuis quinze jours il nous est impossible de recevoir de n'importe où une lettre, un journal et de communiquer avec les environs ; tu dois en savoir, grâce aux journaux anglais, plus long que nous. Il nous a été impossible de faire parvenir une lettre à ton mari (et il n'a pu nous écrire). Espérons que, quand les Prussiens se seront établis en Normandie complètement, ils nous permettront de circuler. Le consul d'Angleterre

de Rouen m'a dit que le paquebot de New-Haven ne marchait plus. Dès qu'il marchera, dès qu'on pourra aller de Dieppe à Rouen, reviens vers nous, ma chère Caro. Ta grand'mère vieillit tellement ! elle a tant envie, ou plutôt tant besoin de toi ! Quels mois que ceux que j'ai passés avec elle depuis ton départ ! Mes douleurs ont été si atroces que je ne les souhaite à personne, pas même à ceux qui les causent ! Le temps qui n'est pas employé à faire des courses pour servir MM les Prussiens (hier, j'ai marché pendant trois heures pour leur avoir du foin et de la paille) on le passe à s'enquérir l'un de l'autre, ou à pleurer dans son coin. Je ne suis pas né d'hier et j'ai fait dans ma vie des pertes considérables ; eh bien !

tout cela n'était rien auprès de ce que j'endure maintenant. Je dis rien, rien ! Comment y résister ? Voilà ce qui m'étonne.

Et nous ne savons pas quand nous en sortirons. Le pauvre Paris tient toujours ! mais enfin, il succombera ! Et d'ici là, la France sera complètement saccagée, perdue. Et puis, après, qu'adviendra-t-il ? Quel avenir ! Il ne manquera pas de sophistes pour nous démontrer que nous n'en serons que mieux et que le "malheur purifie". Non ! le malheur rend égoïste et méchant, et bête. Cela était inévitable ; c'est une loi historique. Mais quelle dérision que les mots "humanité, progrès, civilisation" ! Oh ! pauvre chère enfant, si tu savais ce que c'est que d'entendre traîner leurs sabres sur les trottoirs, et de recevoir en plein visage le hennissement de leurs chevaux ! Quelle honte ! quelle honte !

Ma pauvre cervelle est tellement endolorie que

p189

je fais de grands efforts pour t'écrire. Comment cette lettre t'arrivera-t-elle ? Je n'en sais rien. On m'a fait espérer ce soir que je pourrais te l'envoyer par une voie détournée. Ton oncle Achille Flaubert a eu (et a encore) de grands ennuis au Conseil municipal qui a délibéré au milieu des coups de fusil tirés par les ouvriers. Moi, j'ai des envies de vomir presque permanentes ; ta grand'mère ne sort plus du tout, et, pour marcher dans sa chambre, elle est obligée de s'appuyer contre les meubles et les murs. Quand tu pourras revenir sans danger, reviens. Je crois que ton *devoir* t'appelle maintenant près d'elle. Ton pauvre mari était bien triste de ta longue absence. Ce doit être encore pire depuis quinze jours ! On dit que les Prussiens ont été deux fois à Dieppe, mais qu'ils n'y sont pas restés (la première fois, c'était pour avoir du tabac ; les gens qui en ont le cachent et il devient de plus en plus rare). Mais nous ne savons rien de positif sur quoi que ce soit, car nous sommes séquestrés comme dans une ville assiégée. L'incertitude s'ajoute à toutes les autres angoisses. Quand je songe au passé, il m'apparaît comme un rêve ! Oh ! le boulevard du Temple, quel paradis ! Sais-tu qu'à Croisset ils occupent toutes les chambres. Nous ne saurions pas comment y loger, si nous voulions y retourner ! Il est 11 heures du soir, le vent souffle, la pluie fouette les vitres. Je t'écris dans ton ancienne chambre à coucher et j'entends ronfler les deux soldats qui

sont dans ton cabinet de toilette. Je roule et m'enfonce dans le chagrin comme une barque qui sombre dans la mer. Je ne croyais pas que mon coeur pût contenir tant de souffrances sans en mourir.

p190

Je t'embrasse de toutes mes forces. Quand te verrai-je ?
Ton vieil oncle qui n'en peut plus.
La famille Grout va bien.
à LA MÊME.
(Rouen) Lundi (19 décembre 1870).
CHÈRE CAROLO,
J'ai reçu hier soir ta lettre du 15 par
M Berthelot. Nous t'écrivons au moins une fois la
semaine, mais le service entre Dieppe et Rouen
est si mal fait que la moitié des lettres s'égare,
j'en suis sûr ! Ainsi, nous n'avons encore reçu
aucune nouvelle de ton mari qui nous a quittés mardi
dernier. Il avait une lettre de moi pour toi.

Tu me reproches de ne pas te donner de détails.
Mais ils sont si navrants que je te les épargne. Et
puis, nous sommes si las, si tristes, ta grand'mère
et moi, que nous n'avons pas la force de faire de
longues épîtres.

Je me lève très tard. Deux ou trois fois la
semaine, je sors pendant deux heures pour aller à
l'Hôtel-Dieu, chez Baudry, ou chez les dames
Lapierre. Je lis au hasard et sans suite des livres
qu'on me prête. Je dîne au coin du feu, dans la
chambre de ta grand'mère. Enfin l'heure de se
coucher vient. Mais je ne dors pas toujours ! Ta

p191

grand'mère n'est pas isolée. On vient lui faire des visites ; mais comme elle est triste ! Tu la retrouveras bien changée ! Elle ne peut plus marcher dans sa chambre qu'en se tenant aux meubles. Ton absence prolongée la tue. Elle croit qu'elle ne te reverra pas et t'appelle, la nuit, en pleurant.
Mme Achille a trouvé bon de lui dire qu'il y avait beaucoup de petite vérole à Londres et elle te voit défigurée. Rassure-la à ce sujet.

Je crois que les Prussiens ne vont pas tarder à prendre le Havre. Alors la Normandie sera peut-être libre et tu pourrais revenir. Lapierre et Raoul-Duval sont, la semaine dernière, revenus très

facilement de Londres à Rouen. Un chemin de fer existe de Boulogne à Saint-Valéry-sur-Somme. Là, une diligence fait le service jusqu'à Dieppe. Ton mari pourrait bien aller te chercher jusqu'à Saint-Valéry (15 lieues, pas plus) ou même jusqu'à Boulogne. Je crois que ses craintes sont exagérées sur les dangers que tu peux courir (il ne m'a pas l'air de se soucier que tu reviennes). Mais ici tout le monde pense le contraire. En tout cas, c'est une malheureuse idée que tu as eue de t'en aller ! Mais je m'applaudis bien de n'avoir pas emmené ta grand'mère à Trouville. Elle y serait morte de froid, d'isolement et d'inquiétude, car le bruit a couru que ton oncle Achille était tué, lorsque les voyous de Rouen ont tiré des coups de fusil contre le Conseil municipal. Nous attendons maintenant les troupes de Mecklembourg qui remplaceront celles de Manteuffel. Les hommes qui occupent Croisset vont être remplacés par d'autres, qui seront peut-être pires, car ils n'ont commis jusqu'à présent aucun dégât et ils ont

p192

respecté mon pauvre cabinet. Mais Croisset a perdu, pour moi, tout son charme, et pour rien au monde je n'y remettrais maintenant les pieds. Si tu savais ce que c'est que de voir des casques prussiens sur son lit ! Quelle rage ! Quelle désolation ! Cette affreuse guerre n'en finit pas ! Finira-t-elle quand Paris se sera rendu ? Mais comment Paris peut-il se rendre ? Avec qui la Prusse voudra-t-elle traiter ? De quelle façon établir un gouvernement ? Quand je considère l'avenir, si prochain qu'il soit, je ne vois qu'un grand trou noir et le vertige me prend. Je ne doute pas, pauvre Caro, que tu ne ressentes toutes nos douleurs ; mais il faut être là pour les subir en entier. Pendant deux mois les Prussiens ont été dans le Vexin. C'était bien près de nous et je voyais souvent quelques-unes de leurs victimes. Eh bien, *je n'avais pas l'idée* de ce que c'est que l'invasion ! Ajoute à cela que depuis deux mois nous avons eu presque constamment de la neige, avec un froid de 10 à 12 degrés. Les glaçons de la Seine sont à peine fondus. La vieille Julie est revenue à Rouen. Elle est presque complètement aveugle. Ah ! j'ai une belle compagnie, ma pauvre Caro ! Au moins si je pouvais occuper mon esprit à quelque chose ! Mais c'est impossible ! Le malheur vous abrutit. J'ai appris que Dumas est dans le même état que moi

et qu'il a du mal à écrire une lettre. Je ne sais pas comment j'ai fait pour t'en écrire une si longue.
Tâche de nous envoyer des tiennes le plus souvent possible. Quand nous reverrons-nous ?
Le seul espoir lointain que je garde est celui de quitter la France définitivement, car elle sera

p193

désormais inhabitable pour les gens de goût. Dans quelles laideurs morales et matérielles on va tomber !

Adieu, pauvre chérie. Mille baisers sur tes bonnes joues.
à LA MÊME.

Rouen, samedi (24 décembre 1870).

Nous recevons bien rarement de tes nouvelles, mon pauvre Caro ! Ta dernière lettre était celle du 15. Il me semble que tu pourrais nous envoyer une lettre par Dieppe, sous le couvert de ton mari. Il nous dit qu'il reçoit régulièrement les tiennes !

Ta pauvre grand'mère est de plus en plus mal, moralement parlant. Il y a des jours où elle ne parle plus du tout (tant elle souffre de la tête, dit-elle). Elle se plaint de ce qu'on ne vient pas la voir, et quand elle a des visites, elle ne dit mot !

Si la guerre dure encore longtemps (ce qui se peut) et que ton absence se prolonge, qu'en adviendra-t-il ? Ah ! quelle fatale idée tu as eue de t'en aller ! Nous n'aurions pas (elle et moi) souffert le quart de ce que nous souffrons si tu fusstes restée. Je te répète toujours la même chose, parce que je n'ai que cela à te dire. Ton oncle Achille Flaubert va devenir malade, par le chagrin et les tracas que lui cause le Conseil municipal !

L'arrivée des troupes du prince de Mecklembourg a été pour nous comme une seconde invasion. Leurs

p194

exigences sont insensées et ils font des menaces. Je crois, cependant, qu'ils s'adouciront et qu'on s'en tirera encore. J'ai été ce matin à Croisset, ce qui est dur ! 200 nouveaux soldats y sont arrivés hier. Mais M Poutrel m'a affirmé que (d'ici à quelque temps du moins) ils resteraient à Dieppe-dalle. Aurons-nous cette chance-là ? Mon pauvre émile n'en peut plus ! Sais-tu qu'ils ont

brûlé en quarante-cinq jours pour 420 francs de bois ! Tu peux juger du reste.
Avant-hier nous en avons eu deux à loger ici.
Mais ils ne sont pas restés.
Nous ne recevons plus aucun journal et nous
ne savons rien. On dit les nouvelles de Paris
déplorables. Mais avant que le pauvre Paris ne se
rende, il se passera des choses formidables. Et
quand il se sera rendu, tout ne sera pas fini. Je
n'ai plus maintenant qu'une envie, c'est de mourir
pour en finir avec un supplice pareil.

Le froid a repris. La neige ne fond pas. J'entends
traîner des sabres sur le trottoir et je viens
de faire des comptes avec la cuisinière ! Car c'est
moi qui m'occupe du ménage, jusqu'à desservir
la table tous les soirs. Je vis dans le chagrin et
dans l'abjection ! Quel intérieur ! Quelles
journées !

Adieu, pauvre loulou. Quand nous reverrons-nous ?
Nous reverrons-nous ?